

Sylvain Gilbert

Le sauveur d'âmes

Spiritus Tremens

Cet ouvrage est une œuvre de fiction; toute ressemblance avec des personnes ou des faits réels n'est que pure coïncidence.

Révision et correction : Geneviève Bossé

Couverture, photographie et mise en page : Sylvain Gilbert

Photo de l'auteur : Vincent Audy

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés. Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur, Sylvain Gilbert

© Sylvain Gilbert, 2018

© Spiritus Tremens, 2018

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, 2018.

ISBN : 978-2-9817759-0-0

*Pour ma mère et mon frère Stéphane qui
adorent les romans policiers.*

UNE NUIT DE SEPTEMBRE...

SAMEDI MATIN, 1H02

En cette froide nuit de septembre, la pluie s'abattait âprement sur la ville endormie rendant le temps encore plus maussade qu'il ne l'était en réalité. Un homme au regard suspicieux marchait d'un pas lent dans le stationnement d'un motel miteux du boulevard Hamel à Québec. Il se dirigeait inévitablement vers une cabine téléphonique située au bord de la rue déserte. En passant sous un réverbère, il tourna la tête, laissant deviner son visage lugubre marqué par une cicatrice sur sa joue droite.

Il portait un jean ainsi qu'un manteau imperméable noir dont le capuchon lui recouvrait entièrement la tête. Sous ses longs sourcils froncés se dissimulaient d'intimidants yeux sombres pouvant vous foudroyer d'un simple regard. Un rictus se dessina sur ses lèvres décharnées et une fossette apparut sur sa joue creuse. L'éclairage nébuleux de sa cicatrice avait dessiné sur le visage de cet homme sinistre un sourire perfide.

Il poussa la porte vitrée de la cabine tout en baissant la tête. Il décrocha le combiné et inséra de la monnaie dans l'appareil. Puis, en tenant le combiné sur son épaule, il fouilla plus profondément dans ses poches et en sortit un bout de papier sur lequel était griffonné un numéro. Il tremblait. Sa main tremblait et ce n'était point la pluie qui lui glaçait le sang, c'était ce qu'il s'apprêtait à faire.

Il prit une grande respiration, hésita et raccrocha. Le bruit de la monnaie tombant du téléphone vint se mêler à celui de la pluie percutant l'habitable vitré. Il

mit ses deux mains de chaque côté de l'appareil téléphonique et, en s'appuyant sur la vitre arrière, il pencha la tête tout en respirant de plus en plus bruyamment. « OK, OK, tout va bien se passer. Tu n'as qu'à téléphoner et le reste ira bien. Tout ira bien... »

Il reprit les pièces, les inséra de nouveau dans l'appareil de la boîte téléphonique et composa le numéro inscrit sur le bout de papier. Il avait le souffle court et le front plissé. Il avait dû répéter cette scène des dizaines de fois, mais le trac persistait. La sonnerie retentit une fois comme pour l'avertir qu'il était encore temps, qu'il pouvait encore renoncer. Il secoua la tête, voulant chasser toutes ces idées contradictoires qui lui martelaient l'esprit comme les notes stridentes s'échappant d'un violon harcelé par l'archet d'une sans talent. Sa décision était prise, rien ne pourrait l'en dissuader, il ne pouvait plus reculer. Une autre sonnerie, un autre tourment. Voulait-il vraiment en arriver là? N'y avait-il pas d'autres issues? Certainement pas! À la troisième sonnerie, une voix terne et grave avec un fort accent étranger se fit entendre :

— Métivier, j'écoute...

— Euh...

— Qui est-ce?

— C'est... euh... C'est Jack!

— Je ne connais pas de Jack!

L'homme suspect sentit que son interlocuteur allait raccrocher, alors il répondit rapidement dans un seul souffle :

— Je sais, c'est Wilton qui m'a dit de te

téléphoner.

Un silence. Un long silence. Un très long silence qui ne laissait présager rien de bon à ce Jack qui piétinait le sol comme un cheval impatient piaffant devant l'inaction de son cavalier. Ses doigts parcouraient le téléphone sans qu'il les contrôle. Il gratta une saleté, incapable de rester calme et immobile. Le temps s'était interrompu pour un court moment de l'éternité. Il ne respirait plus et chuchota pour lui-même : « S'il vous plaît, s'il vous plaît, ne raccroche pas... »

— Wilton, tu dis? Et qu'est-ce qu'il t'a dit, Wilton?

— Il m'a dit que tu pourrais me trouver une fille pour une heure ou deux. Une jeune fille... Très jeune.

Un autre silence. Il entendit son interlocuteur mettre la main sur son combiné et parler à une autre personne. Jack colla son oreille sur le combiné et tenta en vain de comprendre ce qu'il disait. Il n'entendit qu'un bruissement inintelligible. Puis une rafale vint frapper la cabine avec une violence inattendue. Un dernier avertissement, il pouvait encore faire marche arrière. Jack sursauta, de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front.

— C'est pour ce soir?

— Euh... Oui... Est-ce que c'est possible?

Encore la main sur l'acoustique, des paroles inaudibles.

— Une blonde de quinze ans... Mais avec assez d'expérience... Elle fera ce que tu veux.

— C'est parfait!

— À cet âge, c'est très cher, tu sais...

- Combien c'est pour une heure?
- C'est... C'est cinq cents!
- O.K., je l'ai.
- Cash?
- Oui, oui, je l'ai sur moi!
- Et où est-ce que tu veux qu'on te la livre?

Jack indiqua le nom du motel, le numéro de la chambre ainsi que l'adresse.

- Nous y serons dans une heure.
- Quel est son nom?

La ligne coupa. L'homme à la cicatrice resta un moment immobile, le téléphone à la main. Il regarda à l'extérieur. Le temps était toujours arrêté. La pluie continuait à tomber avec la même intensité, la rue était déserte et le motel avait l'air abandonné. « Ça y est. C'est fait... Je l'ai fait et je ne peux plus revenir en arrière maintenant. »

Une image atroce lui frappa l'esprit et le foudroya complètement, comme si la foudre venait de s'abattre sur lui. Il fut projeté sur le mur de la cabine, entièrement déboussolé. Il ferma les yeux et serra la mâchoire pour chasser ce qu'il venait de voir, mais ce ne fut pas suffisant. D'autres images effrayantes lui envahirent l'esprit. Le visage d'une jeune fille, pleurant à chaudes larmes, les cheveux longs ébouriffés lui tombant sur le visage. Elle était totalement apeurée, désespérée, terrifiée. Elle recevait une virulente gifle en plein visage, elle était meurtrie, ligotée, violentée.

Jack s'écrasa à genoux, au sol, la tête entre les deux jambes, les mains sur sa nuque et il tremblait de tout

son corps. « Pardonne-moi... Pardonne-moi », murmura-t-il dans un sanglot insoutenable.

Un bruit strident le fit tressaillir. Le combiné du téléphone, qui se balançait au bout de son fil, s'était mis à produire un son strident. L'homme s'essuya le nez avec son avant-bras, prit le téléphone, se releva et le déposa sur son socle. Il respira profondément, ses épaules se relevèrent. Il ferma les yeux un instant et prit une grande respiration. Il ressortit de la cabine en parfait contrôle de lui-même. Il devint aussi calme et menaçant que lorsqu'il y avait pénétré quelques instants plus tôt.

SAMEDI MATIN, 4H26

La sergent détective France Bellefeuille essayait de mettre de l'ordre dans le fouillis de son bureau, fouillis qui reflétait parfaitement l'état de confusion qui régnait aussi dans sa tête, tel un capharnaüm titanesque qui l'entraînerait irrémédiablement vers la démence. Elle déplaça des bouts de papier où apparaissaient le nom d'un homme, une adresse, un numéro de téléphone et les empila sur d'autres bouts de papier où se trouvaient des photos d'agresseurs sexuels, de pédophiles, de maniaques, de déviants et toute sorte de désaxés.

Elle fronça les sourcils en remarquant le nom d'un homme sur l'une des feuilles. Jacques Pouliot. Elle ferma les yeux et se mit à parcourir les méandres encombrés de son esprit à la recherche de cet homme. Salons d'Edgar? Possible. Le meurtre de la rue Canardière? Envisageable. Le pédophile de Saint-Vallier? Certainement pas!

Son téléphone cellulaire sonna.

— Bellefeuille!

— France, c'est Dulac. On a un meurtre dans un motel sur le boulevard Hamel.

— Ok, mais pourquoi tu m'appelles pour ça? Tu as besoin d'aide?

— Ouais, je pense que ça tourne autour de la prostitution juvénile et j'ai...

— Où?

Il lui donna le nom du motel.

— J'arrive!

Bellefeuille raccrocha et elle avala d'une gorgée le reste de son café froid qui lui donna un frisson désagréable. Elle grinça des dents. Elle regarda sa montre. « Dieu du ciel, pensa-t-elle. Déjà quatre heures et demie. Ce n'est pas ce soir que je vais dormir. »

Elle regarda son gobelet de café vide. Malgré son goût désagréable, elle aurait voulu en tirer encore un peu d'énergie pour finir cette journée démente qui l'avait projetée dans un tourbillon absolu. Elle jeta un regard rapide au bordel qui dominait son bureau. Comment faisait-elle pour s'y retrouver, autant professionnellement que personnellement ? Elle secoua la tête et décida que le ménage pouvait attendre. Elle enfila son imperméable gris qui reposait sur le dossier de sa chaise et elle jeta un dernier regard au nom de Pouliot ainsi qu'à son numéro de téléphone. Pouliot...

Elle marcha d'un pas rapide, ses cheveux courts, ondulés et noirs qui tombaient en valsant sur ses épaules musclées, à chacun de ses pas. Malgré sa mit-trentaine, ses cheveux grisonnaient déjà sans la préoccuper outre mesure, signe d'un stress incessant et d'un métier sans merci. Le bureau était désert, ou presque, seul Gendron travaillait toujours et il se retourna sur son passage. Les hommes ainsi que les femmes étaient inconsciemment attirés par la beauté ténébreuse de France Bellefeuille. Elle mesurait cinq pieds et quelques pouces et pesait un peu plus de cent vingt livres. C'était une femme en santé malgré ses habitudes de vie. Elle pratiquait le yoga régulièrement

et elle courait ou nageait quand elle en avait le temps. Ces jambes ressemblaient à des troncs d'arbre et elle pouvait soulever plusieurs fois son poids. Ses collègues la surnommaient amicalement « gros mollets » dans son dos. Elle s'habillait toujours sobrement, dissimulant volontairement les courbes de son corps, laissant les hommes impuissants à l'imaginer nue. Téméraire et déterminée, elle ne refusait jamais un défi.

Lorsqu'elle allait prendre un verre avec ses collègues, elle ne se laissait jamais intimider, manipuler ou draguer. Elle remettait à sa place rapidement celui ou celle qui voulait trop s'approcher d'elle. Nul ne pouvait affirmer sans l'ombre d'un doute son orientation sexuelle. Amatrice légendaire de gin-tonic, elle ne buvait pas n'importe quoi. Difficile, comme pour tout dans sa vie, elle ne dégustait que des gins aromatisés et Québécois et des tonics peu sucrés. Si le bar proposait du gin Saint-Laurent et du tonic Fever-Tree, elle était sur un nuage.

Elle sortit du poste de police, monta dans sa voiture, ouvrit le coffre à gants et en sortit une casquette rouge défraîchie aux couleurs de *Buccaneers* de Tampa Bay qu'elle plaça sur sa tête en l'enfonçant profondément. Elle n'aimait pas qu'on la regarde dans les yeux, ne voulant rien laisser paraître de sa fragilité. Elle démarra la voiture et sortit en trombe du poste de police, une habitude qu'elle adorait sans savoir pourquoi. Elle se dirigeait sur le boulevard Hamel dans l'arrondissement Sainte-Foy.

Un meurtre dans un motel, lié à la prostitution

juvénile. Ce n'était pas courant! Que s'était-il passé? Elle accéléra. Les pneus crissèrent lorsqu'elle tourna sur Hamel. Pouliot? Qui était-il? Un meurtre! Une jeune fille probablement. Cela la dégoûtait à tout coup. Elle espérait, une seule fois, pouvoir mettre la main sur un de ces maniaques... Il passerait un mauvais quart d'heure! Elle frappa son poing sur le volant.

Un motel sur le boulevard Hamel? Ce n'était pas une première dans ces environs. Mais pourquoi l'avait-il tuée? À moins qu'elle ne soit morte parce qu'elle avait été trop violente. Cette idée lui donna un haut-le-cœur. Elle prit son cellulaire dans la poche intérieure de son imperméable et voulut appeler Dulac. « J'y serai dans deux minutes. »

Elle jeta le téléphone sur le siège du passager où résidaient déjà plusieurs gobelets vides de café, des restes de papiers de barres tendres, une canette de boisson énergisante ainsi que plusieurs journaux. Au sol, il y avait des boules de papier froissé, une paire de lunettes de soleil, d'autres gobelets de café, une paire de gants et un petit ourson en peluche.

Elle s'arrêta à une lumière rouge. La pluie tombait toujours avec insistance, mais beaucoup moins de puissance. Elle détestait le boulevard Hamel. Il était lent, laid et sans charme, comme Gendron. La route était déserte, le sol détrempé par l'averse entremêlée d'un orage qu'il y avait eu durant la nuit. Elle se souvint de la foudre et du tonnerre. Elle avait regardé l'heure, trois heures vingt! Elle était en train d'examiner le dossier de Willy Jutra, un pédophile récidiviste qu'elle venait d'arrêter et d'emprisonner

pour la troisième fois au cours des cinq dernières années. « Pédophile récidiviste, murmura-t-elle. C'est un pléonasme, ça! Ce sont tous des salauds! »

Elle embraya, fit crisser de nouveau ses pneus et passa sur la rouge. Pouliot! Ce nom revenait sans cesse hanter son esprit. Et Jutra...

— Vieux tabarnak!

Elle se rendait sur les lieux du meurtre d'une jeune fille travaillant dans le réseau de prostitution juvénile. Le monde changeait, les mœurs changeaient. Comment en sommes-nous arrivés là? L'évolution, où en était-elle? Jadis, l'être humain se déplaçait, comme tous les autres animaux, et il s'adaptait à son environnement. Il évoluait face à son milieu. Maintenant, il adaptait son environnement à ses besoins, le détruisant à petit feu. « L'évolution... de la bouillie pour les chats! »

Encore un feu rouge. La policière ralentit son véhicule, sans actionner le gyrophare, sans arrêter complètement, et s'engagea dans l'intersection, grillant un feu de circulation de plus. Jacques Pouliot... Elle ferma les yeux un instant, sonda l'abîme de son esprit, cherchant une réponse dans le tourbillon capiteux de son cerveau. Elle se souvint de Desbiens, son ancien partenaire maintenant en préretraite, dans un bureau en train de signer des rapports.

— Bon... France, t'as trop d'affaires dans ta tête. Va falloir un jour que tu en laisses aller un peu, sinon ta tête va exploser!

Elle grimaça, elle avait une de ces migraines, ces

maux de tête qui la tourmentaient de plus en plus fréquemment. Desbiens avait été un partenaire remarquable, comme un grand frère au travail, un vrai mentor. Il était complètement l'opposé d'elle et ils se complétaient parfaitement. Il était rationnel, logique, cartésien et il suivait les indices à merveille pour résoudre les crimes. Tandis qu'elle, elle était totalement créative, spontanée, indécise et elle trouvait toujours les avenues les plus farfelues. Desbiens... Jutra... Pouliot... Dulac...

— Dulac! s'écria-t-elle.

Elle remarqua son collègue sur le bord de la rue, qui lui faisait signe de la main. Elle était en train de passer tout droit. Elle appuya sur les freins et la voiture zigzagua sur la chaussée détrempée. Elle fit demi-tour en moins de deux et gara son véhicule dans le stationnement du motel, juste à côté de celui de Dulac.

SAMEDI MATIN, 3H59

Un téléphone cellulaire vibrait depuis quelques instants sur la table de nuit d'une chambre plutôt coquette. Le bras d'un homme sortit des couvertures et agrippa l'appareil. Puis le reste de son corps nu s'assit sur le bord du lit à baldaquin. Une lueur provenant de la fenêtre éclairait le jeune homme, découpant à la perfection de son corps sublime. Ses cheveux blonds et courts étaient ébouriffés, hirsutes sur le dessus de sa tête. Il serra la mâchoire et fit une pression sur le haut de son nez avec son pouce et son index. Il avait un mal de bloc.

— Dulac.

Il reconnut à peine sa voix, elle était enrouée comme celle d'un chanteur rock ayant le coude léger sur la vodka. Les trois pintes de bière ainsi que le nombre inconnu de *Jagër Bomb* qu'il avait consommés plus tôt dans la soirée y étaient pour quelque chose. Il en doutait, c'était probablement la cigarette qu'il avait fumée alors qu'il était non-fumeur.

— Hum, hum...

Ce fut un raclement qui lui sortit de la gorge, provenant d'un abysse insondable.

— J'arrive.

Le timbre de sa voix devint plus chaud et son intensité augmenta.

Il se leva avec peine, la tête lui tournait. Il ferma les yeux, mais les rouvrit immédiatement en s'appuyant sur la table de nuit. « *My God* » murmura-t-il. Puis il examina attentivement l'endroit où il se trouvait, pour

essayer de reprendre ses esprits. C'était la première fois qu'il voyait cette pièce. Elle était plutôt minuscule et peu meublée. Au fond de la chambre, près de la garde-robe, il y avait une petite commode en bois avec trois tiroirs dont un était mal fermé. Sur le dessus reposaient un miroir pivotant, quelques enveloppes ouvertes ainsi que deux débarbouillettes immaculées. Il y avait, sur la table de nuit en osier où était appuyée une lampe de chevet, l'emballage ouvert et vide d'un condom ainsi qu'un chandelier dont la chandelle venait de se consumer entièrement.

Il referma les yeux un moment, cette fois sans étourdissement, et il revit le corps nu d'une jeune femme, éclairée par cette chandelle, ses seins pointant vers le ciel, se déhancher sur lui. Il rouvrit les yeux et jeta un regard sur le lit à baldaquin d'où pendaient des rideaux rouge et or. La fille s'y trouvait toujours, bien emmitouflée sous une épaisse douillette verte de plumes d'oie. Seuls ses cheveux longs et bouclés sortaient des couvertures, il essaya de se remémorer son nom, mais sans succès. Il était visuel, sans contredit.

Les murs étaient peints d'un jaune très pâle, coquille d'oeuf, où était accrochée une reproduction des Tournesols de Van Gogh. Juste à côté de la porte fermée, un déshabillé transparent sur un crochet laissait présager de chaudes soirées sensuelles. Sur un autre mur, celui en face de la garde-robe, une fenêtre dont les rideaux étaient toujours ouverts donnait sur la rue et un réverbère éclairait discrètement la chambre.

Dulac vit son reflet dans la vitre et l'image de lui-

même lui fit reprendre conscience d'où il était, du déroulement de sa soirée et de l'appel qu'il venait de recevoir. Il secoua la tête et chercha ses vêtements sur le sol. Il n'y avait qu'un seul tas de vêtements. Il saisit ses boxers et les enfila. Il saisit un string fleuri qu'il porta à son nez et il en huma l'odeur. Le sous-vêtement sentait le sexe, toute la chambre était enrobée de cette odeur libidinale, résultat d'une soirée sans inhibition. Il sourit, puis le reposa sur le sol sur le soutien-gorge qui lui était assorti. Il mit son jean noir et y accrocha son téléphone. Puis il enfila son t-shirt blanc, prit ses bas et ses souliers et laissa là le jean bleu à taille basse et le chandail moulant jaune.

Il jeta un dernier regard au lit. « Ai-je pris son numéro? » Cela n'avait aucune importance. Il ne voulait qu'une baise et il l'avait eue. Et s'il voulait baiser de nouveau, il le pourrait, avec cette fille ou une autre. Quelle était la différence? Il était si facile pour lui de se retrouver dans le lit d'une fille. Son petit sourire en coin, ses yeux cochons et mystérieux, son corps musclé, ses airs angéliques et sa plaque de flic. C'étaient les ingrédients essentiels à une vie sexuelle active.

Il saisit le déshabillé accroché et sentit son odeur. Il sourit de nouveau. Il ouvrit délicatement la porte, sans faire de bruit, et il la referma derrière lui. Il se retrouva dans une noirceur presque totale. Il prit un moment pour que sa vue s'habitue à son nouvel environnement. Il était dans un corridor étroit, les murs étaient blancs et sans décoration. Il regarda vers la droite, une porte entrouverte donnait sur la salle de bain. Il décida de s'y

diriger. Une planche craqua à son passage et il s'immobilisa. Il ne voulait surtout pas réveiller cette fille et être obligé de s'expliquer, ou même y laisser son numéro. Pire encore, peut-être avait-elle une colocataire ou même demeurait-elle chez ses parents? Il aimait mieux ne pas penser à cette éventualité.

Rien ne se passa, tout était calme. Il continua donc son chemin vers la salle de bain. Il y pénétra et referma la porte en ouvrant la lumière. Il se regarda dans le miroir de la pharmacie. Quelle tronche de mort-vivant il avait! Son teint pâle naturel avait viré au vert et cette couleur verdâtre le déprima. Il referma le couvercle des toilettes, il y déposa ses souliers et ses bas, il ouvrit le robinet d'eau froide et s'aspergea le visage à plusieurs reprises.

Lorsqu'il se regarda de nouveau, il avait déjà l'air moins amoché, du moins c'était ce qu'il imaginait. Puis il inspecta cette pièce, elle était minuscule, comme la plupart des salles de bain d'appartement de Québec. Un lavabo sans table-évier, collé sur la toilette et en face d'un bain tout aussi microscopique. Un rideau de douche transparent cachait le bain et une fenêtre exiguë donnant sur la cour arrière se trouvait au-dessus de la toilette. Il y avait à peine de la place pour se retourner.

Il prit ses bas et ses chaussures, ferma la lumière et quitta cet endroit modeste. Il se retrouva dans le corridor qui lui paraissait plus sombre qu'il y avait quelques minutes. À sa droite, il y avait une cuisine, il y vit un four à micro-onde blanc : 4h07. Il se dirigea vers l'autre extrémité du couloir, refit craquer la même

planche et s'arrêta encore au même endroit. Toujours le calme plat.

Une fois au bout du corridor, il y avait une autre porte entrouverte. Une autre chambre. Il y jeta un œil, mais n'y vit pratiquement rien. Une personne semblait dormir seule dans un lit, des stores couvraient la fenêtre et un ordinateur portable fermé reposait sur une table de travail. Une odeur d'encens lui donna la nausée et il recula d'un pas.

À sa droite, le salon dormait dans une noirceur glauque éclairée par une fenêtre avec vue chez les voisins. Un petit téléviseur reposait sur une table en bois et un vieux divan digne d'un camp de pêche lui faisait face. Quelques plantes vertes décoraient la pièce avec une bibliothèque remplie de livres. Il y avait un coffre de bois à côté d'une porte qui donnait accès à un balcon.

Alors, son salut devait se trouver sur sa gauche. En effet, il remarqua l'entrée de l'appartement. Heureusement, son gilet kangourou ainsi que son manteau de cuir reposaient sur le sol avec une multitude de souliers. Il prit le manteau et le chandail et il sortit furtivement du logement. Il se retrouva dans un escalier éclairé par une lumière blafarde et où régnait une odeur désagréable. Il s'assit dans les marches et enfila ses bas et ses chaussures. Puis il dévala deux par deux les marches des trois étages qui le séparaient de la rue.

SAMEDI MATIN, 1H17

Jack, ce sinistre individu, était dans l'infime salle de bain de la modeste chambre numéro sept d'un motel du boulevard Hamel. La lumière était éteinte et seule la lueur de la lampe située au-dessus d'une table éclairait toute la chambre. Dans cette noirceur morbide, il se regarda dans la glace et il vit le reflet d'un monstre. Il ne voyait que cette affreuse cicatrice lui marquant le visage. Il laissa glisser doucement l'index de sa main droite sur la marque indélébile d'un passé violent. Il secoua la tête et ferma les paupières un moment.

Il revit cette pièce noire qu'était sa chambre d'enfant, il la revit dans toute sa frayeur de garçon, cette peur qui ne voulait plus le quitter. Il se revit essayant d'agripper le bras de son père. Il le revit lui, ce pauvre homme, les cheveux gras et longs, le regard furieux et les mains géantes. Il l'avait rejeté sur le mur et Jack, en sanglot, avait tenté un second assaut. Mais lors de cette deuxième attaque, ce fut la lame du couteau que tenait son père qui lui fouetta le visage, lui laissant cette marque affreuse. Petit Jack s'était effondré au sol, ne voyant plus que le sang se répandre devant lui et sa petite sœur étant à la merci de son père.

— Tu pourriras en enfer, sale con!

Il ouvrit les yeux. « Je suis si fatigué d'être ici, envahi par toutes tes peurs, par toutes mes peurs... Je suis tellement fatigué d'entendre ta douce voix murmurer à mes oreilles des paroles que je ne peux comprendre, mais qui me font me sentir comme une feuille morte, sans sève, sans vie. Ta présence

perpétuelle me submerge et je sais que jamais tu ne me laisseras seul. »

Il soupira. « Et ces blessures, qui marquent mon corps, qui martèlent mon âme sans arrêt ne se guériront jamais, car la douleur que je ressens est si grande que même le temps ne l'effacera jamais... Comme j'aurais aimé être en mesure de te consoler lorsque tu pleurais, apaiser tes peurs lorsque tu criais, te tenir la main durant toutes ces années, mais aujourd'hui, j'aimerais que tu laisses mon âme en paix! Mais je sais que cela n'arrivera jamais... »

Il serra les dents. « Je t'ai toujours aimée, ma petite Lanie. Je t'ai toujours aimée et ma vie t'est entièrement liée... Ton visage me hante jour et nuit et tes paroles chassent toute la santé de mon esprit... J'ai essayé si fort de me dire que tu étais partie, mais tu es demeurée là, à mes côtés tout ce temps, alors que moi, j'étais seul avec moi-même, sans personne pour m'aider, pour me consoler... Et c'est ce que j'ai mérité! »

Il regarda sa montre; c'était l'heure. Il fronça les sourcils et sortit de la salle de bain. Il se dirigea à la fenêtre de la chambre et il se demanda bien ce qui les retardait. Peut-être avaient-ils deviné son plan et qu'ils ne viendraient pas? Peut-être qu'ils ne lui faisaient pas confiance étant donné la façon dont il avait parlé au téléphone. Peut-être croyaient-ils qu'il n'avait pas l'argent.

Il entrouvrit les rideaux et il fut rassuré. Une voiture pénétrait dans le stationnement et le conducteur la gara près de sa chambre. Une *Acura Integra* presque neuve

d'un rouge vif. « Tout pour passer inaperçu. » Il pleuvait toujours avec une force accrue et les essuie-glaces de la voiture balayaient les gouttes à plein régime sans vraiment réussir à en venir à bout. L'averse se transformait en orage, il le sentait, tout comme il se transformait, tout comme il sentait monter en lui sa rage.

Un homme à la peau noire, plutôt costaud et bien vêtu, s'extirpa du côté passager tandis que la fille sortit par la porte arrière de la voiture. Elle était toute menue et elle portait une jupe verte très courte, de longues bottes noires et un imperméable jaune qui lui couvrait toute la tête. Elle essayait, comme elle le pouvait, de se protéger de la pluie ou de cette vie qu'elle menait sans son consentement. Son prédateur ne vit pas la couleur de ses cheveux, mais il croisa son regard alors qu'elle leva la tête dans sa direction.

Les yeux moroses et persécutés, les traits fins et une innocence volée se percevaient facilement. Comme il la comprenait. Du moins, c'était ce qu'il pensait. Elle baissa la tête, se regardant les pieds, et avança timidement tout en suivant le géant qui lui ouvrait le chemin. Lui marchait d'un pas assuré vers la porte numéro sept, celle de la chambre où se trouvait le client, celle où il allait livrer cette brebis au loup.

On cogna trois coups secs. Jack sursauta et s'éloigna de la fenêtre. Son cœur battait à tout rompre, une sueur froide lui parcourut le bas du dos et ses mains étaient très moites. Il expira profondément, s'essuya les mains sur son jeans et replaça ses cheveux. Il n'avait pas du tout l'air d'un ange, il ressemblait

beaucoup plus à Jack l'Éventreur ou à un quelconque tueur en série et en réalité, c'était ce qu'il était ou du moins ce qu'il s'apprêtait à devenir.

Il ouvrit la porte donnant sur l'extérieur et l'homme gigantesque entra directement dans la pièce, ce qui obligea Jack à s'écarter de son chemin. Il tenait toujours la poignée et dévisageait cet homme qui le répugnait. Puis ses yeux se posèrent sur la délicieuse jeune fille ce qui l'excita outre mesure. Elle n'osait pas croiser le regard son client.

— Ferme la porte!

L'ordre du proxénète sortit comme un grognement. Jack le regarda, ahuri, et s'exécuta sur le champ. Il ne pouvait pas détacher son regard de la démarche juvénile de la jeune fille, il éprouva instantanément un amour inconcevable pour elle.

— Tu es Jack?

Il approuva sans quitter la jeune fille. Il voulait lui voir les yeux, il voulait lui voir les cheveux, il n'en pouvait plus d'attendre.

— Tu as l'argent?

À ce moment, Jack examina l'énorme carrure du proxénète. L'expression sur son visage se transforma. Ses yeux qui étincelaient redevinrent sombres et suspicieux, son sourire disparut sous ses lèvres émaciées et il fronça ses sourcils noirs et épais. Un sentiment de haine l'envahit soudain et il savait qu'il aurait de la difficulté à le maîtriser. Il mit les mains dans ses poches et se dirigea vers la chaise située dans le coin de la chambre sur laquelle était déposé son imperméable. Il fouilla dans celui-ci et en ressortit une

enveloppe remplie d'argent.

— Cinq cents?

— À moins que tu ne veuilles des extras...

Jack se retourna d'un mouvement rapide vers l'homme, le dévisageant de nouveau de ses yeux marron et livides. Le proxénète ne bronchait point et son seul et énorme sourcil qui lui traversait le front dans toute sa longueur sembla s'arquer. Il serrait les dents, impatient. Jack se mit à compter cinq cents dollars qu'il sortit de l'enveloppe.

— Le forfait normal sera parfait pour cette fois.

Sa voix rauque et basse sortit difficilement de sa bouche. Il ne croyait pas qu'il avait formulé cette phrase; comme s'il allait y avoir d'autres fois. Il savait pourtant qu'il y en aurait d'autres. Le géant noir prit l'argent, sourit en se retournant vers la jeune fille

— Je reviens te chercher dans une heure. Fais ce que le bonhomme te demande.

Il dévisagea son client, il ouvrit la porte et il disparut. Jack entendit la voiture partir, faisant crisser ses pneus sur l'asphalte détrempé. Subtil! L'homme sinistre était immobile, la fille aussi. Elle avait toujours la tête rivée au sol, la mine basse. Jack voulait s'approcher d'elle, lui retirer son capuchon, lui passer la main dans les cheveux, mais il resta de marbre, sans bouger.

— Quel est ton nom?

Ce fut tout ce qu'il trouva à dire pour briser la glace.

Elle releva la tête et dévisagea le méchant loup. Elle avait les sourcils très fins, mais froncés, les yeux gris terne et cernés, un petit nez retroussé et des lèvres

plutôt pulpeuses.

— Sabrina.

Sa voix claire et timide résonna comme une mélodie aux oreilles de son client.

— Retire ton imper. Donne-le-moi, je vais le déposer sur la chaise.

Elle s'exécuta, laissant ses longs cheveux châains, mouillés et ébouriffés, choir sur ses épaules. Elle donna, à bout de bras, l'imperméable à celui qui allait la violenter. L'homme regarda son minuscule corps. Il contempla les petits boutons de ses seins percer le chandail blanc moulant qu'elle portait. Ses seins n'étaient pas encore formés, seuls ses mamelons durcis paraissaient. Ils ressemblaient à des raisins. Elle ne devait pas avoir plus de treize ans. Jack déposa l'imperméable sur la chaise et se retourna vers Sabrina.

— Quel joli nom!

Il la contempla en souriant et il sortit de cette transe qui semblait l'embêter. Il avait une mission à accomplir et il ne laisserait pas tout cet amour qu'il éprouvait soudainement pour elle nuire à son projet.

— Il y a du linge pour toi dans la salle de bain. Est-ce que tu pourrais te changer et mettre celui-là? Je préférerais.

Elle le regarda, il lui sourit. Un sourire qui n'embellissait point son visage défiguré. Elle se dirigea lentement vers la salle de bain, y pénétra, lança un regard à Jack et referma la porte derrière elle.

SAMEDI MATIN, 4H48

La policière France Bellefeuille sortit de sa voiture, sa casquette des Bucs bien enfoncée sur le crâne pour se protéger de la pluie. Elle leva ses yeux perçants en direction de Samuel Dulac, son collègue qui portait un manteau de cuir noir par-dessus un gilet kangourou gris, imbibé d'eau, qui lui couvrait la tête. Elle le salua en emboîtant son pas, en direction du motel. Elle remarqua un véhicule rouge, une *Acura*, juste devant la porte où se trouvaient déjà plusieurs policiers en train de discuter. Son visage morne s'assombrit davantage.

— J'aime mieux t'avertir tout de suite, il y a pas mal de sang à l'intérieur.

La détective s'arrêta promptement, fronça les sourcils et regarda profondément son collègue. La puissante voix de Samuel avait perdu de son intensité et elle résonnait sourdement comme si elle provenait des profondeurs obscures d'une caverne rocheuse. Beaucoup de sang? Cela sonnait étrange aux oreilles de la détective France Bellefeuille. Beaucoup de sang dans une histoire de prostitution n'était pas courant. Ça n'était d'ailleurs jamais arrivé dans son souvenir. Elle fronça ses sourcils arrondis tout en réfléchissant. Jamais! Lors du cas Vézina, par contre, il y en avait partout, c'était épouvantable!

Cette histoire, elle s'en souvenait. Elle s'était produite il y avait une éternité. Vézina, le pauvre plombier qui avait fait sauter la tête de sa femme devant sa maîtresse. Il avait ensuite égorgé celle-ci

dans la cuisine, mais elle avait réussi à se traîner jusqu'à la salle de bain, laissant une longue trace rouge sur son passage. Puis, il avait mis l'arme dans sa bouche et... BOUM! Elle secoua la tête et continua sa route vers la porte de la chambre.

— Sept? Ce n'est pas censé être un chiffre chanceux?

Elle salua un autre policier et examina la poignée. Elle n'avait pas été forcée. Ses petits yeux verts brillaient, elle était espiègle comme un écolier. Elle leva son regard vers Dulac qui répondit à sa question comme si elle l'avait réellement posée.

— La porte n'était pas verrouillée lorsque nous sommes arrivés. Le client, un dénommé Marcel Larue, l'a réservée ce matin et a payé comptant! Le gérant a dit qu'il avait vu ce véhicule partir d'ici vers 2h20...

— Partir?

— Oui. Et personne ne l'a vu revenir...

— Étrange!

— N'est-ce pas?

Bellefeuille se tourna vers l'*Acura*.

— Pas tant que ça, se dit-elle, il est venu porter la fille et est venu la rechercher. Le commis ne l'a vu que partir.

Elle se demandait d'ailleurs pourquoi la voiture du proxénète se trouvait encore ici. Ce n'était certainement pas lui qui avait alerté le 911. Elle se tourna vers son collègue, ouvrit la bouche, mais changea sa question au dernier moment.

— Ça va pas, mon Sam?

— Pas beaucoup dormi...

Elle l'examina de la tête aux pieds, il sentait la cigarette. Samuel Dulac ne fumait pas. Il le faisait seulement lorsque la fille qu'il s'apprêtait à conquérir fumait pour ne pas que sa flamme sexuelle s'éteigne lorsqu'il l'embrasserait. Le goût de cendrier le dégoûtait au plus haut point.

— Pas tout seul et pas à jeun non plus à ce que je vois.

Le jeune homme rougit instantanément, changeant ainsi la couleur de son visage qui devint moins cadavérique. Elle savait que le beau Samuel Dulac aimait bien courir la galipote, et qu'il avait le coude léger lorsqu'il n'était pas de service. D'ailleurs, elle aussi tomberait sous son charme insaisissable s'il n'était pas policier et s'il se montrait le moindre intérêt. Ne l'avait-il pas déjà démontré? Ces joues rouges n'en étaient-elles pas un indice? Ce n'était vraiment pas le temps pour les histoires sentimentales. Elle balaya ses images de son esprit et elle se concentra sur l'affaire en cour.

— Qui a appelé le 911?

— Un appel anonyme. Un Homme. D'une cabine téléphonique. À 3h38. On est en train de retracer l'appel...

France se retourna et aperçut la cabine téléphonique au coin de la rue. Elle voulut y aller, mais une force invisible la tira plutôt dans la chambre. Dulac et elle s'embrassant, était-ce réellement possible? Embrassait-il bien? Elle eut un petit frisson et se sentit rougir à son tour. Pourquoi avait-elle ce genre d'émotion en ce moment tragique? Elle baissa la tête,

passa devant son joli collègue et se présenta dans le cadre de porte de la chambre.

Quel spectacle désolant! Il y avait du sang sur le sol juste devant l'entrée ainsi qu'une giclée collée au mur juste à côté. Une mare écarlate s'étendait au pied d'une chaise et, de cette flaque, partait une coulée de sang qui se dirigeait vers la salle de bain.

Bellefeuille inspectait les lieux de son regard scrutateur. Elle se trouvait sur le seuil de la chambre et elle observait toutes les parties de la pièce. Elle examinait chaque endroit pouvant dissimuler un indice, une preuve pouvant mener à identifier le coupable, pour pouvoir lui mettre la main dessus. Toute son existence la mènerait inexorablement vers le moment où elle passerait les menottes à une de ces crapules. Il le fallait.

Elle fit un autre pas pour entrer à l'intérieur de la chambre, mais se ravisa. C'était un homme dans une cabine téléphonique qui avait averti le 911, pas le proxénète. Mais la voiture de celui-ci était encore sur les lieux. Pourquoi? À moins que le meurtrier... Oui! C'était lui! Elle se retourna, les yeux rivés sur l'auto rouge. Le temps semblait s'être arrêté, mais la pluie tombait toujours. Tous les policiers la regardèrent, hypnotisés par son sens analytique. Elle se dirigea machinalement vers l'automobile, perdue dans ses pensées, ne sachant pas vraiment où elle se dirigeait, puis elle se mit à marmonner quelques paroles à peine audibles de sa faible voix.

— C'était lui, c'est sûr!

— Qui « lui »? demanda Samuel.

— Le meurtrier... C'est lui qui a fait le 911. La voiture du *pimp* est encore là... Il l'a sûrement enlevé et peut-être même tué...

— Mais qu'est-ce que tu dis là?

— Et il s'est arrêté à la cabine juste là pour téléphoner à la police...

— Hey boy...

Bellefeuille jeta un œil inquisiteur à Dulac, il n'était pas dans un état de comprendre les choses. Elle s'élança donc vers le boulevard sous le regard confus de son collègue qui décida de partir à la suite de la jeune femme. La policière s'arrêta brusquement devant la cabine pour ne pas y mettre ses empruntés. Elle sortit des gants de sa poche, les enfila avant de pénétrer dans celle-ci. Samuel demeura à l'extérieur, sous l'averse, tenant la porte ouverte.

Elle examina le téléphone et la vitre embuée où l'on pouvait facilement voir des empreintes digitales. Était-ce celles du meurtrier? Peut-être, qui savait s'il était prudent ou non? Il y avait un bout de papier, bien plié et placé entre le combiné et le réceptacle. En entrant dans la cabine, elle s'empara du papier, le déplia et s'apprêta à le lire quand Samuel apparut devant elle, complètement éberlué par la découverte qu'elle venait de faire.

Elle lui sourit. Ses pommettes saillantes et ornées de petites taches de rousseur se soulevèrent. L'expression mélancolique de son visage semblait s'être évanouie. Elle regarda la lettre dans son entier et lut la signature. Jack. Jack? Se prenait-il pour Jack l'Éventreur? Jack? Elle ne connaissait pas de Jack. À

moins que... Jacques? Jacques Pouliot? Non! Non...
Ce n'était pas ça le lien... Ça ne se pouvait pas. Elle
secoa la tête pour se sortir de cette mauvaise analyse.

— Qu'est-ce qu'il y a d'écrit? Est-ce que c'est le
meurtrier?

La voix de Dulac retrouvait lentement sa chaleur
suave. France le regarda en acquiesçant. Elle en était
persuadée. Elle se ressaisit et elle parcourut la lettre du
regard. L'écriture était soignée, il n'y avait pas
vraiment de fautes, pas de dessins, aucune remarque.
Simplement un texte de quelques lignes bien rangées.
C'était quand même une personne éduquée qui pouvait
avoir des moments de raison.

Elle jeta un autre regard en direction de son
collègue qui se tenait sous la pluie, se demandant ce
que pouvait bien contenir cette lettre. Il faisait pitié,
mais elle le trouvait rigolo et curieux comme un singe
devant un objet insolite. Il voulait tout savoir. Elle lui
sourit. Comme il était beau! Même avec ce capuchon
détrempé lui couvrant la tête et cette allure de
lendemain de veille. En fait, c'était toujours la veille.
Ce Sam était un sacré beau mec, jeune, mais séduisant.

Elle lui fit un clin d'œil complice, remit la lettre
sous ses yeux et commença la lecture

— Messieurs les policiers, voici la confession de
mes crimes...

« Messieurs les policiers », répéta-t-elle pour elle-
même et elle ne put s'empêcher d'échapper un sourire.

SAMEDI MATIN, 4H05

Le charismatique Samuel Dulac se trouvait devant une rue en pente complètement déserte. La pluie tombait toujours et ses cheveux lui collaient sur le front. Il y avait plusieurs voitures stationnées en parallèle et il tentait de retrouver la sienne. Une Honda Civic, de couleur bleue, d'environ 10 ans, avec deux portes ainsi qu'un aileron arrière était stationnée juste devant l'immeuble qu'il venait de quitter, ce n'était pas la sienne.

Il se retourna vers l'édifice. 750. Ça ne lui disait rien. L'immeuble était dans un état lamentable. Sa construction en briques rouges devait dater d'au moins une cinquantaine d'années et semblait être sur le point de s'écrouler. Les balcons de bois, peints en vert, ne résisteraient probablement pas au prochain hiver. Ils étaient croches, mal entretenus et complètement délabrés. Il y avait six appartements, deux par étage et trois au rez-de-chaussée : un à gauche, deux à droite.

Le policier secoua la tête et se serra le front. Sa main effleura le piercing qu'il avait sur le sourcil gauche. Sacré mal de bloc. Il devait retrouver son véhicule sur-le-champ. La pluie le rafraichissait plus qu'elle ne le dérangeait. Les gouttes d'eau qui glissaient dans ses yeux rendaient sa vision déficiente. Une automobile passa dans la rue, changeant subitement le chant symphonique de la pluie martelant l'asphalte.

Il plissa ses yeux bruns et allongés. Il scruta la rue. Il remarqua une camionnette blanche GMC avec deux

échelles sur le toit. L'inscription 012 était inscrite près de la portière du passager. Voiture suspecte. Une vieille Saturne deux portes, d'un rouge défraîchi et rouillé près de l'aile arrière. Une Mazda 3 flambant neuve, orange, deux portes, jantes d'aluminium et aileron. Wow! Une Ford Mustang verte, milieu des années 90, décapotable, deux portes.

Enfin, il vit sa *Nissan Maxima* SR noire, quatre portes. Il s'était endetté pour cette bagnole, mais quelle voiture! Il l'adorait comme la prune de ses yeux. Son moteur, un V6 de 3,5 litres, générait plus de 300 chevaux-vapeur. Ils propulsaient l'automobile de zéro à cent kilomètres à l'heure en sept secondes, écrasant son conducteur contre le siège. Une transmission manuelle cinq vitesses, avec boîte à variation continue. Des freins ventilés de douze pouces à l'avant et des freins à disque de onze pouces et demi à l'arrière. Un système antiblocage aux quatre roues avec assistance au freinage et répartition électronique de la force de freinage. Et des jantes en alliage d'aluminium de dix-huit pouces, chaussées des pneus Pirelli P ZERO NERO.

Il releva le col de son manteau, mit le capuchon de son kangourou et marcha d'un pas rapide vers son automobile. Il prit son trousseau de clés dans le fond de ses poches. Il était lourd, muni de plusieurs clés, d'un petit couteau suisse et orné d'une ganse aux couleurs des Remparts de Québec. Il y avait les deux clés de son appartement, celle de la case postale et celle de chez ses parents. La clé de son casier au gym, son casier ainsi que son classeur au bureau, celle de

son vélo. La clé de son ex et... Il ne savait pas ce que cette clé ronde ouvrait.

Il saisit la clé électronique de la *Nissan*, déverrouilla les portes et s'installa enfin au sec à l'intérieur du véhicule. Il retira son capuchon, passa la main dans ses cheveux et il s'essuya le visage avec le bas de son t-shirt. Il démarra le moteur et ouvrit le coffre à gant. Il y avait à l'intérieur le manuel d'entretien de la *Maxima* ainsi que le certificat d'immatriculation du véhicule. Il s'empara sa plaque ainsi que son arme, un *Heckler und Koch* d'origine allemande. Il adorait toucher ce pistolet automatique, complètement dépourvu d'aspérités. Très compact, un poids de 880 grammes, avec un canon très court de 105 millimètres, rendait cette arme non seulement dangereuse, mais aussi facilement dissimulable. Dulac retira le chargeur, il contenait treize balles. Il adorait cela. Il disait que ça ne pouvait que porter malchance à ceux qui se trouveraient sur sa trajectoire.

Il avait découvert ce revolver lors d'un stage qu'il avait fait à Versailles, quelques années plus tôt. Il avait passé près d'un an avec le Groupe d'Intervention de la Gendarmerie nationale française, le GIGN. Il s'était spécialisé dans la libération d'otage ainsi que la neutralisation de forcenés. Il avait d'ailleurs participé à l'abordage hélicoptère du navire de la flotte de la Société Nationale Maritime Corse Méditerranée, qui avait été détourné par des marins du Syndicat des Travailleurs corses.

Il déposa le pistolet ainsi que sa plaque sur le siège du passager et il saisit le contenant d'ibuprofène se

trouvant lui aussi dans le coffre à gant. Il l'ouvrit et le frappa sur la paume de sa main jusqu'à ce que deux comprimés s'y retrouvent. Il les balança dans sa bouche, remit le bouchon sur le flacon qu'il remplaça dans le coffre à gant tout en le refermant. Il avala sans broncher les deux comprimés.

Il mit la main sur son trousseau de clés, ouvrit la valise à l'aide du déclencheur électronique et il sortit de la voiture. Il se rendit à l'arrière et ouvrit tout grand le coffre. Il s'empara d'une canette de boisson énergisante, l'ouvrit et en but une bonne gorgée en espérant retrouver un peu de force pour passer à travers cette nuit. Il examina l'imperméable long et noir qui se trouvait au fond du coffre et renonça à l'enfiler.

Il prit une seconde gorgée de son breuvage en mettant sa main sur le coffre qu'il s'appropriait à fermer. Puis, il observa l'intérieur. Outre le ciré et la caisse de *Red Bull*, il y avait deux caisses à lait en plastique vert. L'une contenait un bidon de liquide lave-glace plein, des câbles de démarrage, de cordes et cordons, des *tie-rap* ainsi que des élastiques. L'autre contenait des gants de plastique, des menottes, des chargeurs pour son pistolet, deux boîtes de balles de calibre .12 ainsi que des bombes lacrymogènes et un masque à gaz. De plus, attaché sur la paroi arrière, se trouvait un bélier pour enfoncer des portes ainsi qu'un fusil à pompe de même calibre que les balles.

Il avala une dernière rasade de sa boisson énergétique, ferma le coffre de l'auto et retourna au volant de sa rutilante *Nissan*. Il déposa la canette dans le porte-gobelet, embraya le véhicule et gravit la pente

le menant à une intersection où un feu rouge l'attendait. Il était sur la rue Calixa-Lavallée, au coin du chemin Sainte-Foy. Il eut un flash. Un vague souvenir de cette soirée. Cette fille aux cheveux bouclés et aux reflets roux. Elle avait les yeux bleus clairs comme la mer au lever du soleil. Il se souvenait de ses petites lèvres sensuelles, de son regard timide et de sa peau rose. Il sourit.

Il regarda à côté de lui et il la revit. Elle était assise sur le siège du passager et elle avait bouclé sa ceinture. Il se l'était imaginé nue.

— Et où allons-nous?

— Sur Calixa-Lavallée.

Sa voix candide avait résonné mélodieusement dans la voiture. Toujours en se l'imaginant dans son costume d'Ève, ils s'étaient mis en route.

— Sais-tu qui est Calixa Lavallée?

Il l'avait regardée dubitatif. Dulac était un visuel qui n'avait aucun don pour retenir les noms, d'ailleurs il ne se souvenait déjà plus comment s'appelait cette fille. Marie? Mylène? Mireille?

— Tu sais moi et les noms...

— Et bien, mon adorable policier, sache que Calixa Lavallée est celui qui a composé le « Ô Canada »!

La lumière tourna au vert, il sortit de son souvenir, il embraya sa *Nissan*, tourna à droite et se dirigea vers le boulevard Hamel...

SAMEDI MATIN, 2H25

Il n'y avait pas deux minutes que Sabrina, la jeune prostituée, était entrée dans la salle de bain que la porte s'ouvrit de nouveau pour laisser ressortir cet ange au regard ahuri. Jack, cet homme svelte et ténébreux, la contempla un court moment; comme elle était belle et jeune!

— Tu veux que je mette un chandail de laine et un jean?

— Oui, c'est bien ça.

Elle le regardait encore plus étrangement.

— Enfile ça et dépêche-toi! Nous n'avons pas de temps à perdre.

Elle ne comprenait absolument rien. Son visage se crispa, ses sourcils se froncèrent. Elle secoua la tête en signe de résignation et retourna dans la salle de bain. Elle avait l'air si naïve et innocente malgré tout ce qu'elle devait déjà avoir enduré.

Elle ressortit quelques instants plus tard. Elle avait l'air d'une enfant, tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Un vieux jeans dont le bas s'effilochait et un chandail de laine moutonneux qui sentait la naphtaline. Sabrina mit les bras en croix et tourna sur elle-même pour montrer à son client qu'elle n'était pas très séduisante dans ces vêtements.

— Parfait! C'est parfait!

Il s'approcha d'elle, non sans difficulté. Il se tenait tout près, si près qu'il sentit son souffle sur sa peau, une autre image horrible lui vint à l'esprit et lui fit pratiquement perdre l'équilibre. Comme un éclair le

foudroyant, il se sentit prendre feu, son corps ne supportait pas autant de violence.

Comme un regard sur le passé, comme une douleur qui ne voulait pas s'estomper, Jack tenta d'ignorer ce qui lui était arrivé, il désirait recouvrir son passé de cette chaleur blanche, cette lumière attirante qui pourrait le purifier, qui pourrait les purifier elle et lui. Il ferma les yeux et fut frappé de nouveau par ces images du passé : celles de sa sœur se faisant violenter, celles de la terreur, de la frayeur et de la mort qui rôdait sans jamais venir vous embrasser.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, la fillette s'était reculée, adossée au cadre de la porte de la salle de bain. Elle était paniquée, désespérée, complètement bouleversée. Son client tenta de dire quelques mots pour la rassurer, mais il ne prononça aucun mot. Il marmonna des phrases inintelligibles, le regard perdu dans un autre monde, un monde de souffrance, le monde de son enfance.

De ses doigts, il effleura la cicatrice que son père lui avait laissée et il ressentit la même douleur qu'il avait ressentie le jour où celui-ci lui avait arraché une partie de sa joue avec un long couteau de chasse. Il était envahi par la même rage, par la même haine, mais aussi par le même sentiment d'impuissance et de faiblesse. Mais cette fois, il ne serait pas un faible, il aurait le courage de répliquer, il aurait la force de mettre fin à son calvaire.

— N'aie pas peur petite, finit-il par articuler. Je ne te veux aucun mal.

Sabrina ne semblait pas le croire, mais elle

paraissait moins apeurée et elle se décrispa. Elle quitta même son appui sur le cadre de la porte pour se tenir droite, face à cet homme sinistre qui lui paraissait plus troublé qu'elle. Elle le regarda de ses yeux gris, s'approcha de nouveau et déposa une main sur son épaule.

Jack sentit son corps se réchauffer d'une telle douceur qu'il eut l'impression que tout ce poids qui reposait sur ces épaules depuis toutes ces années venait de le quitter. Il se sentait dans un état de douce allégresse comme si son fardeau, celui qu'il s'était donné lui-même, n'était plus qu'une simple formalité.

Il regarda la jeune fille, mais c'était le visage de sa sœur qu'il voyait. Il lui caressa la joue.

— Pardonne-moi Mélanie. Je n'ai pas pu... J'étais si jeune et si faible... J'étais l'enfant invisible qui ne voulait pas s'apercevoir de ta douleur et de ta peine. Je... Je...

En larmes, il s'effondra sur le sol. Il pleurait à chaudes larmes, ses épaules se secouant vigoureusement. Il secouait la tête et la serrait entre ses mains. Il tentait de chasser ces images. Sabrina se pencha au-dessus de lui, mit un genou au sol et l'enlaça, lui caressant le dos.

Jack eut l'impression que c'était sa mère qui venait le consoler pour apaiser la douleur que petit Jack ressentait pour sa sœur violente. Sa mère qui n'avait jamais rien fait pour que cessent cette torture et tous ces abus. Il avait plus de haine envers sa mère qu'envers son père. Elle aurait dû intervenir, mais elle ne l'avait jamais fait. Elle était faible, mais lui ne le

serait pas.

L'homme troublé par son passé sentit de nouveau la rage s'emparer de lui et il rejeta la fillette de son bras droit avec une force qu'il ne se connaissait pas. La pauvre alla s'écraser lourdement contre le mur et poussa un petit cri. Son agresseur la dévisagea, la colère dans les yeux déchirés de sang. Il avait le goût de l'étrangler à mort d'une seule main qu'il tendit vers elle.

Sabrina s'était repliée sur elle-même, la tête basse, sans bouger. Jack se releva, regarda autour de lui, ne reconnaissant pas l'endroit. Il secoua la tête ne sachant pas où il était. Il examina la jeune fille : ce n'était pas sa mère ni sa sœur. Qui était-elle? Sa haine s'évanouit et il se remémora pourquoi il était là et quelle était sa mission.

Il soupira. Il sortit une clé de son pantalon, dirigea son regard sur Sabrina et lui tendit la main. Elle leva les yeux vers lui. C'était elle qui pleurait maintenant, tremblant de tout son minuscule corps. Ses épaules sursautaient. Elle se cacha les yeux et détourna un peu la tête.

— Donne-moi la main... Viens... N'aie pas peur... Je ne te veux pas de mal.

Elle hésita, mais finit par saisir son immense main. Il était fort, et elle se releva d'un bond. Elle était debout devant lui, très près de lui, toujours sa petite main dans la sienne. Elle était beaucoup plus petite que lui. Il l'embrassa sur le front et se dirigea vers la porte menant à la chambre voisine.

Il inséra la clé dans la serrure : un déclic se fit

entendre et la porte s'ouvrit sur l'autre voisine. La fillette était abasourdie. La stupeur pouvait se lire dans son regard. Sa bouche s'ouvrit légèrement, mais aucun son n'en sortit. Elle était de plus en plus troublée par l'étrangeté de la situation et la peur l'envahit de nouveau.

— Viens... N'aie pas peur... Je veux seulement que tu demeures dans cette chambre. Il ne t'arrivera rien...

Elle le dévisagea. Il n'avait plus l'air effrayant. Il ressemblait à un ange déchu revenu sur terre pour achever une mission ingrate. Elle avança doucement, suivant Jack qui était maintenant dans l'autre chambre. Elle pénétra doucement dans la pièce et la porte se referma derrière elle.

SAMEDI MATIN, 5H00

La détective France Bellefeuille se trouvait toujours dans la cabine téléphonique, ses yeux verts plongés dans ceux bruns de son collègue Samuel Dulac. Elle sentait que celui-ci éprouvait une certaine admiration pour elle. Ressentait-il quelque chose de plus intense? Elle en avait aucune idée. Habituellement, elle arrivait instantanément à identifier les sentiments des gens par leur regard, les comportements, mais pour Samuel Dulac, elle en était incapable. Pourquoi? Pourquoi doutait-elle? Un rictus apparut sur son visage et elle poursuivit la lecture de cette lettre d'aveux.

Messieurs les policiers, voici la confession de mes crimes. Corrompu, le système est corrompu, tout est corrompu. Ils ont voulu risquer, risquer la vie et les âmes de toute la population, alors ils devront payer. Oh oui! Ils brûleront tous en enfer, calcinés par les flammes de Lucifer.

« Il en a gros sur le cœur notre bonhomme », pensa Bellefeuille. Elle étira le papier froissé pour pouvoir mieux lire. « Le système est corrompu, mais ils brûleront en enfer. » Qui ça « ils »? Les politiciens? Les proxénètes? Les clients? Les filles? Il avait dû subir beaucoup de désolation pour en arriver à une telle réflexion. Il devait être tellement bouleversé, bousculé par les événements que, ne voyant pas comment sortir de cet état d'impuissance dans lequel il se trouvait, il

n'eut d'autre choix que de tuer un tas de gens en s'imaginant que cela le sauverait.

Il était comme Grégoire, dans un sens. Grégoire, ce psychopathe incendiaire qui brûlait les fermes dans les campagnes parce qu'il croyait que les fermiers ajoutaient une substance au lait dans le but de contrôler l'esprit des enfants. Il lui faisait aussi penser à Jacob, ce jeune homme de dix-neuf ans qui était persuadé que les voitures étaient les instruments du diable et qui s'amusait à crever leurs pneus. Elle continua sa lecture.

Je suis conscient de la violence de mes paroles et de mes gestes, de la gravité de ceux-ci, mais ceux qui ont subi ma fureur n'en méritaient pas moins. Ceux qui vivent par l'épée périront par l'épée. Mais dans ma grande clémence, j'ai sauvé ces hommes avant de les tuer. Soyez-en assurés. Je ne suis pas un meurtrier, mais bien un sauveur, un sauveur d'âmes.

France en avait le souffle coupé. Un sauveur! Il se prenait pour un héros parce qu'il éliminait des gens faisant partie du réseau de prostitution. Il avait assurément le complexe de Dieu. Mais la jeune fille? Pourquoi avait-il tué la fille aussi? L'avait-il tué? Un trouble envahit l'esprit de la policière. Dulac lui avait simplement dit : « Je pense que ça tourne autour de la prostitution juvénile », rien de plus.

Elle leva les yeux en direction de son collègue qui se trouvait toujours à l'extérieur de la cabine. La pluie avait cessé et on sentait l'aube sur le point de se montrer. Elle fronça les sourcils, l'air inquiet. Samuel

la questionna du regard, elle aussi le questionnait. Pas de réponse, seulement des questions. Tant de questions, toujours ces questions. Tel était l'esprit perpétuel de France Bellefeuille. Un tourbillon de questionnement lui martelait l'esprit comme une foreuse creusant vers la nappe phréatique.

Elle sentit son rythme cardiaque s'accélérer. Une accélération subite. Quelle pouvait en être la raison? Certainement ce crime odieux qu'elle devrait résoudre. Elle détacha son regard de celui de son jeune collègue et se remit à lire la lettre du début, les mains tremblantes, comme si elle venait de s'apercevoir de quelque chose de plus complexe qu'un simple et horrible meurtre.

Et je peux vous dire que ceci n'est que le début d'une bataille que je veux gagner. Rien ne m'empêchera de mener à terme ce que j'ai amorcé, car le salut en dépend, mon salut en dépend. Et rien, surtout pas vous, ne pourra m'arrêter. J'ai des âmes à sauver, une âme à soulager. Pour ce qui est des jeunes filles, ne vous en faites pas, je les sauverai, je les sauverai toutes!

Voilà! Elle était toujours vivante. Vraiment? Bellefeuille sentait que son cœur allait exploser et sortir de sa poitrine. Elle éprouva soudainement une certaine admiration pour cet homme. Vraiment? Non, certainement pas, il était un meurtrier, rien de plus. Mais il avait sauvé la fille. « Est-il vraiment un sauveur? » Elle mit la main sur sa bouche.

Grégoire, Francis, Jacob, le pédo de Saint-Vallier, plus personne n'entrait dans la même catégorie que cet homme. Pouliot? Qui était ce Pouliot? Avait-il un lien avec toute cette affaire? Pourquoi pensait-elle à toujours à lui? Pouliot? Pouliot? Non, ce nom ne lui revenait pas, pas de visage, rien.

Elle secoua la tête et poursuivit sa lecture.

Je ne vous dirai pas mon nom, mais appelez-moi Jack! Je vais certainement frapper de nouveau, et ce, dans un bref délai! Ne me mettez pas de bâtons dans les roues et les filles ne feront que mieux se porter. À la prochaine, messieurs!

France était abasourdie. Était-ce la première fille? Il n'y avait pas d'autres histoires de ce genre, c'était la première fois. Elle était troublée. Elle replia la feuille, ouvrit la porte de la cabine, regarda Dulac droit dans les yeux et lui remit le papier. Elle resta un moment à le fixer, la main sur la bouche, le questionnant du regard.

— Il n'a pas tué la fille? demanda-t-elle.

— Non. Du moins, nous n'avons pas trouvé son corps.

Elle tourna sur elle-même, regardant dans toutes les directions, cherchant un indice pouvant lui révéler ce qu'il avait bien pu faire de la fillette. Samuel lui saisit le bras et lui dit quelques mots qu'elle ne comprit pas. Il la serra plus fortement et éleva la voix, puissante.

— France! France! Bellefeuille! Hey!

— Oui... Oui... Qu'y a-t-il?

- Qu'est-ce qu'il y a dans cette lettre?
- La confession de ses crimes, son acte de foi, son... Sa mission...
- Quoi?

Elle se défit de l'emprise de son collègue et se dirigea au pas de course vers la chambre du motel. Dulac resta immobile, déplia le papier et lut rapidement la lettre. Puis il la suivit jusque sur le seuil de la porte où elle s'arrêta de nouveau, faisant le même constat, la même investigation visuelle des lieux que dix minutes plus tôt.

SAMEDI MATIN, 4H17

La *Nissan* noire du policier Samuel Dulac se gara dans le stationnement d'un motel sur le boulevard Hamel à Sainte-Foy. Il pleuvait toujours et lorsque le détective coupa le contact de sa voiture, les essuie-glaces s'arrêtèrent au beau milieu du pare-brise. Il y avait déjà deux véhicules de police ainsi qu'une ambulance devant la porte ouverte d'une des chambres. Les gyrophares des véhicules étaient allumés. Il y avait aussi un *Acura* rouge immatriculé au Québec.

Le motel n'avait qu'un seul étage. Les murs étaient d'un bleu gris, de même que la toiture, mais paraissaient plutôt sombres sous cette pluie nocturne. Les portes et les cadres des fenêtres étaient d'un blanc immaculé et ressortaient avec contraste du reste du bâtiment. Devant la réception, il y avait un chapiteau ridiculement énorme, dans les mêmes couleurs que le motel et soutenu par trois gigantesques piliers de béton tout aussi blancs que les portes et fenêtres. On pouvait y lire le nom du motel en lettres blanches et il était éclairé par trois lumières sous lesquelles trois étoiles se démarquaient.

Un périmètre de sécurité de ruban jaune sur lequel il y avait inscrit « Danger » encadrait l'entrée de la chambre où avait eu lieu le crime. Il était attaché aux poignées des chambres voisines ainsi qu'aux portières des deux véhicules de police.

Un homme et une femme d'une vingtaine d'années regardaient l'arrivée du détective par la fenêtre de leur chambre qui se trouvait plus loin, à droite de l'endroit

du crime. Le numéro dix était inscrit sur leur porte. L'homme murmura quelque chose à l'oreille de sa compagne et ils disparurent dans la noirceur de la pièce.

Marc Bouchard, un des policiers sur les lieux, était un gaillard de six pieds et quelques pouces, pesant au moins deux cents livres. Il protégeait un civil de la pluie à l'aide d'un énorme parapluie noir. Samuel était étonné de voir Bouchard sur les lieux, car celui-ci travaillait aussi comme portier dans un bar huppé de la Grande Allée et en ce vendredi soir, il aurait cru qu'il s'y trouverait.

Le civil était courtaud et maigrichon. Il était pied nu dans des pantoufles à carreau, portait un pantalon en coton ouaté gris plutôt désuet, un t-shirt de la Floride et un manteau de jeans devant dater d'une vingtaine d'années. Une paire de lunettes était déposée sur le bout de son nez, son visage était crevassé et ses cheveux gris hirsutes étaient entremêlés sur sa tête. Ses lèvres fines pointaient vers le bas et Dulac croyait qu'aucun sourire ne pourrait se dessiner sur ce visage balaféré.

Le détective prit la dernière gorgée de son *Red Bull*, saisit son pistolet et sa plaque et sortit de la voiture. Il glissa sa plaque autour de son cou, il rangea son arme derrière lui, dans son pantalon, et il se couvrit du capuchon de son kangourou. Il ouvrit la valise, prit une paire de gants qu'il glissa dans les poches de son manteau et referma le coffre. Il soupira excessivement en se serrant le nez. Il secoua la tête et se dirigea vers le motel.

Lorsqu'il s'approcha des deux hommes sur le bord

de la porte numéro 7, Bouchard lui fit signe de la tête et un autre policier sortit de la chambre. Il s'agissait de David Trudeau. Trudeau était très jeune, il sortait de Nicolet. Il mesurait cinq pieds et cinq pouces, il avait les cheveux châains un peu longs. D'ailleurs, ceux-ci sortaient ébouriffés sous sa casquette de policier. Il avait les yeux bleus et espiègles et de petites fossettes sur les joues. Il était toujours d'une humeur resplendissante; il adorait son métier. Il désirait devenir inspecteur le plus rapidement possible et il en avait toutes les qualités.

— T'as pas l'air de *feeler* mon Sam!

Dans le cas de Trudeau, il s'agissait d'une forme de salutation et non un reproche ou une question. Dulac lui déposa sa main gauche sur l'épaule de son jeune collègue et lui serra la main.

— C'est pas beau à voir, y'a du sang partout. On a sécurisé le périmètre et on l'équipe d'identification judiciaire pour trouver des indices pour éclaircir ce beau merdier! J'ai demandé à tout le monde de faire gaffe à ce qu'il faisait.

Dulac pointa du menton l'homme chétif sous le parapluie de Bouchard.

— C'est le gérant. Y'a pas vu grand-chose... C'est même pas lui qui a appelé le 911. *Anyway*, je sais que tu vas l'interroger, tu en tireras peut-être plus d'informations que moi.

— Est-ce qu'il y a d'autres témoins?

— Il y a une dizaine de chambres occupées, mais toutes dans l'autre section. De ce côté-ci, y'a juste la 6 et la 10. J'ai cogné à la 6, mais il n'y a pas eu de

réponse...

Dulac acquiesça d'un mouvement de tête, un peu déçu.

— Je ne suis pas encore allé à la 10, ajouta David Trudeau.

Samuel s'approcha de la pièce et s'immobilisa dans le cadre de porte. David était juste à côté de lui.

— Comme je te disais, ce n'est pas très beau à voir, murmura-t-il.

Dulac se retourna et lui jeta un regard de ses yeux ternes et soucieux, puis il revint à la pièce. La chambre était plutôt grande, assez luxueuse et bien éclairée. Le plancher était en bois flottant, quelques cadres étaient accrochés aux murs beiges. Il y avait deux lits doubles recouverts d'un couvre-lit fleuri et rouge vin toujours en place. Un petit vase blanc avec de fausses fleurs reposait sur une table de nuit marron à deux tiroirs qui se trouvait entre les lits. À droite de la porte, il y avait une table de travail sur laquelle il y avait un vase ainsi qu'un cahier ouvert qui attira l'attention du détective. Une chaise à roulette était devant la table et sous la fenêtre dont les rideaux étaient fermés, il y avait un fauteuil gris. Dans le coin, il y avait une commode à trois tiroirs sur laquelle un téléviseur éteint reposait. Et complètement dans le fond de la pièce, il y avait trois portes. Une donnait sur la chambre voisine, une autre devait être une garde-robe. La troisième était ouverte sur la salle de bain d'où sortaient deux autres policiers, dont un avec un appareil photo. Ils saluèrent leur collègue en quittant la pièce.

— Les lumières étaient allumées quand vous êtes

arrivés?

— Non, seulement celle au-dessus de la table de travail. Le reste était exactement comme ça. La porte des toilettes était ouverte, les rideaux fermés et les lits faits.

Le détective acquiesça puis examina la chambre. Il y avait une mare de sang au pied de la porte d'où partait une traînée qui menait jusqu'à la chaise qui était aussi imbibée. Une traînée écarlate partait de la chaise jusqu'à la salle de bain. Il y avait une giclée de sang sur le mur, il y en avait un peu sur la table de travail, il y en avait partout.

Samuel pénétra dans la pièce, faisant attention pour ne pas marcher dans l'énorme flaque de sang. Il mit ses gants et se pencha sur cette mare. Rien de particulier. Il se releva et alla directement vers la table de travail pour examiner le dépliant qui s'y trouvait. Il ne s'agissait que d'une brochure sur le motel. Le détective tourna les pages pour obtenir un indice, mais en vain. Il prit l'un des mégots dans le cendrier et l'examina attentivement. Il saisit un sac de plastique dans la poche intérieure de son manteau et y inséra le restant de la Player's.

Il se rendit ensuite au divan imbibé de sang. Il fronça les sourcils et considéra attentivement le fauteuil. Il cherchait un indice, un poil, un cheveu, mais n'y trouva rien. Il secoua la tête. Une déception se lisait sur son visage pâle et son front large se plissa. Il entrouvrit les rideaux de la fenêtre qui donnait sur le stationnement et remarqua l'*Acura*. Il leva un sourcil et se tourna vers Trudeau.

— Il s'agit de la voiture de Jean-Patrick Métivier, un proxénète, lui répondit son collègue.

— Et c'est l'un des deux gars dans le bain, le noir. L'autre, nous ne l'avons pas encore identifié.

— Un proxénète?

— Oui, du moins c'est ce que son dossier dit. Il a été arrêté deux fois dans les sept dernières années pour proxénétisme...

Dulac hocha la tête, l'image de France lui revient à l'esprit. Il devrait lui téléphoner, elle travaillait sur des cas de prostitutions juvéniles et celui-ci devrait l'intéresser. Une fougue soudaine s'empara de lui et il se dirigea d'un pas rapide vers la salle de bain, suivant la traînée écarlate. Devant lui, un petit lavabo taché de sang reposant sur un comptoir de couleur saumon où était encore déposé un vase contenant des fleurs en plastique. Au-dessus du lavabo, sur le mur, il y avait un miroir et Samuel y aperçut son visage d'une blancheur à faire peur, mais où était installé un petit sourire béat. Ses sourcils épais se soulevèrent et il se demanda pourquoi il souriait. Il secoua la tête et continua son inspection des lieux.

À gauche du lavabo se trouvait la toilette, le couvercle refermé sur laquelle reposait une boîte de mouchoirs. Au-dessus de la toilette, il y avait une tablette de vitre où étaient déposés deux verres enveloppés ainsi qu'un rouleau de papier hygiénique. Et un peu plus haut, sur trois tiges de métal, des serviettes bleues étaient parfaitement alignées. Le policier souleva le couvercle de la toilette, il se pencha au-dessus de celle-ci et l'examina attentivement.

Toujours rien.

Complètement sur la gauche, la baignoire contenait les cadavres des deux hommes. Le premier, un homme à la peau noire et de forte constitution, était baraqué comme Bouchard. Il gisait au fond du bain, tout habillé, le crâne rasé. Il portait des souliers noirs bien cirés, des bas rouges, un pantalon noir repassé, une chemise blanche et un veston noir. Une belle prestance, mais dans un piètre état. Il avait les pieds et les mains liés, sa bouche avait été ouverte à l'aide d'un couteau, il avait reçu des coups sur la poitrine, les bras, le ventre et même les jambes. Il y avait même du sang qui semblait s'être écoulé de son oreille gauche. Il avait aussi des marques au visage.

Par-dessus le costaud reposait un autre cadavre, caucasien celui-là, et bien plus petit que l'autre. Il avait les cheveux longs, châains et ils étaient mouillés et ébouriffés. Il portait des espadrilles blanches, des bas blancs, un jeans, un t-shirt et un manteau noir. Il ne portait que deux traces de violence. Une coulée écarlate provenait de son front et il avait la gorge tranchée. Intrigant.

Il se tourna vers le jeune policier :

— Un proxénète tu dis?

L'autre acquiesça.

— Et aucune trace de la présence d'une fille?

— Non. C'est peut-être un règlement de compte!

— Dans une chambre de motel... Je ne pense pas!

Trudeau baissa les yeux en se mordant les lèvres tandis que son collègue avait un regard dubitatif. Il avait besoin d'aide sur cette affaire, il avait besoin de

France, de la voir, de lui parler. Il se souvenait d'un dossier sur lequel ils avaient collaboré, il l'avait admirée, il avait été impressionné par son esprit d'analyse complètement tordu. Il prit son cellulaire, il était quatre heures et vingt-six minutes, il hésita, mais signala le numéro de sa collègue sur le champ.

SAMEDI MATIN, 3H19

L'homme à la cicatrice qui se faisait appeler Jack était assis sur la chaise dans le coin de la chambre d'un motel sur le boulevard Hamel, entièrement dans sa bulle. Il vit la foudre transpercer les rideaux, éclairant son visage sinistre. Il entendit presque instantanément le tonnerre retentir comme pour l'avertir que le moment était venu. En fait, il l'était.

La pluie tombait de plus belle à l'extérieur et il reconnut le bruit d'une voiture se garant devant la porte de sa chambre. Il regarda sa montre. C'était eux. Il écarta quelque peu le rideau de la fenêtre, demeurant assis sur la chaise, et constata que c'était les deux mêmes personnes qui étaient revenues pour chercher la fille.

Mais eux, ce qu'ils ne savaient pas, c'était qu'ils repartiraient les pieds devant, emballés par les médecins légistes du corps policier de Québec. Le gros au costard noir sortit seul de la voiture, sans se couvrir la tête. Il s'approcha de la porte alors que l'autre était demeuré dans la voiture et écoutait de la musique à tue-tête. On frappa.

— Entrez!

Le proxénète géant pénétra dans la chambre, ferma la porte derrière lui et regarda son client qui respirait avec force. Puis Jack se leva et se dirigea d'un pas convaincu en direction de sa victime.

Il avança, les mains dans les poches, les yeux rivés sur lui. Il serra les dents et les poings toujours en se dirigeant vers le géant. Il n'avait plus qu'une seule

chose à l'esprit, plus rien ne l'arrêterait maintenant.

— Où est la fille? demanda le proxénète.

Jack se tourna vers la salle de bain, sortit une main de sa poche et pointa dans cette direction.

— Elle est aux toilettes...

Puis, il se retourna vers l'homme de quelques pouces plus grand que lui, sortit son autre main de la poche de son manteau et lui asséna un violent coup au visage. Il ne le frappa pas avec son poing, mais avec la lame d'un long couteau, déchirant la bouche du géant, lui infligeant le même genre de blessure qu'il avait lui-même déjà subi, plusieurs années auparavant.

Il lui donna deux autres coups au thorax et l'homme tomba au sol, les deux mains sur son visage, tentant désespérément de crier. L'homme à la cicatrice prit alors une roulette de ruban adhésif et ligota les mains et les pieds de sa victime. L'homme se débattait, mais à chacun de ses mouvements, son agresseur lui plantait son couteau dans la jambe, dans la cuisse, dans le bras, dans le bas ventre.

Une mare de sang s'accumulait sur le sol et dans ses impulsions démentes, Jack avait projeté du sang sur les murs, la porte, la table, partout. Une fois sa proie bien ligotée, il se releva, s'essuya le visage couvert de sang avec son avant-bras. Il était bien satisfait de sa besogne.

Le géant tentait d'articuler des mots, mais rien de compréhensible ne sortit de sa bouche devenue trop grande pour lui. Jack mit la main à son oreille pour faire semblant qu'il essayait de comprendre, souriant sinistrement au pauvre homme.

— Tu n'es qu'une bête, un ignoble personnage qui abuse des âmes pures de jeunes filles dans le seul but de faire de l'argent, dans le seul but de priver Dieu de ces âmes et tu les offres ainsi à Belzébuth qui lui se marre en constatant qu'il te manipule à sa guise.

Le proxénète était effrayé. Ça se lisait dans ses yeux. Le tonnerre retentit de nouveau, ce qui fit gémir le suppôt de Satan. Il semblait maintenant implorer son agresseur de ne pas continuer sa boucherie, de le laisser vivre, mais que pouvait-il lui promettre? Rien.

Jack s'approcha de lui. Il mit son couteau à quelques centimètres de l'œil droit de sa victime. Il lui égratigna la joue, le front et le cou. Il l'observait, se demandant s'il allait le torturer davantage ou s'il allait immédiatement alléger ses souffrances.

— Tu ne mérites pas la vie et si tu la mérites, tu la mérites dans la souffrance, dans la douleur et dans le tourment. Mais moi, je n'ai pas le pouvoir de le décider. Seul Dieu l'a! Alors, je Le laisserai te juger et t'indiquer ta sentence, ta peine pour l'éternité.

Il souleva péniblement le géant et le posa sur la chaise où lui-même était assis quelques instants plus tôt. Il le regarda droit dans les yeux, regardant l'âme de ce monstre. Il passa d'un œil à l'autre voyant que de la terreur. Il ne voyait pas de regret ni de peine.

— Tu ne mérites pas ce que je vais t'offrir, car ton âme est si souillée que ta mort te transporterait directement aux portes de l'enfer sans possibilité de pardon. Et ton maître Satan serait heureux de t'accueillir à ses côtés et il te ferait subir une telle souffrance pour l'éternité que tu ne pourrais

simplement pas la supporter. Il te la ferait subir parce que tu es mort trop tôt et qu'il serait déçu que tu ne lui aies pas apporté plus d'âmes perverses.

Jack souleva sa proie pour l'asseoir. Il la regarda encore une fois intensément de ses yeux marron et sombres. Il fronça les sourcils, mit sa main gauche sur la tête du proxénète apeuré. Le sinistre individu au corps svelte plaça son pouce entre les yeux de l'homme costaud et il fixa son regard soucieux devenant de plus en plus livide. L'homme à la peau noire tenta encore une fois d'articuler quelques mots, mais sans réussir. Il essayait de se débattre, mais en vain.

— Chut... Chut... Calme-toi, ton calvaire se termine et tu pourras te présenter, la tête basse, devant Dieu.

Le proxénète ouvrit grand les yeux. Son agresseur l'observait toujours. Il s'approcha tout près, son nez bossu collé à celui de sa victime.

— Je vois ton âme... Elle essaie de se débattre pour sortir de ce corps... Satan essaie de se l'approprier... Mais moi, je vais la sauver, car je suis le sauveur d'âmes! Par ce geste, je te libère de tes tourments, je t'ouvre les voies du paradis et te donne l'opportunité de te présenter devant Dieu!

Puis, Jack lui planta son couteau dans l'oreille gauche, jusqu'à ce que la lame en ressorte de l'autre côté. Il contempla la vie qui s'estompait dans le regard de sa victime. Il observa l'âme du proxénète s'envoler.

— Ça y est... C'est fait. Il est libéré, il est sauvé! On cogna à la porte, le meurtrier retira son arme de

la tête du mort et se retourna. La porte s'ouvrit et l'acolyte du marchand de jeunes filles entra dans la pièce. Il ouvrit la bouche, traumatisé en voyant le sang partout, puis il reçut le couteau de Jack en plein front et s'écroula au sol, mort sur le champ.

— Je n'aurai pas pu sauver celui-ci.

SAMEDI MATIN, 5H17

La femme de 35 ans, France Bellefeuille, pénétra dans la chambre du motel, jetant un regard outré au sang se trouvant par terre, un peu partout et elle se dirigea immédiatement vers la salle de bain. Les corps inertes des deux hommes gisaient au fond de la baignoire, ensanglantés, mutilés. Un des hommes était squelettique et il avait la peau blanche et les cheveux longs. L'autre était noir et costaud. Il avait les mains et les pieds attachés avec du ruban adhésif.

Elle s'approcha et constata la blessure à la bouche de l'homme musclé. Un peu comme celle qu'avait subie Peter Morgan, un chauffeur de taxi, deux ans plus tôt alors que deux adolescents avaient voulu le voler. Où était-ce la fille du juge? Comment s'appelait-elle déjà? Carmen? Non, Carmen s'était fait couper l'oreille. À moins que... Tanguay? Dupuis? Morel?

La femme examina attentivement les deux victimes de Jack. Elle tourna légèrement la tête de l'homme noir et vit immédiatement la blessure à l'oreille d'où s'échappait une coulée de sang. Mon Dieu! Un coup de couteau dans l'oreille, elle n'avait jamais vu ça auparavant. Le géant avait aussi plusieurs blessures par arme blanche un peu partout sur le corps.

L'autre victime, qui n'avait pas les mains et les pieds liés, avait la gorge tranchée ainsi qu'une blessure au front. Bellefeuille lui observa les oreilles; il n'avait rien. Deux pimps assassinés, la jeune fille introuvable, que diable s'était-il passé? Qui était ce Jack? Avait-il déjà commis des délits? Des meurtres? Rien de

tangible pour le moment.

La détective fronça les sourcils et sortit de la pièce où se trouvaient les cadavres. Dulac, sur ses talons, l'observait. Il tenait toujours dans la lettre du meurtrier entre ses mains. Elle le regarda. Ses yeux verts et ronds brillaient dans la lueur lugubre de la chambre. Elle esquissa un léger sourire que son partenaire lui rendit modestement. Malgré toute cette horreur, la présence chaleureuse de son collègue la rassura. Elle lui mit la main sur sa puissante poitrine. Il respirait fermement.

— C'est atroce! Mais comment cela s'est-il passé?

France ferma les paupières un moment en s'appuyant sur Samuel qui ne bronchait pas. Elle discernait les battements de son cœur. Les siens s'accéléchèrent aussitôt, se fondant à ceux de son coéquipier. Elle serra les dents, les yeux toujours fermés. Était-ce ce contact avec Dulac qui accélérât son rythme cardiaque ou le carnage qui avait eu lieu dans cette pièce? Les deux? Était-ce possible? Comment se faisait-il qu'elle n'était pas capable de cerner Samuel Dulac? Elle secoua la tête, ouvrit les yeux et les plongea dans ceux de collègue.

— C'était prémédité, il n'y a aucun doute. Le présumé meurtrier, Jack, s'est présenté ici... Le matin, tu m'as dit?

Samuel sortit son calepin de sa poche.

— Marcel Larue... à 10h36, oui. Et il a payé comptant.

— Évidemment. Et il n'a dû que se représenter ici tard ce soir.

Elle marchait dans la pièce en racontant l'histoire,

comme pour trouver de nouvelles preuves, de nouvelles pièces à ce casse-tête plutôt complexe. Elle regarda de gauche à droite. Samuel suivait son regard. Que s'était-il vraiment passé? Aucun événement du genre ne revenait à la mémoire de la détective.

— Il a appelé le proxénète pour avoir une fillette, d'ici, peut-être même de la cabine au coin de la rue. Il a attendu... Il préparait son crime. Il revoyait dans sa tête comment il allait procéder. En observant toujours la route, il attendait impatiemment l'arrivée de ses victimes...

Bellefeuille déplaça les rideaux de la fenêtre et vit la voiture rouge des marchands de fillettes. C'était une bonne chose que ces deux hommes soient morts. Tant mieux! Car si c'était de son pouvoir, elle les tuerait tous elle-même. Chaque fois qu'elle réussissait à coffrer sur l'un d'eux, c'était comme un baume sur une plaie ouverte.

— Ils sont arrivés dans cette voiture... L'un des deux proxénètes est sorti avec la fille... Ils sont entrés dans la chambre... Jack était probablement assis ici.

Elle pointa la chaise.

— Puis il s'est levé, il a discuté avec le proxénète, il l'a payé...

Bellefeuille avait le front plissé de vagues irrégulières.

— Le proxénète s'en est allé et il n'allait revenir que plus tard.

Qu'est-ce que l'assassin a bien pu faire de l'enfant durant tout ce temps? Elle n'est certainement pas restée dans la pièce lorsqu'il assassinait les deux

monstres. Voilà! L'énigme était là! Dulac suivait son histoire avec admiration et lorsqu'elle croisa son regard, elle scruta la profondeur terne de ses yeux noisette pour découvrir des indices pouvant l'aider. Elle le questionna si intensément que celui-ci replongea son regard sur son calepin de notes.

— À 4h43, l'appel au 911.

— Ils sont donc venus porter la fille vers 2h30 et ils sont revenus la chercher vers 3h30... Il les a tués, les a ligotés et...

Encore une fois, il y avait quelque chose qui clochait. Parce qu'après le meurtre, il a dû écrire la lettre et appeler le 911 : où était la fille pendant tout ce temps? À moins que la lettre n'ait été écrite avant, bien avant. D'où la préméditation du meurtre. C'était peut-être ça, ou elle avait tout faux.

— Donc, ils sont venus porter la fille à 2h30, Jack a payé et ils sont repartis... D'après moi, seul le noir est entré. L'autre est demeuré dans la voiture. Et là, je ne sais pas ce que Jack a fait de la fille, mais les proxénètes sont revenus pour la chercher vers 3h30 et c'est le géant qui est arrivé le premier.

Elle se déplaça vers la porte de la chambre et plaça Samuel dos à celle-ci.

— Jack devait encore être assis sur la chaise, attendant leur retour... la fille, je ne sais pas. Puis, le noir entre. Jack se présente devant lui, sort son couteau et lui ouvre la bouche...

Elle fit le geste de sa main sur Dulac.

— Le sang gicle sur le mur et coule sur le sol. Mais le noir est un gaillard robuste, Jack doit le

maîtriser...

Alors, elle simula les coups de couteau à la poitrine.

— Des coups à la poitrine, dans la jambe, un peu partout et le géant s'écroule... Il le ligote et l'amène sur la chaise...

Elle pointa les traces de sang sur le sol et celui sur la chaise.

— Ensuite, va savoir pourquoi, il lui plante le couteau dans l'oreille...

Elle se retourna brusquement vers la porte.

— Puis l'autre entre et Jack lui saute dessus et il lui tranche la gorge... Il l'a probablement surpris... Puis il déplace les deux cadavres dans la salle de bain. Et, à voir la corpulence de la première victime, Jack doit être assez fort... Mais la fille... Où est la fille durant tout ce temps?

Elle scruta la pièce pour trouver un indice, quelque chose pouvant lui indiquer où était la fille.

— Puis il écrit la lettre. Il l'avait peut-être déjà écrite. Il va à la cabine, il dépose la feuille et fait le 911 avant de s'enfuir... Mais la fille?

Elle interrogea son collègue qui haussa les épaules. Lui non plus ne savait pas ce que Jack avait bien pu faire de la jeune fille. Puis le regard de Bellefeuille se posa sur la porte communiquant avec l'autre chambre. Elle s'en approcha, inquiète, mais irrésistiblement attirée. Elle tourna la poignée, la porte n'était pas verrouillée. La détective regarda son coéquipier, ébahie.

SAMEDI MATIN, 4H23

Le détective Samuel Dulac sortit de la chambre d'un motel sur le boulevard Hamel tout en remettant son téléphone cellulaire à sa ceinture. Il mit une main sur l'épaule de son collègue Marc Bouchard et il saisit le parapluie. Ils échangèrent un regard et hochèrent la tête. Le détective examina le petit homme se trouvant aux côtés du policier costaud.

- C'est vous le gérant?
- Oui, Patrice Grondin.
- Sergent détective Dulac... Je peux vous poser quelques questions?

— Mais bien sûr...

— Allons à l'intérieur, nous serons mieux.

Le gérant acquiesça et ils se dirigèrent tous les deux vers la réception du motel. Toutes les chambres entre la 7 et la réception avaient les rideaux ouverts et semblaient vides. Même la 6, qui était louée, semblait déserte. Dulac interrogerait le gérant et irait voir ensuite les gens de la 10 pour vérifier s'ils n'avaient pas vu ou entendu quelque chose.

Le petit homme blasé que protégeait le policier de la pluie ne dit pas un mot et se contenta de regarder le sol, de s'assurer qu'il ne mettait pas les pieds dans une flaque d'eau. Il marchait machinalement, les mains dans les poches de son manteau, ses lunettes sur le bout de son nez. Il ouvrit la porte de la réception du motel, Samuel ferma le parapluie et le suivit à l'intérieur.

La pièce principale était très modeste. De la tapisserie bleu poudre sur les murs, trois peintures

représentant des paysages riverains y étaient accrochées et le plancher était de bois flottant et semblait avoir été refait tout récemment. Il y avait deux chaises de bois adossées au mur à côté de la porte, une petite table de bois, entre les deux chaises, sur laquelle reposaient quelques revues.

Grondin alla systématiquement se placer derrière le comptoir de la réception, ce qui fit sourire intérieurement le policier. Il décida alors de demeurer de l'autre côté et sortit son petit calepin et un crayon pour prendre des notes. Un écran d'ordinateur reposait sur le comptoir, ainsi qu'une pile de dépliants publicitaires sur « quoi faire à Québec ».

Grondin pianota sur le clavier de l'ordinateur que le détective ne voyait pas. Le gérant replaça les lunettes sur son nez et s'approcha de l'écran.

— Marcel Larue!

Dulac fronça les sourcils. Grondin le regarda et répéta.

— Marcel Larue, c'est le nom du gars qui a loué la chambre. À 10h36 ce matin.

Le détective griffonna l'information dans son calepin et releva les yeux vers le gérant.

— Il a payé de quelle façon?

— Comptant.

Le policier ne pensait pas réellement que ce serait si facile.

— C'est vous qui étiez là pour prendre la réservation?

— Non. Le matin, c'est Martin. Martin Grenier.

Samuel prit une note. Enfin une personne qui aurait

vu l'assassin.

— Le couple dans la 10?

Grondin scruta de nouveau sur l'écran.

— Jeff Nollet. Ils ont loué la chambre ce soir, à 21h47. C'est moi qui leur ai loué, c'est des jeunes. Y'avaient l'air ben corrects.

Samuel prit encore des notes. Il se mordit la lèvre inférieure, son mal de tête voulait refaire surface.

— Et la numéro 6?

Le gérant plissa les yeux en regardant toujours l'écran de l'ordinateur. Il replaça encore ses lunettes et secoua la tête. Il tapa de plus belle sur le clavier de l'ordinateur, joua avec la souris. Clic, clic, clic, clic. Il semblait soucieux et ne semblait pas trouver ce qu'il cherchait.

— Bon voilà... La chambre numéro 6 a été louée mercredi matin à 11h52 par Cédric Falardeau pour trois jours... Donc jusqu'à demain matin!

Grondin leva les yeux vers Dulac, avec un sourire.

— Qu'y a-t-il?

— Ben, il va venir porter sa clé demain matin... Peut-être a-t-il assisté au meurtre.

Il souriait maintenant à pleines dents, du moins celles qui lui restaient. Il était soudainement intéressé par ce meurtre. Enfin quelque chose qui se passait dans ce motel, dans la vie pathétique d'un gérant de nuit d'un misérable motel du boulevard Hamel. Dulac souleva un sourcil et garda son calme.

— C'est possible, mais si tel était le cas, pourquoi n'a-t-il pas appelé le 911?

Un doute traversa l'esprit de Grondin. C'était

vraisemblablement trop complexe pour lui. Il secoua la tête pour ne pas perdre ce sentiment de bonheur que le meurtre avait mis en son esprit.

— Autre chose détective?

— Non, ça sera tout pour le moment.

Samuel lui remit sa carte et lui demanda de lui téléphoner s'il venait à apprendre quelque chose de nouveau. Grondin rayonna de bonheur. Il prit la carte et salua le détective de la main lorsque celui-ci quitta la réception du motel.

Une fois à l'extérieur, la pluie avait diminué d'intensité. Le policier leva la tête vers le ciel et laissa la pluie lui tomber sur la figure. Il se passa les mains au visage, se frotta les sourcils pour empêcher le mal de tête de refaire surface. Puis, d'un pas rapide, il se dirigea machinalement vers la chambre 10.

En passant devant la 7, Trudeau lui demanda s'il avait pu apprendre quelque chose de plus. Dulac secoua la tête et continua son chemin jusque devant la porte de la chambre 10 où il cogna deux solides coups.

— Police!

Il entendit un murmure à l'intérieur, des pas vers la porte et celle-ci s'ouvrit sur un jeune homme, les cheveux châains et ébouriffés. Il devait avoir tout au plus vingt ans, il avait les yeux bleus, un t-shirt d'un groupe de musique rock, un jeans bleu et il était pied nu.

Dans la modeste pièce, assise sur le lit, une jeune fille de dix-neuf ans maximum se croisa les jambes. Ses cheveux étaient blonds et bouclés. Elle portait une camisole blanche, sans soutien-gorge, et les mamelons

durcis de ses seins paraissaient au travers le fin tissu de la camisole. Elle ne portait pas de pantalon, simplement une petite culotte.

Samuel la regarda par-dessus l'épaule du jeune homme.

— Tout va bien ici?

Elle sourit et ce fut le gars qui répondit.

— Oui, oui.

Alors, le détective plongea ses yeux maussades dans ceux du garçon, celui-ci les baissa gêné et ses joues rougirent. Il recula d'un pas. Puis Dulac regarda de nouveau la jeune fille.

— Ça va?

— Oui monsieur l'agent, répondit-elle toujours en souriant et en se mordillant la lèvre inférieure.

Quelques bouteilles de bière reposaient sur la table de nuit. Le policier examina la pièce avec attention, elle était similaire à la numéro 7. Il n'y avait rien de particulier. Il sortit son calepin et son crayon.

— Bon, il y a eu un incident dans la chambre numéro 7 ce soir, vers 3h15, 3h30. Avez-vous vu quelqu'un ou entendu quelque chose?

Les deux jeunes se regardèrent et haussèrent les épaules.

— Pas vraiment, répondit le garçon.

Dulac regarda l'un et puis l'autre.

— Que s'est-il passé? demanda la fille sur le lit.

Elle s'était redressée, comme les mamelons de ses seins en forme d'abricot qui maintenant paraissaient au travers de sa camisole.

— Un crime odieux!

Samuel fixa intensément le jeune homme.

— Vous n'avez rien entendu?

— Non, rien du tout.

— Alors, si vous vous rappelez quoi que ce soit, donnez-moi un coup de fil.

Il remit sa carte au garçon et il s'apprêta à quitter la pièce lorsque la jeune fille se souleva et demanda encore.

— Quel genre de crime?

Elle était maintenant à quatre pattes sur le lit, s'avançant vers lui. Samuel lui sourit, puis il quitta la chambre en refermant la porte derrière lui. Des murmures parvinrent de l'autre côté de la porte, le policier essaya d'entendre, mais en vain. Ces deux jeunes n'avaient certainement rien à voir avec ce meurtre. Ils étaient trop calmes.

Il examina les lieux rapidement et il remarqua une voiture se diriger à vive allure vers le motel. Il s'approcha alors de la rue et reconnut la voiture de sa collègue France Bellefeuille. Il lui fit un signe de la main, mais elle passa tout droit.

SAMEDI MATIN, 3H26

Le meurtrier de deux hommes, un dénommé Jack, tira le corps inerte d'un cadavre à l'intérieur d'une chambre sur le boulevard Hamel. Il jeta un coup d'œil dehors pour voir si quelqu'un avait pu être témoin cet homicide. Il pleuvait encore, mais l'orage était maintenant chose du passé. Il referma prestement la porte derrière lui. Il poussa un long soupir, releva le corps mou du cadavre, prit le couteau dans sa tête et lui trancha la gorge.

— Va croupir en enfer!

Il se releva, il essuya une goutte de sueur qui coulait sur son large front et il se dirigea vers le fauteuil où gisait le proxénète ligoté. Il dévisagea le monstre qui ne reposait certainement pas en paix devant lui. Il le prit par le bras et réussit tant bien que mal à le transporter dans la salle de bain pour le mettre dans la baignoire. Il alla ensuite chercher celui qui reposait devant la porte de la chambre et le transporta plus facilement jusqu'au bain. Il le mit par-dessus le corps inerte de sa première victime et il s'essuya le front en sueur.

Il s'appuya sur le lavabo et se regarda dans le miroir. Il était recouvert de sang et il aperçut un sourire sur son visage morbide et ordinairement sans expression. Il se dirigea dans la chambre, ouvrit la garde-robe et en sortit des vêtements propres, ainsi qu'un sac à ordures brun. Il se déshabilla complètement, mit tout son linge dans le sac et retourna dans la salle de bain en faisant attention pour ne pas marcher dans tout ce sang.

Il prit un savon et se lava fermement les mains. Il le fit simplement, prenant bien son temps, sans aucun tracas apparent. Lorsque son corps svelte fut propre de la tête au pied, il s'essuya avec l'une des serviettes bleues qui se trouvaient au-dessus de la toilette et il l'inséra aussi dans le sac.

Il sortit de la salle de bain, il retourna à la garde-robe et il enfila des vêtements propres. Il revêtit son imperméable et laça solidement ses bottines noires. Il discerna son reflet dans la fenêtre de la chambre et il s'arrêta pour s'examiner. Le résultat le satisfaisait. Il avait toujours l'air dangereux et sinistre, mais pas d'un meurtrier. Il s'approcha davantage de son image trouble pour être sûr qu'il n'avait plus une trace de sang sur lui. Il regarda sa montre : 3h30.

Il mit la main dans la poche de son imperméable, en sortit une lettre qu'il déplia et lut rapidement. Soulagé et calme, il replia la feuille avant de la remettre dans sa poche.

— Voilà, c'est fait! C'est terminé... Pour cette fois du moins... Ça ne s'est pas déroulé comme je l'avais imaginé, mais ça fera l'affaire.

La cicatrice sur son visage lugubre donnait l'impression qu'il souriait, mais il pensait à sa sœur. « Crois-tu, ma sœur, que si je sauve ces âmes, la mienne et la tienne seront aussi sauvées? Crois-tu qu'il est possible de conclure un pacte avec le diable? Si je me transforme en ange vengeur et que je livre l'âme déchue de notre salopard de père à Satan, crois-tu que celui-ci me laissera te retrouver aux portes du paradis? Le crois-tu? Crois-tu que je me présenterai un jour

devant Dieu? Crois-tu que Lui me pardonnera? Crois-tu que je te reverrai au paradis? Moi... Moi... Moi j'y crois! Même si je crois que je suis damné et que mon châtement est de tuer tous ces gens pour sauver leur âme sans que la mienne ne puisse l'être... Elle est perdue, je l'ai vendue à Satan pour sauver la tienne... Qui... Qui sauvera la mienne? Il n'y a personne qui peut le faire... Il n'y a personne qui veut le faire... Pourquoi quelqu'un voudrait-il me sauver? Moi, un lâche et un meurtrier! »

Jack s'écroula au sol, les mains sur les oreilles, secouant la tête. Il était frappé par l'image de sa sœur se faisant battre par son père alors que lui reposait au sol, le visage en sang, la bouche déchirée. Il ne voulait plus voir cette image, il voulait qu'elle cesse de le hanter, mais il savait éperdument qu'elle ne cesserait jamais.

Il se releva machinalement, prit le couteau qui traînait au sol à ses pieds, le mit dans la poche de son imperméable et se tourna vers la porte menant à la chambre voisine, la chambre où se trouvait Sabrina. Il respirait calmement, son rythme cardiaque redevenait normal. Il avait les sourcils froncés et son regard sombre perdu dans un autre monde.

Il déverrouilla la porte, l'ouvrit et pénétra dans l'autre chambre. Il referma la porte derrière lui. La jeune fille était assise sur le lit, la tête au creux de ses mains. Elle écoutait de la musique sur un ipod et elle sanglotait. Il la contempla et l'expression de son visage s'adoucit. Comme elle était jolie, jeune et innocente. Un ange envoyé par Dieu pour le sauver.

— N'aie pas peur, petite.

Elle leva la tête en sa direction, tout son maquillage lui avait coulé sur le visage. Ses yeux gris étaient cernés et ses cheveux ébouriffés.

— N'aie pas peur, Sabrina... Je ne te veux pas de mal... Loin de là mon intention.

Il s'approcha doucement et se mit à genoux devant elle. Il la fixa intensément dans les yeux pour voir son âme et l'expression sur son visage meurtri se métamorphosa de nouveau.

— N'aie pas peur, répéta-t-il. Je ne te veux pas de mal... Je suis ici pour te sauver...

Il mit sa main sur sa tête, le pouce sur le front de la jeune fille et il scruta les profondeurs de ses jolis yeux. Il fronça les sourcils.

— Je peux voir ton âme, dit-il... Et je peux la sauver, car je suis le sauveur d'âmes!

CINQ SEMAINES PLUS TARD...

JEUDI SOIR, 20H48

Je ne comprends pas pourquoi vous portez toute votre attention sur moi, je ne vous comprends vraiment pas! Je ne fais que vous aider. Je vous laisse les corps de proxénètes et je sauve les jeunes filles, je sauve leur âme. Je ne comprends pas pourquoi vous mettez tous ces efforts, toute votre tête sur mon cas, alors qu'il y a beaucoup plus urgent à régler dans cette ville.

L'homme svelte qui écrivait ces mots dans une chambre sombre éclairée par une seule petite lampe d'appoint était entièrement nu, assis sur une chaise de bois. Il jeta un coup d'œil à l'horloge installée sur le mur en face de lui et replongea dans ses pensées. Il fronça ses épais sourcils, relut ce qu'il venait d'écrire et poursuivit.

Il écrivait soigneusement, faisant de longs mouvements de sa main musclée pour former parfaitement les lettres de ses mots. Un dictionnaire était ouvert sur la table. Une bouteille de vin était entamée et un verre, juste à côté, en contenait une partie. Quatre livres étaient empilés pêle-mêle sur le coin de la table et un cadre avec la photo d'une jeune fille se trouvait face à lui.

Il leva ses yeux marron et allongés pour les déposer sur ceux de cette fillette. Il était attristé et avait le regard sombre. Une larme glissa sur sa joue et tomba sur la feuille. Il prit la photo dans ses mains, l'approcha de son visage et murmura :

— Mélanie... Ma petite Lanie... Ne t'en fais pas,

tout va bien se dérouler. Sois patiente petite sœur, sois patiente...

Il sanglota, ses épaules sautèrent et son nez coulait. Il ferma les yeux et secoua la tête. Sa moustache finement taillée se remplit rapidement de morve qu'il essuya de son avant-bras. Il rouvrit les paupières et parcourut ce qu'il venait d'écrire. Il hocha méthodiquement la tête, satisfait de son travail et poursuivit l'écriture tout aussi méticuleusement. Il avala une bonne gorgée de vin, s'essuya la bouche avec le dos de sa main droite, sa main d'écrivain, et continua la lettre.

Mon dernier message n'a pas eu l'effet escompté, le réseau de prostitution est toujours en vie, les clients se multiplient et les proxénètes ne sont pas du tout apeurés par ma présence. Tant qu'ils ne sauront pas qui je suis, ce dont j'ai l'air, ils ne pourront pas se méfier et à coup sûr, ils seront mystifiés et ils périront par où ils ont péché! Et votre portrait-robot, ce n'est pas avec ça que vous allez m'identifier.

Je ne suis pas ce genre de psychopathe qui tue dans le but de se faire attraper un jour. Je suis bien plus intelligent que cela, cher détective Bellefeuille! Rien ne vous sert de courir après moi, car jamais vous ne réussirez à m'attraper. Et une fois que ma mission sera complétée...

Il s'interrompit. Il resta immobile devant la feuille, sachant pertinemment quels mots il allait écrire, mais sans toutefois pouvoir le faire. Il demeura ainsi

plusieurs minutes, presque une heure. Complètement coi devant cette phrase inévitable, cette fatalité qui l'attendait inexorablement à la fin, à la toute fin.

— C'est ainsi que tout doit se terminer, murmura-t-il enfin.

Il leva la tête vers le plafond avec les mains tendues dans la même direction. Ses yeux étaient humides et son visage rayonnait dans la pénombre.

— C'est ainsi que tout doit se terminer, dit-il à haute voix cette fois. Ainsi soit-il!

Il ferma les yeux, les serrant fortement en secouant la tête. Il soupira, se leva et se dirigea vers la salle de bain. Il se regarda dans la glace et son sang se glaça comme les eaux limpides d'un lac nordique lors d'une nuit glaciale.

— C'est ainsi que tout doit se terminer, murmura-t-il encore. C'est ainsi que tout doit se terminer! Pourquoi suis-je triste? Cela devrait au contraire me réjouir!

— C'est ainsi que tout doit se terminer, répéta-t-il.

Une lueur morbide étincelait dans ses yeux suspicieux et son corps nu et impassible se tendit. Un rictus se dessina sur son visage pernicieux et il rit. Un son rauque, sourd et sardonique envahit la pièce rendant la scène démentielle. Il se mit à danser, à tourner en rond dans la salle de bain.

— C'est ainsi que tout doit se terminer et bientôt tout sera terminé. C'est ainsi que tout doit se terminer et bientôt j'irai la retrouver!

Il avait maintenant accepté la fatalité de sa destinée,

celle qu'il s'était imposé et qui maintenant n'était plus un fardeau, mais une simple formalité. Il dansait toujours, se déplaçant dans la pièce où il écrivait plus tôt, il prit le verre de vin et en vida le contenu d'un trait. Il saisit son crayon, signa la feuille de son pseudonyme, Jack, la plia et alla la ranger dans la poche intérieure de son paletot long et noir qui se trouvait sur la table de la cuisine.

Il ouvrit la radio; c'était Frank Sinatra, *The way you look tonight*. Cela le ravit. Il ajusta son pas de danse au rythme de la musique, se dirigea dans sa chambre et s'habilla en dansant et en chantant. Il enfila de vieux bas de laine, un boxer noir, un jeans bleu déchiré, une ceinture de cuir, un t-shirt gris ainsi qu'un épais chandail de laine noir quelque peu effiloché. Il s'empara de la grosse pile d'argent qui reposait sur sa table de nuit et l'inséra dans la poche avant de son jeans. Il mit sa montre et regarda l'heure : 21h47.

— Parfait!

« *I love you, just the way you look tonight!* » Il alla regarder par la fenêtre, la nuit était sombre et froide, la rue était déserte et sans vie. Il éteignit la lampe qui se trouvait sur le bureau et se dirigea à la cuisine. Son manteau reposait toujours sur la table, une petite table ronde avec deux chaises. Un trousseau de clés ainsi qu'un napperon et un chandelier s'y trouvaient. De la vaisselle sale encombrait le minuscule comptoir près du lavabo.

Il ouvrit le frigo, regarda à l'intérieur. Il y avait quelques bouteilles de bière, de la laitue, des bouteilles de vinaigrette, de condiments et de sauce, un reste de

pâtes, une pinte de lait ainsi que quelques fruits. Il prit une pomme verte et décida de se rendre dans un café près de chez lui.

Il posa la pomme sur sa bouche et en huma son doux parfum. Il en prit une bonne bouchée et ferma le réfrigérateur. Il prit les clés qu'il inséra dans son jeans, empoigna son manteau et aperçut son couteau qui était là, sur le comptoir, juste à côté d'une barre de fer. À la vue des armes, il se remémora ce qu'il devait encore faire ce soir. Il enfila le paletot et croqua la pomme qu'il conserva entre ses dents. Il saisit le couteau qu'il examina minutieusement, comme un horloger réparant une montre à gousset. Il le fit tourner délicatement entre ses doigts.

Il sourit. Il remit le couteau dans le fond la poche de son manteau et la barre de fer dans la poche intérieure. Il enfila des bottes Doc Martens noires et usées à la corde en serrant solidement les lacets. Il vérifia la présence de la lettre, jeta un dernier regard à la pièce, éteignit la lumière et sortit discrètement.

VENDREDI MATIN, 1H37

La détective France Bellefeuille était assise paisiblement au bar du restaurant Kraken Cru sur la rue Saint-Vallier. Elle dégustait lentement un gin-tonic alors que l'ambiance était embrasée. Elle s'était déplacée spécialement dans ce restaurant du quartier Saint-Sauveur parce qu'il avait toujours du gin St-Laurent. Sans savoir pourquoi, elle avait décidé de choisir le Romeo's Gin. La foule hétéroclite l'entourant discutait bruyamment, enivrée par l'alcool tandis qu'elle était perdue dans ses pensées, comme un actuaire effectuant des analyses mathématiques impossibles. Marc Gingras. Elle venait de l'arrêter et il serait inculpé de violence conjugale envers son conjoint. Gingras était entré chez lui ce soir-là et avait surpris son amoureux, un nommé Gaston Lapierre, au lit avec une femme. Lapierre? Avait-il un lien de parenté avec Philippe Lapierre, le drogué de Saint-Roch? Il y avait plusieurs mois qu'elle n'avait pas entendu parler de lui.

Gingras avait frappé la femme et l'avait jetée hors de l'appartement complètement nue. Puis il s'en était pris à Lapierre. Il lui avait asséné plusieurs coups de poing et de pied au visage, au thorax ainsi que dans les parties génitales. Le pauvre Lapierre était tombé sans connaissance et pendant ce temps, Gingras avait fait bouillir de l'eau qu'il avait répandue sur le sexe de l'homme évanoui. Le pauvre avait repris connaissance, hurlant de douleur, avant de la reperdre en recevant le chaudron de fer en plein sur le crâne.

Plusieurs hommes que la policière avait rencontrés auraient mérité ce supplice. De pauvres machos à peine capables de tenir une érection et une fois qu'ils avaient joui, c'était terminé, ils devenaient mous comme de la guenille. Peut-être qu'un bain chaud comme cela les aurait réveillés un peu?

Elle esquaissa un sourire et ses yeux verts brillèrent. Son premier sourire de la journée. Quelle journée de cul! Bataille au centre commercial, vol à main armée d'un dépanneur, des jeunes punks qui flânaient au carré d'Youville et là, un cas de violence conjugale gaie, ce qui complétait merveilleusement bien cette journée de merde. Au moins, elle avait son gin-tonic et les trois gars de l'autre côté du bar n'étaient pas désagréables à regarder. L'un d'eux la regardait furtivement sans arrêt. Il ressemblait un peu à son frère. Elle sourit et secoua la tête. « Jamais je n'aurai d'enfant! »

Son frère en avait deux : Kevin et Jason. Deux morveux, leur couche toujours pleine. Kevin et Jason, il fallait vraiment être un habitant pour appeler ses enfants comme ça. C'était certainement la merveilleuse idée de Kathleen, la femme de son frère Alexis. Une belle pute de luxe. Elle était belle, aucun doute là-dessus. Un cul de course, des seins refaits, un visage d'ange et de longues jambes. Des jolis petits yeux bleus et des cheveux longs, blonds et soyeux. Un mannequin quoi!

France tourna la glace dans son verre et en prit une bonne gorgée. Enfin quelque chose de bon aujourd'hui! Elle regarda sa montre : 1h42. Elle examina les gens

présents dans le restaurant, il y avait encore beaucoup de monde. Ceux qui l'intéressaient particulièrement étaient les jeunes hommes en face d'elle. Elle pourrait peut-être partir avec l'un d'eux. Elle élimina immédiatement celui qui ressemblait à son frère et qui la zyeutait, dommage. Sans savoir pourquoi, celui du milieu lui rappela l'un des amis de son père. Un vieux cochon qui aimait bien mettre ses mains sur les fesses de Bellefeuille alors qu'elle n'était qu'une adolescente. Elle eut un frisson qui lui glaça l'échine.

C'était d'ailleurs à cause de lui si la petite France avait voulu devenir enquêteuse et se spécialiser dans les dossiers de pédophilie et, aujourd'hui, de prostitution juvénile. Tanguay... Qu'est-ce qui lui était arrivé donc? Il avait été tué en prison. Il avait violé sa fille et...

— Un autre gin madame?

Bellefeuille sortit de ses pensées et dévisagea le serveur.

— Pardon?

— Euh... Est-ce que vous prendrez un autre gin-tonic?

La détective regarda son verre vide et elle jeta un oeil à son téléphone. Elle avait le temps pour un autre. Elle demanda un St-Laurent cette fois. Elle soupira, mais qu'est-ce qu'elle faisait ici, à cette heure et seule? Le troisième garçon était le plus jeune du trio. Il devait avoir la fin vingtaine, les cheveux châains ébouriffés et les yeux bleus. Il se tourna vers elle et il lui sourit en la saluant d'un hochement de tête. Elle était obnubilée par lui, par le charme qu'il dégageait, par sa beauté

féroce. Il baisait bien, elle en était persuadée. Le serveur revint avec son gin et France porta le verre à son nez pour en humer son doux parfum océanique. Elle y déposa immédiatement les lèvres et en avala une gorgée sans attendre. La puissance de l'alcool lui réchauffa le corps en un instant.

Elle souriait sans s'en rendre compte et lorsqu'elle leva les yeux pour admirer une fois de plus le jeune homme en face d'elle, ce fut l'image de Samuel Dulac qui lui apparut. Elle ferma les paupières et secoua la tête. Son téléphone cellulaire sonna. Elle regarda le numéro, c'était son collègue. Elle finit d'un trait son verre, déposa de l'argent sur le comptoir, saisit son manteau, sortit rapidement du restaurant et prit l'appel.

- Bellefeuille!
- France, c'est Sam. Jack a récidivé!
- T'en es sûr?
- Parfaitement, j'ai sa lettre entre les mains.
- Où?
- Sur la 10e rue...
- Je suis à côté. J'arrive!

Elle ferma le téléphone et partit d'un pas rapide vers son véhicule stationné un peu plus loin. Tant pis pour la baise ce soir. Jack était de retour! Il y avait plus d'un mois qu'il n'avait pas sévi. Les battements de son coeur augmentèrent comme le rythme effréné de la musique dans un rave. Retrouverait-on la fille cette fois? Avait-il laissé plus d'indices? Avait-il commis une erreur? Serait-elle capable de le retracer?

France ne pouvait plus attendre. Son cœur battait la chamade alors qu'elle se rendait à sa voiture au pas de

course. Elle voulait mettre la main au collet de ce Jack, de ce prédateur sexuel. Elle en avait fait une affaire personnelle depuis le moment où elle avait compris que Jack kidnappait les filles. Elle désirait sauver ces filles.

C'était quelque peu ironique. Jack, le « Sauveur d'âmes », voulait sauver les filles et il les enlevait, alors qu'elle, inspectrice de police, souhaitait retrouver à tout prix ce meurtrier pour sauver, elle aussi, les jeunes filles. Quelqu'un pourrait-il vraiment les sauver ou étaient-elles déjà damnées?

Ce qui comptait maintenant c'était Jack! Il fallait trouver qui était ce type. Il fallait l'arrêter avant... Avant quoi? Avant qu'il ne fasse du mal à des personnes qui ne le mériteraient pas.

Elle ouvrit la portière de sa voiture, démarra et enfonça à fond l'accélérateur. Elle effectua dangereusement demi-tour dans le centre de la rue et se dirigea vers Limoilou. Elle voulait tellement mettre la main sur ce meurtrier, connaître ses intentions, savoir pourquoi il agissait ainsi. Qu'est-ce qui poussait un homme ordinaire à désirer régler le compte de ces minables qui vendaient la vie de ces pauvres innocentes?

Et lui, que faisait-il de ces filles? Est-ce qu'il les agressait, les tuait? Sinon où les envoyait-il? Était-ce un multimillionnaire qui pouvait leur donner une nouvelle identité, leur donner une nouvelle vie? Pourquoi pas? C'était une alternative envisageable.

Elle emprunta la rue Saint-Ambroise, puis Napoléon-Parent. Elle contourna le centre

d'hébergement de l'Hôpital général. Ensuite Saint-Anselme, Laurentien, la rue de la Croix-Rouge. Puis la deuxième avenue jusqu'à la dixième rue. Lorsqu'elle arriva, trois voitures de police y étaient et Dulac attendait sous le porche. Il y avait plusieurs curieux sur le trottoir, ainsi que quelques journalistes. Bellefeuille arrêta son véhicule, débarqua et se faufila jusqu'à son collègue en évitant tous ceux qui tentaient de lui parler.

JEUDI SOIR, 21H56

Un jeune homme aux cheveux blonds avec un piercing dans le sourcil gauche porta à sa bouche une tasse vide alors qu'il était obnubilé par la journée qui venait de se terminer.

— Je vous le réchauffe, Monsieur?

L'homme leva ses yeux bruns et ternes du journal qu'il lisait pour regarder le serveur d'un air soucieux.

— Votre café?

Samuel Dulac sourit, changeant l'expression contrariée de son visage osseux. Il était perdu dans ses pensées, complètement égaré dans le moment présent. Il acquiesça d'un mouvement de tête tout en scrutant le serveur de la tête aux pieds.

L'homme d'une vingtaine d'années avec des cheveux bruns et courts comme sa barbe portait une chemise à carreaux bleu et blanc, un jean ainsi qu'une casquette rouge. Son acolyte qui se démenait à ses côtés revêtait un t-shirt bleu comme sa casquette. Les deux riaient de bon coeur et discutaient avec la foule hétérogène qui mangeait et buvait autour du bar rempli de verres et de bouteilles bien entamées.

Le serveur à la chemise s'exécuta et versa du café chaud dans la tasse du policier qui scrutait le restaurant en détail. Samuel aimait bien ce bar à huîtres qui ne prenait pas de réservation. Ils avaient toujours une petite place au coin du bar d'où il voyait entièrement ce minuscule restaurant de la rue St-Vallier.

Un menu écrit à la craie sur un mur peinturé à l'ardoise décrivait des plats simples, mais alléchants.

Des tabourets au siège rond de cuir noir entouraient un comptoir de bois surchargé. Les deux hommes barbus travaillaient comme des abeilles, manipulant avec soin les bouteilles de fort, de vin ou de bière, les bols de glace recouverts d'huitres ainsi que la bonne vieille cuisinière comme à la maison.

De l'autre côté du bar se trouvait un homme seul aux cheveux gris, bien coiffé, habillé en costard noir, cravate avec le nœud un peu défait. Un long manteau gris reposait sur le bar à côté de lui. Il lisait lui aussi le journal en dégustant un verre de vin blanc et des huitres.

Samuel ne s'attarda pas longtemps sur cet homme et son regard se déposa ensuite sur deux jeunes femmes envoutées par les serveurs. La première avait les cheveux noirs et longs remontés en chignon sur la tête. Ses yeux marron et trop maquillés suivaient attentivement les mouvements du serveur en t-shirt. Elle portait un chandail orange avec un décolleté plongeant qui ne laissait pas paraître ses seins maigrichons et pas plus gros que des cerises. Elle avait deux colliers, aucune bague, et elle buvait un verre de chardonnay qui semblait trop froid. Son amie aux cheveux aux énormes boucles brunes qui lui tombaient sur les épaules portait une camisole noire et invitante qui laissait imaginer facilement des seins volcaniques qui pouvaient vous réchauffer toute une nuit. Ses yeux noirs et profonds vous emportaient inexorablement dans un abysse insondable et Samuel Dulac ne pouvait détacher son regard d'elle.

Un duo masculin assis près des femmes était aussi

attiré que le policier à conquérir ces deux beautés. L'un d'eux s'aperçut que le détective regardait avec insistance la fille à la camisole et il se mit à le dévisager en fronçant les sourcils. Dulac soutint son regard. L'homme semblait prêt à bondir tel un loup qui sentait un autre loup tourner autour de sa femelle. Mais pourquoi se sentait-il menacé?

Il devait avoir tout au plus vingt-deux ans. Il avait les cheveux châtain, un peu longs et ébouriffés qui cachaient des oreilles décollées. Ses yeux bleus étaient radieux et insistants. Il avait une petite bouche et de fines lèvres, un long cou et il était d'une blancheur et d'une maigreur à faire peur. Un vampire. Il portait une chemise blanche dont les trois boutons du haut étaient déboutonnés, laissant paraître quelques poils rebelles, et un jeans noir usé. Son ami à la chevelure rousse et peignée sur le côté lui saisit l'avant-bras.

— Pis, ta journée de fou, Freddy... Tu me disais que ce matin ton coloc...

Freddy baissa les yeux et revint à son camarade. Il jeta un dernier regard au policier pour lui faire comprendre que lui aussi était intéressé par les jeunes femmes de l'autre côté du bar. Samuel se pencha en avant et tenta de capter leur conversation à travers le brouhaha du restaurant.

— Malade, une journée folle raide!

« Une journée folle, pensa le policier. Tu veux une journée folle, laisse-moi te raconter la mienne. »

Tout avait commencé vers midi, alors qu'il arrivait au bureau avec deux sandwiches de chez Subway. Il y en avait un de douze pouces au *rosbif* pour lui et l'autre

de six pouces, steak et fromage, pour Bellefeuille. Elle était assise derrière son bureau et ses cheveux ondulés lui recouvraient tout juste la nuque. Elle avait les sourcils froncés et relisait pour une énième fois la lettre de Jack.

Son bureau était en désordre, le bordel total. Des gobelets de café vides, d'autres à moitié pleins datant d'une époque douteuse. Des dossiers empilés sur un coin, un autre au beau milieu du bureau. Il y en avait quatre d'ouverts, les uns par-dessus les autres, pêle-mêle. Des factures, des rapports, un trousseau de clés.

— Bellefeuille!

Elle avait levé ses yeux verts et perçants. Il lui avait lancé son sandwich qu'elle avait saisi habilement. Elle avait souri, laissant paraître des petites pattes d'ois aux coins de ses yeux. Une belle complicité s'était installée entre eux depuis quelques semaines, depuis qu'ils travaillaient ensemble sur le dossier de Jack.

— Merci partenaire!

Elle avait déroulé le papier et elle avait pris une bouchée dans le sous-marin en retournant à la lettre de Jack. Samuel s'était assis en face d'elle et il avait ouvert son sandwich pour y mordre à pleine bouche.

— T'es ici depuis quelle heure?

Il mâchait toujours lorsqu'il avait posé sa question ce qui fit rire sa collègue. Elle avait terminé la sienne avant de répondre.

— J'sais pas. 9h00 peut-être.

— Et tu relis encore la lettre?

— Ouais. J'essaie de trouver un détail qui nous aurait échappé... Quelque chose... Un indice pouvant

identifier ce Jack...

Le détective avait pris une autre bouchée dans son sandwich avant de sortir un *Red Bull* de son manteau. Sa collègue avait secoué la tête en le regardant faire.

— Coup donc, en traînes-tu toujours un avec toi?

— J'en ai une caisse dans le coffre de ma voiture!

Bellefeuille s'était esclaffé et elle avait failli s'étouffer avec son sous-marin. Dulac se réjouissait de la voir rire de bon cœur, elle qui était constamment dans sa tête, obsédée par ses pensées ténébreuses. Elle était jolie pour son âge et sous ses allures de *tough*, il y avait une fille souriante et plaisante.

— Le pire, c'est que c'est vrai!

— J'te crois Sam. Je pensais que tu buvais du *Red Bull* seulement les lendemains de veille, mais là... J'te crois!

— Ça remet les idées en place, ça me permet de... De réfléchir plus vite!

Elle avait souri de plus belle. Cette journée s'était bien amorcée. Il avait pensé la passer avec France, parler du dossier Jack. Il s'était douté que ça n'avancerait pas beaucoup, mais ils seraient allés de supposition en supposition, parfois réelles, parfois loufoques. Mais ce n'était pas ça qui allait se produire.

— Toujours rien du côté du motel?

— Non, répondit Bellefeuille. Le commis qui a pris la réservation n'a pas regardé le gars qui a loué la chambre. Il était grand, c'est tout ce qu'on a de lui.

— Et l'autre chambre... Falardeau...

— Il n'est jamais revenu porter les clés... Non, on n'a rien. Crissement rien! On a juste la lettre et le

portrait-robot...

— Et les empreintes?

Elle avait regardé son partenaire avec insistance.

— Christ Sam! Il y avait dix-sept empreintes différentes. Même si on en trouvait une qui *match* avec un dossier, qu'est-ce que ça voudrait dire?

— Ben on pourrait surveiller le gars...

— Non... Les empreintes on est aussi bien d'oublier ça... Ce qu'il nous faut, c'est que Jack frappe encore et que cette fois, il fasse une erreur!

Le jeune homme avait acquiescé avec regret. Ils n'avaient rien, et ça n'avancait pas. France avait raison. Il fallait attendre. Attendre de nouvelles victimes. C'était ce qui dégoûtait Samuel Dulac dans ces cas-là. L'attente de victimes. Son téléphone cellulaire avait sonné et tout allait prendre une tournure inéventée.

— Dulac!

Il avait fait un signe à Bellefeuille de saisir un crayon, elle s'était exécutée.

— Épicerie Rochon... 98 Arago... OK.

France avait écrit l'adresse et elle avait interrogé son partenaire du regard.

— Un vol.

La déception s'était lue dans les yeux de Bellefeuille.

C'était ainsi que la journée avait commencé pour Samuel Dulac. Un vol dans un dépanneur et ça n'avait pas arrêté. C'était la pleine lune, il en était sûr. Le policier sortit de sa rêverie et il feuilleta le journal pour vérifier si tel était le cas. Le journal qu'il avait commencé à lire quatre fois aujourd'hui et il n'avait

pas lu un seul article au complet. Alors qu'il allait trouver l'information recherchée, son téléphone sonna à nouveau.

Il soupira et saisit le mobile.

— Dulac...

Il se mit les doigts sur le haut du nez, un mal de tête semblait vouloir se pointer.

— Je suis à côté, j'arrive!

Il se leva, mit la main dans ses poches, déposa de l'argent sur le comptoir et sortit à grande vitesse du restaurant. En ouvrant la porte, il entra en contact avec un homme de la même taille que la sienne qui portait un long paletot noir. Ils se cognèrent l'épaule, mais le détective avait une autre préoccupation. Violence conjugale, forcené armé et peut-être même prise d'otage au coin Caron et du Roi. Il y avait des jours comme ceux-là.

JEUDI SOIR, 22H07

Un homme au visage balafré et à l'allure étrange entra dans un restaurant bruyant de la rue St-Vallier à Québec. Il portait un long manteau noir, un jeans bleu déchiré ainsi que des bottes noires. Lorsqu'il pénétra dans le restaurant, son épaule entra en contact avec un homme de la même taille que lui qui sortait précipitamment tout en parlant sur son téléphone cellulaire. Une fois à l'intérieur, les clients qui s'y trouvaient l'observèrent un bref instant et ils retournèrent rapidement à leur préoccupation.

Un jeune couple était assis à gauche en entrant. Ils se tenaient les mains en silence, une bouteille de vin bien entamée devant eux. Ils se regardaient droit dans les yeux, se caressant légèrement les doigts, ils étaient soit totalement amoureux et aveuglés par leur bonheur mutuel ou bien ils vivaient présentement une difficulté dans leur vie et ils essayaient de recoller les morceaux. Mais une chose était sûre, ils ne portaient nullement attention à cet étranger qui mettait les pieds dans cet endroit.

Au bar une foule disparate discutait, mangeait et buvait. Un vieillard aux cheveux grisonnants et bien habillé lisait un journal en sirotant un verre de vin. Un bol d'huitres presque vide reposait à côté de lui.

Puis, accoudé au comptoir, deux hommes et deux femmes qui ne semblaient pas être venus ensemble. Un des hommes, un rouquin, avait pris quelques consommations de trop et tentait désespérément de retrouver son équilibre mental en discutant vivement

avec son ami aux cheveux hirsutes qui fixait les filles assises juste à côté.

Cet homme à la cicatrice contourna le bar et alla s'installer tout au fond pour avoir une vue complète du restaurant. Un café fumant reposait sur le comptoir ainsi que quelques billets de banque. Un des deux serveurs s'approcha, sortit un linge humide et essuya l'emplacement devant lui en retirant la tasse et en empochant l'argent. Il lui sourit tout en le dévisageant, en fixant maladroitement sa cicatrice.

— Bonsoir monsieur

— Je vais prendre un café, répondit Jack en laissant glisser ses doigts sur la marque qui lui traversait le visage. Un espresso, double, s'il vous plaît.

Le serveur qui portait une chemise à carreaux ainsi qu'une casquette, hocha la tête, se tourna vers la machine à espresso et s'activa à préparer la boisson chaude de son nouveau client. Il déposa rapidement une minuscule tasse fumante devant Jack qui avait retiré son paletot. Il le remercia, prit la tasse et avala une minuscule gorgée. Il laissa échapper un murmure de satisfaction. Le liquide chaud le réconfortait, le rassurait dans ses actes futurs.

L'homme âgé suçsa sa dernière huitre et fit signe au serveur qui lui remit promptement sa facture. Il paya avec une carte de crédit, remercia les serveurs et les salua avant de quitter le restaurant la tête basse et sans même jeter un coup d'œil sur Jack qui s'emparait du journal en lisant rapidement la une. « Incendie d'origine criminelle dans Saint-Roch ». Puis il y avait bien sûr le résultat de la partie entre les Canadiens et

les Islanders, une troisième défaite de l'équipe de hockey montréalaise qui connaissait un mauvais début de saison. Il ouvrit le quotidien et lut l'article sur l'incendie.

On avait trouvé des traces d'accélérant sur les lieux et les pompiers avaient mis moins de quinze minutes à se rendre, sans toutefois pouvoir maîtriser les flammes. L'édifice résidentiel était une perte totale, des centaines de milliers de dollars de dommages. Pourquoi était-ce toujours l'argent qui importait? Qu'en était-il des biens personnels dont la valeur sentimentale devait sans doute être bien plus grande que la valeur d'une chaîne stéréo ou d'un téléviseur?

Il reprit sa lecture. Les flammes avaient cependant épargné les autres bâtiments. Il y avait les témoignages des voisins qui avaient vu telle ou telle chose ou qui avaient entendu telle ou telle autre chose : une explosion, une voiture démarrant à toute vitesse. Ils pleuraient, trouvaient ça épouvantable, leur voisin était quelqu'un de louche.

Quelqu'un de louche! Ça ressemblait à quoi quelqu'un de louche? Jack apparaissait-il comme louche à leurs yeux? Sûrement! Il tourna les pages pour voir toute la publicité envahir ce torchon. Les journaux n'existaient plus pour informer les gens. Ils étaient là pour faire de l'argent, donc abrutir le peuple pour pouvoir lui vendre leurs cochonneries, décevant.

Il tourna et retourna les pages pour trouver un article sur lui, sur la prostitution juvénile, mais rien. Il n'y avait absolument rien. Il secoua la tête et donna un violent coup de poing sur le comptoir qui fit sauter sa

tasse de café et sursauter les clients autour de lui.

Il ferma le journal et il avala son breuvage d'un seul trait ce qui lui brula la gorge. Il regarda sa montre, fouilla dans la poche de son pantalon, sortit un billet de cinq dollars et le déposa sur le comptoir. Il se leva, baissa les yeux, remit son long manteau noir et sortit du restaurant en poussant la porte avec force. À l'extérieur, la température était toujours aussi froide, la rue était déserte et le vent soufflait. Il se mit les mains dans les poches et arpenta le trottoir de long en large en maugréant.

Puis il s'arrêta net, regarda de nouveau sa montre et se dirigea vers Limoilou. Il marchait d'un pas rapide pour se réchauffer. Il souffla dans ses mains et visualisa les événements à venir.

VENDREDI MATIN, 1H43

La détective France Bellefeuille s'arrêta net devant son collègue Samuel Dulac sur le trottoir devant un triplex de Limoilou. Elle le regarda droit dans les yeux. Encore une fois, elle eut cette drôle de sensation en sa présence. Une complicité s'était entre eux, une proximité. Ils avaient travaillé ensemble sur le cas Jack et à chacune des fois où ils s'étaient retrouvés à discuter du dossier, elle avait eu ce sentiment. Mais quel était ce sentiment? Elle n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. Elle lui sourit. Ses yeux verts brillaient moins qu'à l'habitude, ils étaient quelque peu imbibés par l'alcool.

- C'est pas très beau, encore une fois
- Et la fille?
- Aucune trace...

Il s'était encore enfui avec la fille. Que pouvait-il bien faire avec les filles? Cette question ne cessait de lui tourmenter l'esprit. Les sauvait-il vraiment? Cette alternative sembla soudainement impossible. Comment un meurtrier sans scrupule... Était-il vraiment sans scrupule?

- La lettre est au sous-sol, sur une table de nuit.

France sortit de ses pensées, examinant Samuel une autre fois, le scrutant afin de comprendre ce qui s'était passé. Il avait encore frappé et cette fois elle trouverait plus d'indices, plus d'informations lui permettant d'identifier ce fou. Oui, il l'était vraiment. Seul un être ayant un déséquilibre mental pouvait commettre ce genre de crime.

Elle entra dans l'appartement et jeta un coup d'œil aux alentours. La scène du crime était épouvantable. Deux personnes, un homme et une femme, reposaient sans vie dans le salon. Ils étaient ligotés. L'homme était à plat ventre au sol, le visage sur les débris de ce que devait être une table de bois. La femme était assise sur le divan, la tête sur le côté.

Bellefeuille s'approcha et examina les deux morts. Du sang coagulé était collé sur les oreilles de celle sur le divan, comme pour celui du motel. Elle avait aussi reçu un coup sur le crâne. Puis la policière regarda l'homme au sol, mais son regard revint vers la femme.

— Elle a le genou droit fracturé!

Dulac se pencha et constata lui aussi que le genou de la victime semblait en piètre état. La détective s'agenouilla pour examiner l'homme étendu à plat ventre. Il avait lui aussi reçu un coup sur la tempe. Mais il n'avait pas eu le crâne transpercé par un couteau.

— C'est qui?

— Selon l'information que j'ai, Julianne Germain et Maxime Bergeron. Un couple qui louait cet appartement.

— C'est pas des proxénètes?

— Pas à ce que je sache, non.

Bordel! Un vrai bordel! Encore deux meurtres. Pas des proxénètes cette fois. Encore un qui se faisait transpercer la tête et l'autre trancher la gorge... Étrange. Pourquoi en tuer un d'une manière et tuer l'autre de façon différente? Était-ce son rituel? Il tranchait la gorge de l'un et transperçait le crâne de

l'autre? Cela ne tenait pas la route. Ce genre de meurtrier devrait tuer toujours de la même façon. France secoua la tête. Les morceaux du puzzle ne collaient pas ensemble.

— Celui-ci est mort la gorge tranchée

La voix de Samuel Dulac, chaude et puissante, réconfortait inconsciemment sa partenaire qui se retourna vers lui.

— La gorge tranchée! Mais pourquoi?

— Je trouve ça aussi étrange que toi, France.

Il l'avait appelée par son prénom. Elle eut un frisson. Elle se retourna vers son collègue et le regarda intensément. Ses grands yeux bruns et allongés étaient ternes et soucieux. Elle s'y perdrait pour une éternité. Elle secoua la tête en se grattant les oreilles.

— Ce n'est pas normal, je ne comprends pas... Où est la lettre?

— Au sous-sol. Suis-moi.

Ils sortirent de l'appartement, descendirent les marches vers celui du sous-sol, un logement disjoint de celui du rez-de-chaussée. France suivait le détective et elle se surprit à fixer ses fesses rondes et musclées. Pourquoi lui regardait-elle le cul? Il y avait des semaines qu'elle avait eu un homme dans son lit et encore là, c'était loin d'être le coup du siècle. Dulac était un bon flic, honnête et droit comme une barre. Il était devenu flic pour les bonnes raisons. Ils étaient des policiers et ils étaient sur les lieux d'un crime. Double homicides et enlèvement. Elle devait revenir sur terre.

Le dernier mec qu'elle avait eu dans sa vie, un vendeur d'assurances qui ne cessait de parler de son

travail et qui se plaignait du sien, des heures tardives auxquelles elle rentrait et de sa mauvaise alimentation. Lui était végétarien, elle était plutôt « ashtonienne ». Une bonne poutine de *Chez Ashton*, rien de mieux ! Le restaurant Pierrot, ouvert vingt-quatre heures, se trouvait un peu plus loin sur la 10^e rue et leur poutine était excellente aussi. Lorsqu'ils entrèrent dans le minuscule appartement au sous-sol, Dulac se tourna vers Bellefeuille.

— Il a défoncé la porte.

France fut surprise. Elle ne le regarda pas et se concentra sur la porte qui avait effectivement été forcée.

— Avec un pied de biche.

À l'intérieur, il faisait plutôt froid. À gauche se trouvait la chambre dont la fenêtre avait été fracassée. Des rideaux noirs battaient au vent. Il y avait des éclats de verre au sol, près de la porte, probablement un bibelot. Il y avait un peu de sang au sol, sur la table de nuit et même sur le cadre de la fenêtre. La lettre était sur la table de nuit.

La détective sortit un gant de sa poche et s'empara de la feuille. Elle l'examina sous tous ses angles, la déplia.

— Est-ce que quelqu'un l'a lue ?

— Non, tu es la première à mettre la main dessus. J'ai pensé que tu aimerais être la première à la lire.

Bellefeuille acquiesça de la tête sans quitter la feuille des yeux. Son corps frémit. Était-ce parce qu'elle allait lire la lettre de Jack ou parce que son partenaire lui avait laissé cette faveur. Elle la déplia et

remarqua que l'écriture était encore une fois soignée. Le mot était signé du même nom, Jack! Pas de doute, c'était lui, c'était leur homme, le sauveur d'âmes. Puis elle remarqua qu'une goutte était tombée sur la feuille et avait altéré une partie du texte. Avait-il pleuré en l'écrivant ou était-ce de la transpiration? Elle en commença la lecture.

— Détective Bellefeuille.

Cette fois-ci il s'adressait directement à elle. Elle esquissa un sourire et poursuivit.

Étrange situation qu'une femme s'occupe de ce dossier, n'est-ce pas? Mais je crois sincèrement que vous serez plus ouverte à comprendre ce que je fais. Imaginez-vous à sept ans en train de vous faire violer par votre père. Imaginez-vous qu'ensuite celui-ci vende votre corps, votre innocence, votre vie à des minables pour assouvir les plus pervers de la ville de Québec, du monde entier? Oui, du monde entier. Car la ville de Québec est maintenant devenue une destination touristique pour les vieux pervers. Et tout ceci semble être encouragé par nos politiciens corrompus jusqu'à l'os dont le seul but est d'en mettre plein leurs poches et celles de leurs amis. Pour ce faire, ils sont prêts à vendre nos enfants pour attirer les touristes les plus riches. Ce sont eux qui abusent de nos enfants, de nos filles, de vous, détective Bellefeuille. Pouvez-vous vous l'imaginer?

France leva les yeux vers Samuel qui la suivait attentivement dans sa lecture.

— Il est brillant... Fou, c'est sûr, mais brillant.

Elle continua la lecture de la lettre qui était dans le même style que l'autre. Elle la lisait attentivement. Elle portait attention à chacun des mots. Puis elle arriva à la dernière phrase : « Et une fois que ma mission sera complétée ». La note se terminait ainsi. Sans point ni points de suspension. Il n'avait pas terminé la lettre et l'avait signée. Qu'arriverait-il ensuite? Qu'elle était la mission de ce fou qui devait entendre des voix lui ordonnant de tuer des proxénètes? Et les filles? Que faisait-il avec les filles?

JEUDI SOIR, 22H08

Le sergent détective Samuel Dulac s'arrêta brusquement et se retourna. Il remit son téléphone à sa ceinture et fronça les sourcils. Il lui semblait qu'il avait croisé cet homme plus tôt dans la journée. Il était intrigué. Comme s'il avait déjà vécu cette scène. Une force incontrôlable le poussait à retourner dans le restaurant. Il se fiait souvent à son instinct, à un pressentiment qui contrôlait ses actions, qui dirigeait sa vie. C'était une de ses intuitions qu'il se devait de suivre. Il regarda sa montre et s'apprêtait à faire demi-tour.

— Monsieur, vous n'auriez pas un peu de change?

Le détective sortit de sa rêverie, de son déjà-vu. Il regarda l'homme devant lui, un itinérant d'une soixantaine d'années, des années difficiles qui lui avaient ravagé le visage. Ses cheveux gris et plutôt longs étaient d'une saleté repoussante. Il portait un manteau terne comme son teint. Un sous-vêtement long et beige paraissait dans les trous de son vieux pantalon brun en velours côtelé. Ses souliers avaient beaucoup voyagé, des espadrilles originalement blanches, trouées et avec des lacets d'un rouge douteux.

— Un peu de change pour un café?

Il tendit une vieille main tremblante vers le policier. Samuel plongea ses yeux bruns pâles dans ceux du vieillard et il ne put y voir aucun signe de vie. Le clochard baissa la tête et s'apprêta à poursuivre son chemin lorsque Dulac sortit quelques dollars en monnaie de ses poches. Il plaça une de ses mains sous

celle du vieillard et, avec l'autre déposa avec soin l'argent dans la paume de l'itinérant. Il avait la main froide, mais celle-ci cessa son tremblement. L'itinérant releva les yeux maintenant remplis d'un bonheur inattendu.

— Allez vous réchauffer un peu.

Samuel ferma la main du clochard et la massa un court instant entre les siennes. Puis, il lui mit la main sur l'épaule et laissa l'itinérant avec son destin. Une tristesse s'empara du détective qui se retourna vers le restaurant. Pourquoi voulait-il y retourner? Il secoua la tête et il se dirigea finalement d'un pas rapide vers sa voiture, vers la rue du Roi, vers de la violence conjugale.

Quelle journée! Alors qu'il ouvrait la portière de sa rutilante *Nissan*, il revit cette paramnésie, cette erreur de la réalité comme une intrication du réel et de son imaginaire. Avait-il déjà vécu ce moment ou avait-il rencontré cet individu ailleurs? Dans ce monde ou dans la réalité ou dans une fantaisie? Un suspect dans un de ses dossiers? À moins que ce ne fut ce midi, sur la rue Arago?

Lorsqu'il était arrivé sur les lieux du crime, il y avait déjà une petite foule d'attroupée. Il y avait sept personnes; cinq gars et deux filles. Il pouvait déjà écarter les deux filles. L'une d'elles avait une vingtaine d'années, elle avait les cheveux châtons, longs et raides, des yeux bleu azur et profonds. L'autre, une fillette de cinq ans avec les cheveux blonds et bouclés, tenait son père par la main. Cet homme de trente ans, trapu, blonds aussi, portait des lunettes. Ce

n'était pas lui non plus à moins qu'il portât des verres de contact ce soir.

Il s'était présenté au milieu de l'attroupement.

— Excusez-moi, police!

Les gens s'étaient écartés et il les avait identifiés. Dans les quatre individus restants, il y en avait un énorme. Il mesurait cinq pieds et sept pouces et devait peser au moins deux cent cinquante livres. Il avait les cheveux noirs et gras collés sur son front, des yeux noirs et fuyants ainsi qu'une énorme verrue sur la joue droite. Il y avait aussi deux adolescents d'une quinzaine d'années, portant casquette et kangourou qui mangeaient des croustilles. Donc aucun d'entre eux.

L'autre curieux, ce pouvait être lui. Il était grand, de la même taille que Dulac, et plutôt svelte. Son regard était sombre comme son allure en général. Il avait une cicatrice qui lui découpait la joue gauche et lorsqu'il l'avait regardé, cet homme avait soutenu son regard et lui avait même souri.

Samuel immobilisa son automobile au feu de circulation au coin de la rue Saint-Joseph et Langelier. Il plissa les yeux et réfléchit. Son regard s'assombrit. Était-ce lui? Pourquoi pas? Cela avait-il de l'importance? Il ne croyait pas aux coïncidences. Ce ne pouvait donc pas être lui. Il regretta de ne pas avoir pris une canette de boisson énergisante avant d'être monté dans sa voiture.

— On dirait que je me mets à penser comme Gros Mollet!

La lumière changea et il engagea sa voiture dans l'intersection.

Il tourna sur la rue Langelier et prit la rue du Roi. Il y avait déjà deux autopatrouilles garées en plein milieu de la rue, gyrophares allumés. Un périmètre de sécurité avait été établi et un attroupement de quelques personnes se dessinait.

Dulac gara sa *Nissan* près des autres véhicules de police et coupa le moteur. Il ferma les yeux, prit une grande inspiration et calma son esprit. Lorsqu'il rouvrit les paupières, les curieux le regardaient d'autant plus curieusement. Il ouvrit son coffre à gants, prit sa plaque et son revolver. Il accrocha à son cou la plaque, il ouvrit la portière de sa voiture et en sortit. Une fois à l'extérieur, il glissa son arme dans son pantalon et se dirigea vers un des policiers qui se trouvait sur les lieux.

Il traversa le groupe de trois personnes attroupées près du périmètre de sécurité. Trois hommes. Le premier, un jeune de vingt ans, sautillait sur place. Il avait les cheveux bruns ébouriffés, une veste blanche, un jeans et des souliers *Converse*.

— Qu'est-ce qui se passe?

Le détective l'ignora. Les deux autres, un couple de toute évidence, le regardaient, ils scrutaient le policier de la tête aux pieds.

L'un d'eux, un grand mince, le crâne rasé, un sourcil épais, le regard creux et noir, dévisageait Dulac. Il portait un chandail de laine, un jeans et des souliers noirs. L'autre, un peu plus petit, se tenait derrière lui, la tête un peu penchée et le regard fuyant. Il souriait coquinement. Les cheveux courts et *bleachés*, les yeux bleus et un petit nez retroussé. Il portait une chemise

marron, un pantalon beige et des souliers tout aussi noirs.

— Heille! C'est quoi qui se passe?

Samuel se tourna vers le jeune hyperactif et plongea son regard terne dans le sien. L'autre souriait bêtement.

— Quoi?

Dulac l'ignora encore une fois et poursuivit son chemin. Il passa sous la bande jaune et il se présenta au policier qui était de l'autre côté. Il ne le connaissait pas. Un homme d'une quarantaine d'années aux cheveux gris et avec des rides aux coins de ses yeux bleues. Il avait l'air sévère. Samuel lui montra sa plaque et l'autre policier hocha la tête.

— Le jeune est sur les *speeds*. S'il ne se calme pas...

Il se retourna vers l'hyperactif.

— Embarque-le!

Le policier empoigna l'émetteur qu'il avait attaché sur sa poitrine.

— Pete, viens ici!

Le détective acquiesça et se dirigea vers un regroupement de cinq policiers qui se trouvait un peu plus loin, derrière une voiture de police, face à la porte de l'appartement où avait eu lieu le grabuge. Un des policiers laissa le groupe et croisa Samuel.

Parmi les policiers se trouvant sur les lieux, il y avait Trudeau et Giroux que Dulac connaissait bien. Les deux autres lui disaient quelque chose, mais il ne se souvenait pas de leur nom. Lorsque Trudeau le vit arriver, il sourit et se dirigea rapidement vers lui.

— Content que tu sois là Sam! Parce que moi, je ne connais rien là ‘dans, les prises d’otages...

JEUDI SOIR, 23H07

Le meurtrier de proxénètes, grand et svelte, qui se faisait appeler Jack, longeait tranquillement une de ces rues calmes et entourées d'arbres qui rougissaient par cette belle soirée d'automne. Sans regarder outre mesure les numéros d'immeuble du quartier Limoilou, il emprunta une ruelle déserte et mal éclairée. Il savait exactement où il se dirigeait. Il passa devant un vieux *Pontiac Sunbird* blanc et jeta un coup d'œil rapide à l'intérieur. Les portières étaient déverrouillées et une épaisse couverture de laine aux couleurs des magasins La Baie reposait sur le siège arrière ainsi qu'un ourson en peluche.

Elle était située dans la partie la plus sombre de la ruelle à l'abri des regards et elle passerait tout autant inaperçue dans quelques instants lorsqu'il devrait l'emprunter en toute hâte. Il avait inspecté les lieux préalablement et il s'était convaincu que la fuite par la ruelle serait le meilleur moyen de quitter les lieux discrètement.

Il se souvint qu'il était arrivé dimanche, assez tôt, le soleil avait brillé et avait réchauffé un peu la température. Jack avait stationné sa *Pontiac* à cet endroit précis sans savoir que c'était l'endroit idéal. Cette journée-là, il avait arpenté la rue en examinant les adresses, repérant celle des monstres qui lui procurerait une fillette. Il avait fait le tour du pâté de maisons et il avait identifié ce stationnement comme idéal pour sortir de l'appartement rapidement et sans attirer l'attention.

Il vit son reflet dans la vitre de sa voiture et eut un mouvement de recul tant il s'effrayait lui-même. Il avait le regard vitreux, sombre, vide et sans vie. La forme triangulaire de son visage, sa moustache clairsemée, son teint livide, sa bouche décharnée, ses joues creuses, sa cicatrice, son menton pointu, son front large et son nez bossu n'étaient pas les siens, mais ceux du meurtrier et sauveur d'âmes, Jack. Puis ce fut la vision de sa sœur qui apparut. Son image innocente de fillette qui le regardait avec amertume, sans sourire, sans vie elle aussi.

— Je vais le faire, murmura-t-il. Ne t'en fais pas petite sœur, je sauverai leur âme. Ne suis-je pas le Sauveur d'âmes?

— Tu dois toutes les sauver cette fois, entendit-il, comme si sa sœur lui répondait.

— Oui, oui, je vais le faire... Je vais bien le faire cette fois.

Il hésita, il était rendu devant l'appartement du mal.

— Je t'aime petite sœur!

Il attendait une réponse, mais elle n'entendit rien. Les larmes lui montèrent aux yeux et une grimace effrayante se dessina sur son visage lugubre, comme s'il se métamorphosait en un démon provenant des feux éternels des enfers. Pour chasser ces pensées, il observa l'appartement et gravit les quelques marches qui y menaient. Il soupira fortement devant la porte, la fixa intensément quelques instants et cogna trois coups secs.

Jack entendit du bruit à l'intérieur, puis il y eut un silence. La porte s'entrouvrit enfin, une chaîne

l'empêchant de s'ouvrir complètement. Le visage pâle d'un homme apparut dans l'ouverture. Il avait de grands yeux noirs et un seul trait de sourcil qui semblait lui séparer la tête en deux parties.

— Oui?

— Je suis Jack et...

— T'es en retard, *man*!

Il était nerveux et turbulent. Il dévisagea son client de la tête aux pieds et une expression de dégoût apparut sur son visage antipathique. Il examina aussi la rue qui était déserte. Il referma la porte, ôta le loquet et ouvrit de nouveau. Puis il sortit, debout en haut des marches, et il scruta la rue. Il n'y avait pas âme qui vive dehors. Le froid l'envahit comme si la mort s'était présentée devant lui. Un frisson lui glaça l'échine. Il constata le nuage de vapeur qui s'échappait de sa bouche à chacune de ses respirations.

— Entre.

Il se frotta les bras en entrant derrière l'homme à la cicatrice. Il l'examina de nouveau. Le propriétaire des lieux était petit et trapu. Il avait les cheveux roux coupés en brosse, il était pieds nus et il portait un jeans et un t-shirt sur lequel on pouvait lire : « Listen to Bob Marley! ». Sur la gauche, écrasée dans un vieux divan brun, une femme mince et plus grande que son copain fumait un joint. Elle avait le crâne rasé, les oreilles décollées et la peau blanche, presque translucide. Elle portait une camisole blanche sans soutien-gorge qui laissait voir facilement ses seins en forme de bouteilles d'eau. Son corps couvert de piercings et de tatouages était frêle, elle n'avait que la peau sur les os.

L'homme fixa avec insistance la femme qui se leva nonchalamment, tout en expirant la bouffée qu'elle venait d'inhaler. Elle s'avança d'un pas incertain, titubant même. Elle était intoxiquée autant par le cannabis que l'alcool et il lui manquait certainement plusieurs cellules au cerveau. Le joint dans la bouche, elle fixa son client de ses yeux rouges et vitreux qui n'étaient qu'une minuscule ligne sur son visage blême.

Jack fouilla dans ses poches et sortit la grosse liasse de billets. Le couple regarda tout cet argent en souriant. Ils avaient un bon client entre leurs mains. Ils s'échangèrent un regard complice et la femme aspira une autre bouffée de sa marijuana et passa le joint à son copain en l'embrassant sur la bouche passionnément. Elle murmura quelques mots inintelligibles à son amoureux et se retourna vers Jack.

— C'est quatre cents pour une heure, mais on va t'offrir le *package deal*!

Elle se mit à rire d'un son rauque et caverneux et son acolyte s'étouffa en aspirant la verdure. Elle reprit ce qui restait du joint, en inspira trois petites bouffées, donna ce qui restait à son copain et lui fit signe de la tête d'aller l'éteindre dans le salon. Elle se retourna vers Jack et lui expira la fumée en plein visage. Le meurtrier cligna ses paupières sans broncher.

— Genre que pour une centaine de piastres de plus on peut te prêter des jouets que tu pourrais utiliser sur la petite...

— Merci, mais je veux juste la fille, répondit le sauveur d'âmes impassible.

Il compta quatre cents dollars de sa pile de billets,

les plia en deux et les remit à la femme. Celle-ci les déplia et se mit à les compter aussi. Jack passa à côté d'elle et se dirigea vers le rouquin qui était en train d'éteindre le joint.

— Où est la jeune fille?

— Dans son appartement au sous-sol, répondit-il en pointant la porte d'entrée et en sortant des clés de sa poche.

Le sauveur d'âmes, toujours imperturbable, examina attentivement le reste de l'appartement. Il n'y avait pas d'autres personnes. Un silence enrobé d'un nuage de marijuana régnait dans la pièce. Jack serra les lèvres, fixa le roux dans les yeux, sortit la barre de fer de la poche intérieure de son manteau et lui asséna un violent coup sur la tempe. Il s'écroula sur le sol instantanément.

Sur ce bruit, la femme se retourna rapidement et lorsqu'elle vit ce qui se passait, elle laissa tomber la liasse de billets. Mais elle ne put se défendre. Le meurtrier était déjà sur elle et elle reçut au même moment le même traitement que son partenaire d'affaires. Elle s'effondra elle aussi. Le sauveur d'âmes regarda tout autour de lui et il pivota sur lui-même. Stoïque, il était satisfait de lui même.

— Cette fois je les aurai tous!

VENDREDI MATIN, 2H07

— Cette lettre ne nous indique pas grand-chose

La sergent détective France Bellefeuille regardait son partenaire Samuel Dulac et elle lui remit la lettre qu'elle tenait dans sa main.

— Il s'agit bel et bien de ce Jack, mais tu feras analyser l'écriture pour en être sûr!

Dulac acquiesça d'un mouvement de la tête, il saisit la lettre et il la regarda. Il l'admirait. Il ouvrit la bouche pour poser une question, mais sa collègue poursuivit.

— Et une fois que ma mission sera complétée.

— Quoi?

— Et une fois que ma mission sera complétée, répéta-t-elle.

Elle dévisagea son partenaire.

— C'est avec cette phrase que se termine la lettre. Sans points, sans rien. Et il l'a signée. Il n'a pas complété la lettre. Pourquoi?

— Peut-être a-t-il simplement oublié le point.

— Non, je ne crois pas. Ce n'est pas dans son style. Il écrit de belle façon, il ne fait pas d'erreurs. Il n'aurait pas oublié un point.

Elle se tut. Une lettre sans la fin. C'était comme Frank Dupré. Ce jeune homme de seize ans qui avait pris le fusil de chasse de son père dans le sous-sol. Il y avait mis quatre balles. Il était remonté, s'était présenté dans le salon, devant son père qui écoutait la télévision et lui avait tiré une balle dans la tête, entre les deux yeux. Puis, sa mère, affolée, était arrivée en trombe et boum! Elle avait reçu elle aussi une balle dans la tête.

Ce jeune homme tirait avec une grande précision, il allait à la chasse avec son paternel depuis qu'il avait douze ans. Et quand sa sœur de quatorze ans arriva elle aussi, il l'avait regardée. Il avait les yeux rouges et le regard fou, fou de rage. Il avait regardé sa sœur et il s'était mis à pleurer. Il avait pointé l'arme en sa direction, puis l'avait levée vers le plafond et il avait tiré un autre coup.

— Tu diras que je t'ai manquée, avait-il dit avant de se mettre l'arme dans la bouche et de tirer le quatrième et dernier coup.

Lorsque Bellefeuille s'était présentée dans cette maison de Sillery, elle avait recueilli la déposition de la jeune fille et avait trouvé une lettre dans la chambre de l'adolescent. Dans cette lettre, il expliquait exactement comment il allait tuer ses parents et sa sœur. Il n'avait pas eu le choix, c'était ainsi que tout devait se terminer et qu'il ne devait jamais atteindre l'âge adulte et vivre dans ce monde pourri.

La détective n'avait jamais réussi à trouver la véritable raison de ces meurtres et de ce suicide. Mais elle se souvint que la lettre du jeune homme se terminait par cette phrase. « Quand j'aurai tué mon père, ma mère et ma petite sœur, il ne me restera plus que. » Et la lettre se terminait ainsi.

— Une lettre sans fin signifie un suicide, conclut-elle à haute voix.

— Quoi?

— Mais oui, c'est ça... Nous ne le retrouverons jamais! Il va tuer les filles et se suicider ensuite.

— Voyons, France!

Dulac saisit l'épaule de sa partenaire pour la faire sortir de son état de transe. Elle sursauta et le repoussa violemment. Elle mit la main sur son pistolet et regarda le pauvre Samuel qui avait l'air d'un chevreuil regardant les phares d'une voiture sur l'Autoroute 40. Son visage se crispa et elle reprit enfin ses esprits.

— Tu te souviens de l'ado de Sillery? Frank Dupré?

— Non!

— Mais si. Il avait tué son père, sa mère et sa sœur avant de s'enlever la vie. En fait, il n'avait pas tué sa sœur, mais il voulait le faire.

— Oui, oui, répondit Dulac sans réellement s'en souvenir.

— Eh bien, ce jeune homme avait laissé une lettre décrivant le meurtre. Tous les détails y étaient, sauf un. Celui qui expliquait comment il allait se tuer. La lettre disait : « Quand je les aurai tous tués, il ne restera plus que ». Et la lettre se terminait ainsi. Elle ne se terminait pas... Tu comprends?

— Ouais!

Le policier déplia la lettre de Jack et la lut rapidement, s'attardant au dernier paragraphe. Puis il relut la lettre au complet et regarda sa collègue.

— Tu as peut-être raison. Il faut envisager toutes les possibilités. On ne sait pas combien il en tuera. On ne sait pas ce qu'il fera des filles. Mais il est possible que lorsque sa mission sera terminée, il se tuera.

— Et d'après moi, il tuera aussi les filles.

— Tu penses...

Dulac se consulta à la lettre et il la cita.

— Je ne suis pas ce genre de psychopathe...

Ils se regardèrent et dirent d'une même voix

— C'en est un!

— Il va tuer les filles, ajouta Samuel. Pourquoi?

Bellefeuille plongeait son regard dans les yeux soucieux de son jeune partenaire en acquiesçant de la tête.

— J'ai peur que tu aies raison, France!

La détective se mit à tourner en rond à regarder partout, à chercher le moindre indice. Elle était déboussolée.

— Il faut le retrouver avant qu'il ne se tue. Avant qu'il ne tue les filles... Il faut recueillir tous les indices que nous pouvons. Il faut travailler sur ce dossier jour et nuit, sans relâche. Il faut déterminer qui est ce Jack!

Dulac lui saisit les deux bras et la regarda droit dans les yeux. Il était beaucoup plus grand qu'elle et plus fort. Serait-il toujours là pour la protéger contre ce monde dépravé, contre ces déséquilibrés, contre elle-même? Elle tournait la tête de tout sens, tout côté, voulant se libérer de l'emprise de son protecteur, recherchant des indices.

— Nous allons le retrouver!

Une belle complicité s'était vraiment installée entre ces deux policiers. Ils arrivèrent aux mêmes conclusions et Bellefeuille constatait que Dulac réfléchissait de plus en plus comme elle. Où se faisait-elle des illusions? Elle sortit de la chambre et de l'appartement pour remonter au rez-de-chaussée. En arrivant au pas de la porte, elle s'immobilisa. Elle soupira fortement. Elle se souvint du tueur en série de

la rive sud. Ce meurtrier avait tué cinq personnes de la même façon. Il se présentait devant un dépanneur... C'était dans quel village? Charny, Saint-Jean-Chrysostome, Saint-Apollinaire? Elle ne s'en souvenait plus. Il se présentait devant un dépanneur et à minuit tapant, il tuait le premier client qui sortait de l'établissement. Il n'y avait aucun lien entre les victimes, mis à part qu'elles étaient sorties d'un dépanneur à minuit.

Puis, une loi municipale obligea les dépanneurs à fermer à onze heures. Depuis ce jour, plus aucun meurtre n'avait eu lieu dans ce village. Le meurtrier ne fut jamais retrouvé. Aucun véritable indice n'avait permis de continuer l'enquête. Il ne fallait pas qu'il se produise la même chose avec ce Jack.

Bellefeuille, sous le porche de l'appartement, fit une promesse aux jeunes filles, celles qui étaient entre les mains de Jack et celles qui le seraient bientôt. Elle leur promit de les sauver, de sauver leur corps, alors que Jack lui, voulait sauver leur âme!

JEUDI SOIR, 22H15

Le détective au regard soucieux, Samuel Dulac, regarda autour de lui. Un bon périmètre de sécurité avait été établi, une autopatrouille empêchait quiconque de tourner sur la rue du Roi, il y avait des rubans jaunes « danger » qui partaient de cette voiture jusqu'au mur de l'édifice se trouvant au coin de la rue et deux policiers montaient la garde, deux hommes. Le premier mesurait près de six pieds et était maigrichon. De cette distance, Dulac ne pouvait pas l'identifier. L'autre, de la même taille, était plus gros.

À l'autre bout de la rue, d'où arrivait le détective, se tenaient aussi deux policiers. Le grisonnant qui l'avait laissé passer quelques instants plus tôt et Pete, le jeune policier qu'il avait croisé et qui était fraîchement sorti de Nicolet. Le jeune avait les yeux noirs et sombres, un regard profond et intimidant. Il était sérieux et concentré, exactement ce que ce genre de circonstances demandait.

Samuel avait trop souvent vu de jeunes policiers être si stimulés sur les lieux d'un crime qu'ils en oubliaient leurs devoirs et leurs rôles, risquant ainsi la sécurité et la santé de plusieurs personnes. Alors lorsqu'il en croisait des sérieux, des méticuleux et des disciplinés, il se sentait plus en sécurité. Il savait qu'il y avait moins de chance de bavure, que les règles seraient respectées, que les rapports seraient bien remplis.

Un mini centre d'opération se trouvait derrière un véhicule, sur la rue du Roi en face de la porte du

forcené. Il y avait quatre policiers dont Trudeau et Giroux que Dulac salua. Les deux autres, un homme et une femme, milieu vingtaine, se tenaient droits et paraissaient quelque peu nerveux. La policière, petite et avec un léger surplus de poids, regardait fixement la porte de l'appartement, la main sur son arme à feu. L'homme avait la bouche ouverte comme un niais et regardait Samuel avec les yeux d'une biche égarée.

Comme toujours, Trudeau avait les sourcils froncés et se concentrait pleinement sur son travail.

— C'est quoi le topo, David?

Trudeau pointa la porte de l'appartement se trouvant au coin de la rue du Roi et Caron.

— Il y a un homme barricadé au 352 Caron. Vraisemblablement seul...

— Tu en es sûr?

— C'est l'information qu'on a!

Dulac plongea son regard obscur et soucieux sur son collègue qui acquiesça.

— Continue.

— Ok. Il y aurait eu une dispute entre un couple hétéro. Des cris, des verres brisés. Il aurait aussi frappé la femme... Voyant que ça ne cessait pas, la voisine d'en haut, une dénommée Ginette Ruel, a composé le 911. Elle connaît bien le couple et il s'engueule souvent, paraît-il.

Le jeune policier prit une respiration, regarda autour de lui, s'assura qu'il n'oublia rien dans le compte rendu qu'il faisait de la situation. C'était un excellent policier, il voulait devenir inspecteur et il en avait toutes les qualités. Dulac le savait, mais le jeune

Trudeau manquait un peu de confiance en soi et n'avait toujours pas postulé pour un poste d'inspecteur.

— Je suis arrivé le premier sur les lieux avec Gaudreau, c'est notre voiture qui est là et nous sommes allés directement à la porte...

Il haletait comme un cheval après le derby du Kentucky.

— En arrivant à la porte, on pouvait entendre la dispute à l'intérieur. J'ai cogné, les bruits ont cessé. Puis j'ai dit : « Police! Ouvrez! » Toujours rien. Puis un cri, du mouvement à l'intérieur. Gaudreau et moi, on s'est regardé. J'ai détaché mon gun et mis ma main dessus en reculant d'un pas.

Il transpirait, il revivait exactement les événements tels qu'ils s'étaient passés. Vraiment, ce Trudeau ferait un excellent inspecteur. Samuel allait le recommander, sans aucun doute.

— Et là, la porte s'est ouverte vers l'intérieur... Une femme en est sortie en courant et est tombée dans les bras de Gaudreau... J'ai été pris par surprise, j'étais comme paralysé...

David Trudeau cherchait son air. Il avait les yeux grands ouverts, les pupilles dilatées.

— Et alors?

Trudeau se retourna vers Dulac, de la frayeur dans le regard.

— Alors... L'homme s'est présenté devant moi, une arme à la main... Un douze. Il m'a regardé dans les yeux, j'ai dégainé...

Il s'arrêta. Ses yeux effrayés fixaient ceux du détective.

— Christ! C'était la première fois que je dégainais mon arme... J'aurais presque pu tirer... Tu t'imagines?

— Calme-toi, David. Tu as très bien réagi. Qu'est-ce qui est arrivé ensuite?

— Ensuite... Ensuite... Il m'a fermé la porte au nez... Je me suis tourné vers Gaudreau qui tenait la femme dans ses bras et je lui ai dit d'aller dans la voiture.

La respiration de Trudeau était de plus en plus saccadée.

— J'ai pointé mon arme sur la porte, puis sur la fenêtre tout en reculant vers la voiture...

Il était maintenant sur le qui-vive.

— Et là, j'ai demandé des renforts...

— Excellent David... Tu as fait un excellent boulot.

Il acquiesça d'un hochement de tête, il semblait soudainement beaucoup plus calme.

— Et quand les renforts sont arrivés, on a établi un périmètre de sécurité et on a évacué quelques voisins et nous avons indiqué aux autres de demeurer dans leur appartement...

— Excellent... Excellent! Vraiment Trudeau, tu as fait un travail impeccable.

— Merci mec.

— Tu as interrogé la femme?

— C'est Gaudreau qui s'en est occupé, j'étais un peu trop sur les nerfs. Je ne voulais pas que le gars sorte avec son gun!

Il sourit naïvement. Dulac hocha la tête.

— Ok, et qu'est-ce qu'elle a dit? Y a-t-il d'autres personnes à l'intérieur? Des enfants?

Le visage de David devint subitement blanc comme un drap. Il fronça les sourcils.

— Non...

Il hésita.

— Ben elle nous a dit qu'elle était seule avec le gars, mais on ne lui a pas demandé s'il y avait des enfants à l'intérieur...

— Elle est où la femme, là?

Trudeau tourna sur lui-même, quelque peu désarmé.

— Elle est dans le char à Giroux, plus loin sur Caron... Elle est avec Beaulieu!

Samuel quitta David d'un pas rapide et se dirigea immédiatement vers le véhicule de Giroux. Trudeau, lui, s'arrêta dans le groupe de policiers se trouvant derrière sa voiture et discuta avec un autre policier.

Dulac arriva à l'autopatrouille de Giroux, il y avait deux personnes assises sur la banquette arrière. Il prit une bonne respiration, ouvrit la portière du passager et s'assit sur le banc à l'avant de la voiture. Les deux femmes sursautèrent. Il se retourna et salua sa collègue, Alexandra Beaulieu, d'un hochement de tête.

— Bonsoir madame, je suis le sergent détective Samuel Dulac de la police de Québec. J'aimerais savoir s'il y a d'autres personnes à l'intérieur de l'appartement.

La femme d'une trentaine d'années hésita. Elle avait les cheveux longs, châains et un peu bouclés. Ils étaient emmêlés sur sa tête. Ses yeux étaient d'un bleu

azur et ils détonnaient sur son visage suppliant. Elle avait un nez bombé et de fines lèvres sans expression. Elle était emmitouflée dans l'épaisse couverture grise de la police.

— Non...

Elle baissa la tête, sa réponse était presque inaudible.

— Des enfants?

Elle releva la tête, les yeux dans l'eau. Elle mit les mains devant son visage et elle sanglota. Alexandre jeta un regard désapprobateur à son collègue, mais celui-ci n'en tint pas compte.

— Madame, je dois savoir s'il y a des enfants à l'intérieur de l'appartement.

Elle retira les mains devant son visage. Elle pleurait toujours, mais Dulac pouvait maintenant lire la fureur dans son regard.

— Le seul enfant qu'il y avait dans l'appartement est sorti en même temps que moi!

Et elle plaça les mains sur son ventre. Samuel soupira. Beaulieu mit ses mains par-dessus celles de la femme. Le détective se retourna vers l'avant. Il mit la main dans les poches de son manteau et en sortit un calepin et un crayon. Il tourna les pages lentement.

— Je vais devoir vous poser quelques questions madame...

Il se retourna vers l'arrière pour faire face aux deux femmes. Il jeta un œil à sa collègue qui cette fois l'encourageait à continuer.

— Quel est votre nom?

Elle renifla et s'essuya le nez du revers de la main.

— Martine Duquette.

Dulac prenait des notes.

— Votre conjoint?

— Grégoire Dupire.

— Est-ce qu'il y a une autre sortie de votre appartement que la porte principale?

— Oui, à l'arrière.

— On a vu votre conjoint avec une arme, un douze probablement, pouvez-vous le confirmer?

— Oui, c'est bien ça.

— Est-ce qu'il a d'autres armes?

Elle hésita et ferma les paupières.

— Non, je ne pense pas... Ça devrait pas!

Le détective continuait de griffonner dans son carnet.

— Votre conjoint est-il dépressif, est-il sous médication?

Elle fronça les sourcils en baissant ses yeux.

— Je suis désolé de vous poser toutes ces questions, mais si nous désirons que cette situation se termine sans effusion de sang, nous devons avoir toutes les informations qui puissent nous aider...

— Greg est un homme violent de nature... Il me bat régulièrement. Il n'est pas dépressif ou quoi que ce soit. Il ne prend aucune médication. Il a le coude léger, si vous voyez ce que je veux dire...

Elle parlait rapidement, elle vidait son sac qui était rempli à raz bord. Le détective la laissa aller tout en prenant quelques notes au passage.

— Et ce soir, comme la plupart des soirs, il est rentré tard et chaud, peut-être même plus que

d'habitude... Moi, j'avais un rendez-vous chez le médecin aujourd'hui parce que j'étais... En retard...

Elle regardait son ventre qu'elle caressait.

— Et lorsque je lui ai annoncé que j'étais enceinte...

Elle pleurait à chaudes larmes maintenant.

— Lorsque je lui ai annoncé... Il m'a frappée vraiment fort et m'a traitée de sale pute! Moi, une pute! Alors que c'est lui qui couche avec n'importe qui...

Elle pleurait de plus belle. Beaulieu la serra dans ses bras et fit signe à Dulac que c'en était assez. Samuel acquiesça, serra son calepin et sortit de la voiture...

JEUDI SOIR, 23H28

L'homme à la cicatrice avait ligoté et bâillonné ses deux victimes. Il les avait assis sur le vieux divan du salon. Le couple était toujours inconscient et des coulées de sang coagulé se voyaient sur leurs joues. Jack les observait machinalement, impassible. Il avait éteint toutes les lumières et allumé plusieurs chandelles. Il inspira et expira avec force. Il se leva et se mit à tourner autour du divan.

— Cette fois je les sauverai tous, murmura-t-il.

Il observa les marques de sang sur les joues de ses victimes et revit celle sur sa sœur alors que son père la frappait. Il revit son visage crispé, son corps rempli de douleur, son âme en peine alors que son père détachait la boucle de sa ceinture. Puis il avait croisé le regard sa soeur. Le regard d'une fillette en pleurs perdant encore une fois toute son innocence.

Elle lui avait souri, lui semblait-il. Lui était allongé au sol, la bouche ouverte par le couteau de son père. Son sang s'était répandu devant ses yeux, mais il avait vu, dans le flou de ses larmes, sa petite sœur tenter en vain de repousser son père qui allait encore une fois la violer.

Petit Jack était pétrifié et il n'avait pas pu se lever. Il avait conservé toute son énergie pour ne pas s'évanouir, pour pouvoir encaisser tous ces torts que sa sœur subirait encore une fois, pour qu'encore aujourd'hui il s'en souvienne, pour qu'encore aujourd'hui il en souffre. Il avait fixé les pantalons de son père tomber au sol. Il avait regardé la petite

Mélanie se débattant de ses quatre membres, ses mains et ses pieds fouettant l'air que l'immense main de son agresseur avait repoussés avec facilité.

Un bruit étrange provint du sous-sol, ce qui sortit Jack de son cauchemar. Il jeta un coup d'œil précipité vers la porte de l'appartement. Rien, il ne se passait rien. Avait-il vraiment entendu quelque chose? Il alla à la cuisine chercher un verre d'eau et l'envoya en plein visage du couple.

Ils reprirent connaissance péniblement, leur vue était brouillée, leur crâne voulait exploser et leurs membres étaient ligotés. La femme au crâne rasé et aux tatouages qui était assise à gauche comprit la première ce qui se passait. Elle essaya de se déprendre, mais en vain. Elle essaya de crier, toujours sans succès. Elle était paniquée comme un animal traqué.

Elle regarda son conjoint qui lut toute la frayeur dans ses yeux et il comprit lui aussi ce qui se passait. Ils savaient tous les deux qu'ils allaient mourir aux mains de cet homme. Ils crièrent, mais un simple gémissement passa à travers leur bâillon. Ils se tortillèrent et la femme tomba au sol.

Le sauveur d'âmes demeura imperturbable. Il prit le couteau qui était sur la petite table devant le divan. Puis, se ravisant, il le reposa et saisit la barre de fer. Il regarda la femme qui était maintenant au sol et un sourire se dessina sur ses lèvres décharnées. Sans aucune hésitation, il lui asséna un violent coup sur le genou. Les os se brisèrent dans un son sourd et atroce.

La femme hurla de douleur, mais encore une fois, seul un petit son étouffé s'échappa de sa bouche. Jack,

indifférent, reposa le pied de biche sur la table et replaça la femme sur le sofa à côté de son mari. Le couple se regarda, ils étaient terrifiés.

— N'ayez crainte, salopards, dit doucement Jack, je suis ici pour vous sauver.

Il se retourna, prit le couteau sur la table et fixa un moment la lame qui scintillait à la lueur des chandelles. Il fronça ses sourcils épais, ferma ses yeux marron un instant et un changement apparut dans tout son corps. Il fit face au couple qui était encore plus terrifié. Il s'approcha de l'homme, il le regarda droit dans les yeux, mais il se présenta devant la femme. Il commencerait par elle, la mère qui vendait sa fille à des hommes sans foi.

Il mit sa main gauche sur la tête de la femme qui était maintenant paralysée. Il plaça son pouce entre ses yeux de la tatouée et fixa son regard de plus en plus intensément. Leurs visages n'étaient qu'à quelques centimètres l'un de l'autre. La femme secouait la tête et implorait par son regard la pitié de son agresseur.

— Je suis le Sauveur d'âmes, déclara solennellement Jack, et je suis ici pour te sauver, pour sauver ton âme perfide. Car tu as trahi la race humaine en offrant les corps et les âmes de ta propre fille innocente à des hommes maladifs qui ne pensent qu'à assouvir leurs pulsions sexuelles sur de pauvres enfants.

La femme secoua la tête plus vigoureusement, des larmes coulaient sur ses joues. Jack la fixait toujours.

— Tu fais bien d'implorer Dieu de te pardonner, car Il est le seul qui peut le faire. Moi, tout ce que je

peux faire, c'est reprendre ton âme que tu as vendue à Satan. Je peux la voir présentement... Elle est là, en panique, voyant le diable s'approcher d'elle, qui veut s'en emparer comme convenu.

Elle s'affolait de plus en plus en se débattant comme elle pouvait.

— Calme-toi, tout sera terminé bientôt. Je suis là pour toi, car je suis le Sauveur d'âmes!

Jack leva son couteau.

— Par ce geste, je libère ton âme et lui donne l'opportunité de se présenter devant Dieu...

Il le planta dans l'oreille de la mère. Il lui transperça complètement son crâne rasé. Jack fixait toujours ses yeux. Il vit la vie en disparaître, il aperçut le démon apeuré par la lame de son couteau s'éloigner de l'âme de la pauvre femme. Il observa son âme s'échapper de l'emprise de Belzébuth et s'envoler vers les cieux.

— Elle est sauvée!

Il retira son couteau ensanglanté et la tête de la mère s'affaissa sur le côté. Sans essuyer sa lame, il se présenta devant l'autre monstre qui avait suivi cette scène, complètement ébahi et pétrifié par ce qu'il avait vu. Il essayait d'articuler des phrases que Jack ne pouvait ni ne voulait déchiffrer.

Il répéta la même cérémonie. Il plaça sa main gauche sur la tête de l'homme, le pouce entre ses yeux et son couteau dans la main droite, prêt à frapper. Mais, avant que Jack n'ait pu prononcer la moindre parole, alors qu'ils étaient face à face, le père recula un peu sa tête et asséna un violent coup de front sur le nez de son agresseur.

Jack tomba à la renverse sur la petite table du salon qui se fracassa sous son poids. Il était étourdi, du sang coulait de son nez bossu. Il secoua la tête, fonça les sourcils, serra les dents et dévisagea l'homme qui hurlait, immobile sur le divan.

Jack se releva péniblement, secoua la tête de nouveau, se pinça le nez et constata qu'il saignait. Il entendit de nouveau du bruit au sous-sol. Un son de verre qui volait en éclat. La fille avait probablement fracassé la fenêtre de sa chambre.

Jack regarda l'homme sur le sofa d'un air désapprobateur.

— Pauvre fou, ce sera avec le diable que tu auras rendez-vous!

Il prit la barre de fer qui était sur le sol avec les débris de la table et contourna le divan. Une fois rendu derrière le père pétrifié, il lui tira ses cheveux roux vers l'arrière et lui trancha la gorge. Le sang gicla partout. Jack le poussa et sa deuxième victime alla s'écraser au sol, reposant à jamais dans son sang.

— Pauvre fou, regarde ce que tu m'as fait faire!

Le sauveur d'âmes jeta un dernier regard à la scène et serra les dents. Il n'avait pas le temps d'effacer ses traces. Il partit à toute vitesse vers la porte de l'appartement et descendit les marches quatre par quatre menant au sous-sol.

VENDREDI MATIN, 2H23

La détective aux gros mollets France Bellefeuille se trouvait devant la porte d'entrée qu'elle examinait attentivement. Son partenaire, le jeune inspecteur aux yeux ternes et à la voix puissante, Samuel Dulac, attendait à ses côtés. Elle allait tenter de reconstituer les événements de la nuit. Il était plus important pour le moment de reproduire les événements de la soirée, ensuite, elle essaierait de comprendre qui pouvait bien être ces gens, ces monstres. Comment Jack avait-il eu cette adresse? Elle secoua la tête, elle devait se concentrer sur les actions de la soirée. Le meurtrier et sauveur d'âmes s'était présenté à cette adresse. Il se tenait exactement où se trouvait Bellefeuille et il avait sonné. Non, cogné, il n'y avait pas de sonnette. Quelle heure était-il lorsqu'il s'était présenté ici?

— À quelle heure ont eu lieu les meurtres?

— Selon nos premières estimations, vers 23h30.

Jack s'était présenté vers 23 h, il avait probablement rendez-vous à cette heure. Il était entré et il avait fait connaissance avec ses deux victimes.

Bellefeuille entra de nouveau dans l'appartement. Le sauveur d'âmes avait discuté avec ses futures victimes et il avait donné l'argent.

— A-t-on retrouvé l'argent?

— Oui, mais dans un coffret dans la cuisine. Beaucoup d'argent. Mais il n'y avait aucune trace d'argent sur les lieux directs du crime.

Il avait donc récupéré son argent. Pas si fou que ça! La détective se dirigea directement au salon et regarda

les deux cadavres. Ils étaient ligotés, bâillonnés et morts. Elle examina la pièce, il n'y avait rien de particulier. La jeune fille était au sous-sol dans la chambre lorsque Jack s'était présenté. Comme pour les meurtres du motel. La fille était juste à côté lorsque le meurtrier avait tué... Qui étaient ces gens? Les parents de la fillette? Son estomac se souleva et un goût désagréable enroba sa bouche.

Est-ce que la fille entendait ce qui se passait? Peut-être des sons étouffés. Était-elle au courant que son sauveur était un meurtrier qui s'amusait à planter un couteau dans le crâne de ses proies? Certainement pas!

Elle se pencha sur le corps de la femme sur le sofa puis de l'homme au sol. Ils avaient été assommés tous les deux. Ils avaient une marque sur leur tempe. Un coup de poing? Non, un pied-de-biche ou une barre de fer. Quelque chose de plutôt lourd, puisqu'un seul coup avait suffi.

— Jack arrive vers 23 h, commença-t-elle. Il cogne, l'un des... l'une des victimes lui ouvre la porte, probablement l'homme.

Elle regarda attentivement les débris de la table du salon. Il y avait des mégots de joints ainsi que de cigarettes, quelques bouteilles de bière, deux manettes, probablement celles du téléviseur et du lecteur DVD. Le téléviseur était ouvert et affichait une image d'un jeu de la console X-Box.

— La femme devait jouer à un jeu... Jack entre, jette un regard aux lieux. Il donne l'argent à celui qui a ouvert la porte. Il se retourne vers la femme. Il en profite pour sortir une barre de fer ou un pied-de-biche

de son manteau et assomme le bonhomme, celui qui a l'argent. La femme, un joint entre les doigts, se lève, pas vraiment à jeun, elle en avait déjà fumé plusieurs. Elle avait même bu quelques bières. Elle tente de s'enfuir, mais Jack lui assène un violent coup sur le genou. Elle s'effondre. Elle a aussi reçu la bienvenue de notre meurtrier en série. Boum! sur la tête. Le couple est sans connaissance.

La détective croisa les bras et fit un tour sur elle-même, satisfaite de sa description. Rien ne lui avait échappé, encore. Elle s'attarda ensuite sur la femme qui était encore sur le divan. Celle-ci avait eu droit à la cérémonie du sauveur d'âmes, le couteau au travers de l'oreille. Elle l'examina attentivement. Rien d'autre.

— Alors notre Jack ligote et bâillonne le couple. Il ne faut pas que la fille au sous-sol entende quoi que ce soit. Il ne fait pas qu'elle entende les cris que ses parents pourraient pousser...

— Ses parents?

France acquiesça, ses yeux verts qui n'étincelaient plus, se remplirent d'eau. Elle hésita un moment. Elle avait oublié quelque chose.

— L'assassin devait à ce moment savoir que la jeune fille était au sous-sol, prisonnière. Il les ligote et les assoit sur le divan. Mais il ne les tuera pas alors qu'ils sont inconscients...

Elle examina de nouveau les débris et se pencha sur eux. Il y avait beaucoup de sang. Peut-être celui du tueur!

— Il les réveille d'une façon quelconque. Le couple est paniqué. Ils reprennent lentement

conscience. Plus ils retrouvent leurs esprits, plus ils se demandent ce qui se passe, plus ils savent ce qui les attend. La femme se débat, elle tente de défaire ses liens, sans succès. Elle hurle, mais aucun son ne s'échappe de sa bouche. Le meurtrier l'immobilise et il la tue de son rituel...

France Bellefeuille retourna l'homme qui était à plat ventre au sol. Elle l'examina encore plus attentivement que l'autre. Pourquoi celui-ci n'avait-il pas eu droit au rituel? Il avait la gorge tranchée. Aucune autre marque de blessure, mise à part celle produite par sa chute au sol et le coup reçu à la tête. Mais... Mais il avait une tache de sang sur le front. Elle se mit à quelques centimètres du visage du mort et regarda attentivement.

Elle fouilla dans ses poches et sortit une pincette. Elle gratta la tache de sang. Il n'y avait pas de blessure. Ce n'était pas le sang du cadavre. Alors... Alors ce ne pouvait être que celui de Jack!

— Sam! Viens voir!

Dulac se pencha à son tour, son visage se trouvait tout près de celui de la victime, tout près de celui de sa collègue. Bellefeuille pouvait sentir son odeur, un parfum agréable. Il sortit un sac de plastique de ses poches et y déposa le sang. Elle se releva et ses yeux verts et perçants avaient retrouvé leurs éclats, ils brillaient. Elle regarda Dulac Samuel en souriant.

— Je suis persuadée que ceci est le sang de notre Jack!

Le policier prit le sac et il remarqua lui aussi qu'il n'y avait aucune coupure sur le front du mort.

— C'est clair maintenant, dit la détective. L'homme, complètement paniqué à la suite de la mort de sa femme, essaie de trouver un moyen de se sortir de cette impasse...

Bellefeuille se leva et regarda tout autour. Elle se mit devant la mère de la fillette disparue et elle imita ce que le tueur avait fait.

— Le sauveur d'âmes est un fou qui exécute un rituel pour tuer ses victimes. Il les fixe dans les yeux et leur transperce le crâne. Il doit même dire quelque chose de satanique... Ensuite, c'est le tour de l'homme. Il se place juste devant lui, mais sa victime lui donne un coup de tête... Sur le nez! L'assassin est décontenancé... Il chute peut-être même sur la table, qui sait, ce n'est peut-être pas la victime qui a brisé la table en tombant...

France tourna sur elle-même, regarda en direction dans toutes les directions afin de découvrir un indice. Ce bruit fait peur à la fillette qui est emprisonnée au sous-sol... Elle panique et tente de s'enfuir en brisant la fenêtre de sa prison... Jack reprend ses esprits, entend de l'agitation au sous-sol... Il est furieux. Il ne pourra pas effectuer son rituel sur le deuxième proxénète... Il passe derrière le divan...

La détective passa derrière le divan.

— Il tire l'homme par les cheveux...

Elle mima le geste sur un personnage invisible.

— Il lui tranche la gorge et le pousse au sol.

Elle imita encore les agissements du sauveur d'âmes. Elle se tourna vers la porte de l'appartement.

— Puis il court vers la chambre au sous-sol...

JEUDI SOIR, 23H17

Le policier David Trudeau s'approcha au pas de course en direction du détective à l'expression soucieuse, Samuel Dulac, qui attendait patiemment derrière une voiture de police sur la rue du Roi.

— On a le gars en ligne!

Les yeux sombres de Dulac s'agrandirent, un éclair les traversa.

— Ils vont te transférer l'appel.

Un rictus apparut sur les lèvres minces du détective. Enfin. Il inspira et expira une bonne bouffée d'air en fermant les yeux.

Son téléphone vibra. Samuel le sortit de ses poches et le plaça sur son oreille.

— Dulac.

— Ici Nadia Sylvestre de la centrale de répartition du 911. J'ai un appel d'un monsieur Dupire pour vous...

— Parfait, transférez-le-moi.

Dulac était nerveux. Il savait qu'il aurait peut-être dû attendre des renforts, un agent spécialisé dans les prises d'otage, mais dans ce cas, il n'y avait pas d'otage, il ne s'agissait que d'un forcené. Il haussa les épaules. D'ailleurs, n'avait-il pas passé un an avec le Groupe d'Intervention de la Gendarmerie Nationale française? Il avait participé activement à la neutralisation de groupes organisés.

Il avait vu faire ses collègues tellement de fois qu'il ne pouvait qu'en faire autant. Le plus important c'était de rester calme, de n'acquiescer à aucune des requêtes

du brigand, de le raisonner le plus subtilement possible. Et surtout, ne pas lui mentir trop ouvertement. L'inspecteur regarda ses mains, elles tremblaient. Le froid et la tension en étaient probablement responsables. David Trudeau le dévisageait, inquiet.

La ligne se transféra.

— Monsieur Dupire, je suis le sergent détective Samuel Dulac de la police de Québec...

Il fit une pause pour laisser la parole à son interlocuteur, mais il n'entendit qu'une respiration intense.

— Monsieur Dupire...

Toujours aucune réponse. À quoi pensait le forcené? Il hésitait, il ne savait pas dans quelle position il se trouvait, il ne savait pas comment agir, comment réagir. Il fallait lui proposer une alternative.

— Monsieur Dupire, votre femme est avec nous et en sécurité. Si vous voulez bien sortir tranquillement, nous pourrions tous discuter ensemble...

— T'es tu malade toé christ!

L'homme avait hurlé. Samuel recula la tête du téléphone et son visage angélique se déforma.

— Tu m'prends-tu pour un cave?

Le forcené n'avait pas baissé la voix. Il semblait sous l'effet de l'alcool et très agressif. Il devait être dans une instabilité incroyable, il pouvait exploser à tout moment. Il fallait calmer le jeu.

— Mais pas du tout monsieur Dupire, bien au contraire...

La voix de détective était chaude et puissante. Elle demeurait calme et apaisante.

— Si vous sortez immédiatement et calmement, tout se déroulera pour le mieux...

— Ah oui?

Sa voix était moins criarde.

— Et tu sais, toi, ce qui serait le mieux pour moi...

— Le mieux pour tout le monde, monsieur Dupire, c'est que la soirée se termine sans que personne ne soit blessé.

Le forcené se mit à rire et à rire. Il rit si fort qu'il s'étouffa et se mit à tousser violemment. Probablement un fumeur.

— Pis toé tu penses que j'voudrais que la soirée se termine à onze heures et demi!

Il riait encore.

— Il me reste de la boisson en masse pour *tougher* toute la nuit s'il faut...

Samuel l'entendit prendre une bouteille et en avaler une bonne gorgée. Le forcené soupira de satisfaction dans le téléphone, puis il raccrocha.

L'inspecteur ferma son cellulaire et il se retourna face à l'appartement de Grégoire Dupire, le fixant. Il entendait l'homme rire à l'intérieur, rire de plus en plus fort. Le détective secoua la tête et se retourna vers son jeune collègue.

— Et puis?

— La soirée risque d'être longue... Très longue!

Samuel soupira et examina de nouveau les lieux. Tout était maîtrisé. Tout, sauf Dupire qui se saoulait de plus en plus. Un homme agressif et violent, sous l'influence de l'alcool et possédant une arme à feu

n'était jamais un bon mélange; c'était plutôt un mélange explosif.

— Et la brigade tactique?

— Elle est en route. Ils devraient déjà être ici.

Le détective se frotta les yeux. Quelle journée de fou! Et elle n'était pas sur le point de se terminer. Il avait soudainement le goût d'une bière. Une bonne pinte au bar Sacrilège. Il releva la tête. Il avait hâte que le groupe tactique arrive. Il leur céderait le contrôle et il irait s'écraser sur une banquette du bar de la rue Saint-Jean pour s'enfiler une bière ou deux.

— Est-ce que ça va mon Sam?

Dulac soupira et acquiesça. Il reprit le contrôle de ses pensées et examina encore une fois les lieux. Il y avait un peu plus de curieux, des journalistes étaient aussi arrivés. Les policiers semblaient beaucoup plus calmes qu'il y avait une heure, une certaine certitude s'était installée, ils étaient moins sur le qui-vive.

Samuel n'aimait pas ce qu'il voyait. De l'autre côté de la zone sécurisée, deux journalistes bombardaient de questions le policier âgé qui était avec Pete, alors que l'hyperactif continuait de gesticuler sans arrêt.

— David, va voir tous les policiers et il faut rester attentif à la situation.

— OK.

— Il ne faut pas qu'on l'échappe. Le groupe tactique sera ici d'une minute à l'autre et je veux que la situation demeure sous notre contrôle total d'ici là.

— Parfait.

— OK. Alors, occupe-toi des policiers, moi je m'occupe des voutours.

Le détective pointa les deux hommes qui questionnaient le pauvre agent de police qui demeurerait stoïque. Trudeau acquiesça et alla d'un policier à l'autre, déposant sa main sur leur épaule, leur parlant calmement, leur donnant des instructions en pointant un endroit ou un autre. Il faisait, encore une fois, un travail remarquable.

Dulac se dirigea d'un pas rapide vers les journalistes qui ne cessaient de poser des questions au pauvre policier dont il ignorait toujours le nom. Il se présenta aux côtés du vétéran qui demeurerait muet aux questionnements des vautours en quête d'un détail juteux sur lequel il sauterait comme la misère sur le pauvre monde. Samuel lui mit la main sur l'épaule.

— Continuez à surveiller attentivement le périmètre de sécurité.

Puis il jeta son regard sur la foule, il y avait trois nouvelles personnes; trois hommes. L'un d'eux avait une soixantaine d'années, les cheveux longs et entièrement blancs, de longs sourcils à la Jacques Languirant, un regard bleu acier et interrogateur et un nez croche. Il regardait par-dessus l'épaule de Dulac, il essayait de voir, de comprendre ce qui se passait au coin de la rue. Un autre, à peine plus jeune et en retrait, portait un chapeau lui cachant le visage. Il mesurait tout au plus cinq pieds. Le dernier devait être dans le début de la trentaine, il portait une casquette des Remparts de Québec, il avait les yeux bruns, un nez bombé et des taches de rousseur sur les joues.

L'hyperactif était toujours là à gesticuler.

— Pis, y s'est-tu tiré?

Le détective l'ignora, se retourna et regarda la scène. David Trudeau continuait de garder les policiers attentifs, le périmètre de sécurité était bien gardé, il ne semblait pas y avoir de mouvement à l'intérieur de l'appartement, tout semblait calme pour l'état de la situation. Le calme avant la tempête.

— Est-ce vrai qu'un homme aurait pris en otage plusieurs personnes?

Dulac se retourna vers les deux journalistes. Celui qui avait posé la question avait une veste du Journal de Québec, une casquette noire, un jeans bleu et des espadrilles bruns. Il avait des lunettes au bout de son nez et il les replaça devant ses yeux verts en plongeant son regard dans celui terne de l'inspecteur.

L'autre pointa un magnétophone en direction du détective. Il avait les cheveux courts commençant à grisonner et ses yeux étaient d'un noir troublant. Il portait un manteau de cuir, un pantalon et des souliers noirs. L'employé du Journal de Québec poursuivit.

— Et il serait armé...

Samuel secoua la tête, eut un air embêté. Il jeta un dernier regard sur la scène, puis il traversa le périmètre de sécurité; il allait s'adresser aux vautours.

Comme il détestait parler aux journalistes. Il ne cessait de poser des questions, de faire des suppositions, de mettre dans sa bouche des mots qu'il n'aurait jamais prononcés. Il fit quelques pas et se retourna vers les journalistes.

— Je ne répondrai à aucune de vos questions. Voici tout ce que je peux vous dire.

JEUDI SOIR, 23H47

Le sauveur d'âmes, cet homme ténébreux au visage balafré, tenta d'ouvrir la porte du sous-sol de l'appartement des monstres qui vendaient le corps de leur fillette. Il fouilla dans ses poches pour trouver la clé, mais décida de défoncer la porte avec son pied-de-biche. Lorsqu'il pénétra dans l'appartement, un bibelot s'écrasa violemment sur le cadre de la porte, juste à côté de son visage. Il regarda la fillette qui était apeurée. Elle était debout à côté d'un lit dans la pièce à gauche de la porte. Elle tremblait près d'une table de nuit où il ne restait qu'une petite lampe de chevet. Elle portait une jupe rouge très courte ainsi qu'un chandail moulant sur lequel il y avait un symbole chinois. Elle pleurait à chaudes larmes.

Jack, un couteau ensanglanté et une barre de fer à la main, avança d'un pas, mais la jeune fille se mit à crier. Il s'arrêta brusquement, laissa tomber ses armes au sol et tendit ses mains vides vers la fillette.

— N'aie pas peur de moi, je ne te veux aucun mal... Je suis venu ici pour te sauver... Pour sauver ton âme.

Mais la jeune fille ne cessa pas de crier. Elle était effrayée comme pouvait l'être une enfant face à un personnage sorti directement des enfers. Jack sauta sur elle et lui mit la main sur la bouche pour la faire taire. Elle se débattait, donnant des coups de pieds, des coups de poing. Elle lui égratigna le visage. Jack retient un cri de douleur et s'éloigna d'un pas.

Il la dévisagea. Elle avait la peau de son agresseur

sous ses ongles et elle était de plus en plus effrayée par ce meurtrier venu ici pour la sauver. Le sauveur d'âmes avait maintenant une deuxième blessure. Du sang coulait sur sa joue sans cicatrice. Il y mit ses doigts et y vit son sang. Puis les images se bousculèrent dans sa tête.

Il revit son père sortir de la chambre de sa sœur, rattachant sa boucle de ceinture, les yeux remplis de colère, le visage éraflé. Jack l'avait dévisagé. Son père lui avait hurlé une phrase dont il ne pouvait toujours pas se souvenir. Mais il se remémora du bras puissant de son père, de sa main lui serrant le cou et le soulevant de terre. Il l'avait soulevé jusqu'à la hauteur de ses yeux et lui avait dit :

— P'tit morveux de bon à rien! Si t'étais pas un gars, j'peux te dire que toi, j'te ferais vraiment mal.

Et il avait jeté son fils sur le sol en retournant vers la cuisine où il avait pris une bouteille de gin qui reposait sur la table. Il en avait avalé une bonne gorgée avant de disparaître au salon avec la bouteille. Jack avait pleuré, recroquevillé sur lui-même.

— Comme j'aimerais être une fille et que Lanie soit un garçon...

Il s'était relevé péniblement et s'était dirigé vers la porte de la chambre de sa sœur. Il était debout, devant la porte et il avait entendu sa petite sœur geindre à l'intérieur. Il avait ouvert doucement la porte. Sa sœur avait sursauté et lorsqu'elle l'avait vu, elle lui avait souri. Jack avait fondu en larmes.

Sa sœur s'était levée difficilement du lit. À chacun de ses pas, il avait lu la douleur sur son visage, mais il

était pétrifié et n'avait pas été en mesure de s'avancer vers elle. En arrivant en face de son frère, elle lui avait mis la main sur sa joue qui était déjà enflée à cause de sa chute sur le sol. Elle lui avait dit de sa douce voix :

— Cesse de vouloir l'en empêcher... Sinon c'est nous deux qui souffrirons.

Jack avait pleuré encore plus fort, car il savait que jamais il ne laisserait faire ce gros porc et que s'il avait à souffrir, il souffrirait. Que pour l'éternité il souffrirait et qu'il s'assurerait d'aller en enfer pour pourchasser ce monstre et le faire payer pour ses atrocités.

Il se souvint de cette phrase, cette promesse qu'il s'était faite à lui-même.

— Je veux devenir un ange vengeur. Je veux pouvoir accéder au paradis que lorsque ma vengeance sera assouvie!

Le sauveur d'âmes revint à lui dans le monde présent. Un bruit l'avait ramené à la réalité. Il ouvrit les yeux. Il se sentait faible et dut s'appuyer laborieusement sur le lit. Il réussit péniblement à remettre ses idées en place et il aperçut une jeune fille, à genoux sur le cadre d'une fenêtre fracassée, tentant de sortir. Quel était son nom? Il en avait aucune idée. Il avait les mains en sang, une blessure au front et une coupure sur la joue. Il s'approcha de la fillette.

— Je ne te veux aucun mal. N'aie pas peur de moi... Je suis ici pour te sauver, pour sauver ton âme...

Elle se retourna vers lui, elle pleurait. Elle le dévisagea, mais sans attendre essaya de nouveau de sortir par la fenêtre. Elle se coupa et hurla de plus belle. Le meurtrier s'approcha d'elle, l'arracha de la fenêtre

et la projeta au sol. Il recula d'un pas, le souffle coupé. La tête lui tournait. Il regarda de nouveau la fillette.

— Pourquoi fais-tu ça? Ça ne sert à rien. Tu vas partir avec moi que tu le veuilles ou non. Je ne te laisserai pas seule dans la rue, je ne te laisserai pas continuer de détruire ta vie pour assouvir la dépravation sexuelle de vieux débiles...

Elle se tourna vers lui. Il lui tendit la main.

— Viens, ma belle... Viens avec moi... Je suis venu ici pour te sauver, pour sauver ton âme...

— Non!

Elle se releva pour se diriger vers la fenêtre, mais Jack l'empoigna. Elle réussit à agripper le cadre de la fenêtre. Le sauveur d'âmes la tira vers lui avec force pour lui faire lâcher prise. Mais elle s'accrocha avec l'énergie du désespoir, beaucoup plus solidement que ce que son agresseur pouvait imaginer. Alors celui-ci tira plus fort, plus violemment. La jeune fille céda, ses ongles se déchirant sur le bois de la fenêtre. Elle se débattait avec une telle rage que Jack ne put la retenir et elle alla s'écraser sur le plancher de la chambre, se cognant la tête sur le coin de la table de nuit. Elle gisait au sol, inerte, du sang s'échappant de son crâne. Elle était là, étendue sur le ventre, sa jupe relevée, sans sous-vêtements, laissant voir ses fesses nues. Elle ne devait pas avoir plus de quatorze ans.

Le sauveur d'âmes tremblait. Il ne pouvait regarder la fillette. Il se mit à penser de nouveau à sa sœur et se prit la tête à deux mains. Il regarda le corps de la jeune fille et désespéra.

— Qu'ai-je fait? Non! Mon Dieu, non!

Il se pencha sur elle, la retourna et mit son oreille sur sa poitrine.

— Mon Dieu, qu'ai-je fait?

VENDREDI MATIN, 2H36

Les sergents détectives France Bellefeuille et Samuel Dulac descendirent l'escalier et s'arrêtèrent devant l'appartement du sous-sol. Il y avait les débris de ce bibelot cassé au pas de la porte. Bellefeuille entra de nouveau dans la chambre de la petite. Elle examina la table de nuit, il y avait du sang sur le coin. Il y en avait aussi sur le cadre de la fenêtre.

Cette fois-ci, la fille ne devait pas être consentante à son enlèvement. Jack s'était probablement présenté devant elle avec du sang sur les mains. Il n'avait pas eu le temps de nettoyer derrière lui, il n'avait pas eu le temps de se changer avant de retrouver la fillette. Elle n'avait pas aimé ce qu'elle avait vu. Elle était apeurée, effrayée. Elle ne voulait pas que cet homme recouvert de sang, du sang de ses parents, lui mette la main dessus. Elle voulait fuir à tout prix.

La détective se dirigea vers la fenêtre et regarda les marques écarlate. Il y avait aussi des bouts d'ongles arrachés. La fille avait voulu fuir par la fenêtre, elle l'avait fracassée et elle avait essayé de s'enfuir. Elle s'était accrochée désespérément au cadre, mais son agresseur avait réussi à la tirer à l'intérieur. Elle s'approcha davantage, il y avait quelque chose sous les ongles. L'ADN du sauveur d'âmes? Elle sortit des pincettes et un sac de plastique des poches de son manteau et elle s'empara de la preuve qu'elle déposa dans le sac. Ses yeux verts pétillaient. Elle se retourna vers son collègue en lui donnant la pièce à conviction.

— On a le sang de Jack, j'en suis persuadée.

France retourna à la porte de l'appartement du sous-sol.

— Jack arrive en trombe et défonce la porte avec son pied-de-biche. La jeune fille, qui devait se tenir dans sa chambre, lui lance un bibelot qui s'écrase ici.

Elle pointa la marque sur le cadre de la porte. Elle mit ensuite un genou au sol et elle examina les débris en quête d'un indice supplémentaire. Elle se releva et continua.

— Il essaie de ne pas effrayer la fille, mais il est recouvert de sang. Il lui dit qu'il est là pour la sauver, mais l'enfant est bien trop effrayée... Elle s'en va à la fenêtre et tente de l'ouvrir. Elle n'y arrive pas, elle la brise. Jack s'approche rapidement d'elle pour l'empêcher de s'enfuir... Elle doit crier, hurler. La fenêtre est brisée. Il y a peut-être des voisins qui ont entendu ou vu quelque chose. Il va falloir faire le tour.

Elle soupira tout en regardant tout autour d'elle. Samuel la fixait, admiratif.

— Elle a encore plus peur et s'accroche au cadre de la fenêtre... Jack tente en vain de lui enlever ses craintes, sans succès... Il l'empoigne et la tire vers lui... Elle se retient de toutes ses forces, elle y brise même ses ongles tellement Jack la tire avec toute sa puissance... Il est beaucoup plus costaud qu'elle. La fillette lâche prise, elle se cogne la tête sur le coin de la table de nuit et tombe ensuite au sol...

La détective se pencha sur la table et considéra la tâche écarlate. Il y avait aussi du sang sur le sol.

— C'est probablement celui de la fille. On fera analyser ça aussi.

France Bellefeuille serra les dents. Il y avait beaucoup d'information ici. Le sauveur d'âmes avait commis des erreurs et elle, elle ne devait pas en commettre pour le retrouver avant qu'il ne soit trop tard. Une triste image se présenta dans son esprit. L'enfant immobile, sur le sol, le crâne ouvert. Elle pensa un moment que la fillette était peut-être morte sur le coup. Non! Cette alternative n'était pas envisageable. Son corps serait toujours là.

Elle se tourna vers son partenaire qui la suivait de ses yeux bruns et soucieux. Mais elle, elle était livide. Elle n'aurait pas dû boire deux gins toniques. Son cerveau s'embrouillait. Elle pensait à la jeune fille, à toute la peur qu'elle avait dû ressentir, à tout ce qu'elle avait dû penser. Elle se rappela l'enlèvement de la jeune fille de Saint-Sacrement.

Un individu s'était présenté à l'appartement, la mère lui avait ouvert la porte. C'était une mère monoparentale avec un seul enfant. L'homme avait poussé la femme à l'intérieur et lui avait asséné plusieurs coups de poing. La femme s'était écrasée sur le plancher de bois franc et l'intrus avait ensuite donné des coups de pied.

La fillette était sortie de sa chambre et avait vu un inconnu battre sa mère. Elle s'était enfuie dans sa chambre, mais l'homme l'avait poursuivie. La femme, toujours consciente, avait hurlé et avait vu le truand entrer dans la chambre de sa fille. Il l'avait frappée et l'avait assommée. Il était sorti de la chambre, la fillette sous le bras. La mère n'avait pas cessé de hurler. Il lui avait donné un violent coup de pied sur la tête et la

femme avait perdu connaissance. La jeune fille n'avait jamais été retrouvée.

Les yeux verts de Bellefeuille se remplirent de larmes. Samuel Dulac lui mit une main sur l'épaule pour la réconforter. Une douce chaleur lui parcourut le corps. Pourquoi son collègue lui faisait-il cet effet? Elle secoua la tête et tenta de mettre de l'ordre dans tout ceci. Elle devait à tout prix trouver ce Jack. Elle devait à tout prix sauver les jeunes filles.

— Et ensuite, poursuivit Dulac, Jack a pris la fille sous son bras et s'est enfui. Il y a sûrement quelqu'un qui a vu quelque chose.

France reprit ses esprits.

— C'est ça! Il devait avoir une voiture tout près.

Ils sortirent à l'extérieur. La température avait presque atteint le point de congélation. La détective leva les yeux, les feuilles des arbres étaient rouges et jaunes. Il y avait un attroupement de personnes dans la rue, il fallait questionner tout le monde.

Il y avait une ruelle juste en face. France Bellefeuille s'y dirigea rapidement, sortant du périmètre de sécurité, Dulac sur les talons. L'asphalte était encore humide et elle distingua des traces de pneus.

— Sam, il faut élargir le périmètre et trouver un moyen d'identifier le véhicule... Je suis sûre que c'est la voiture de notre Jack! Il nous a laissé des indices cette fois-ci...

Elle se releva, confiante. Elle allait pouvoir travailler concrètement sur ce dossier.

— Retournons examiner les lieux!

Samuel lui sourit. Ses yeux ternes et profonds l'invitaient. Elle fronça les sourcils en passant à côté de son collègue. Ils retournèrent sur la scène du crime pour trouver d'autres indices pouvant mener à l'arrestation du sauveur d'âmes. France Bellefeuille se sentait légère comme l'air. Les indices trouvés l'encourageaient énormément. Elle savait maintenant que le meurtrier commettait des erreurs et que bientôt elle pourrait le retrouver, retrouver les fillettes pour les sauver.

Elle gravit les marches de l'appartement deux par deux et lorsqu'elle arriva sous le porche, elle se tourna vers son collègue.

— Récapitulons et tentons d'identifier notre sauveur d'âmes!

Elle reprit son explication des événements de la nuit. Dulac l'observait attentivement comme il le faisait toujours, mais France était dans un autre monde. Elle se trouvait dans l'univers de cet assassin et kidnappeur d'enfants. Elle ne remarquait pas l'attrance que son partenaire avait pour elle.

Cette fois-ci, elle apportait des détails, elle ajoutait des liens par rapport aux premiers meurtres. Elle sautait du coq à l'âne comme toujours. Elle était dans son élément et Samuel Dulac suivait son résonnement avec intérêt tout en ajoutant ses points aux bons moments. Retrouver ce Jack, sauver les filles... Elle était persuadée qu'ils le feraient ensemble. Elle et lui, le beau Samuel Dulac.

VENDREDI MATIN, 1H22

Le sergent détective de police, Samuel Dulac, était assis paisiblement sur une banquette, banc d'église, du bar Le Sacrilège de la rue Saint-Jean. Son gilet kangourou gris lui couvrait la tête, cachant ses yeux ternes et mélancoliques. Il terminait tranquillement sa première pinte de blonde. Allait-il en prendre une autre? Il haussa ses épaules robustes comme pour se répondre à lui-même. Quelle journée! Le Sacrilège était comme à son habitude bondé de jeunes urbains à la recherche d'inspiration. Il se souvenait de ses soirées qu'il avait passées ici en compagnie d'Angie, une fille originaire de Beauport qu'il avait rencontrée par hasard. Il déambulait sur la rue des Franciscains, perdu dans ses pensées, et ce petit bout de femme lui était tombé dans les bras comme par enchantement, comme dans un conte de fées.

Ils s'étaient regardés, ils avaient souri et ils avaient déjeuné ensemble dans un petit café sur la rue Cartier. Leurs regards s'étaient croisés, il n'avait pu détacher ses yeux profonds d'elle et une décharge électrique lui avait parcouru le corps, comme frappé par la foudre. Ils s'étaient embrassés avant même d'avoir terminé leur déjeuner. Ils s'étaient fréquentés durant presque un an et, malgré leur mutuelle attirance, rien de véritablement sérieux ne s'était matérialisé. Pour elle, il aurait tout abandonné, mais elle, elle n'abandonnerait rien pour lui ni pour personne. Elle était comme ça, spontanée et impulsive, une bombe explosive, une bombe à retardement. C'était ce qui lui

plaisait par-dessus tout.

Et ils venaient ici, au Sacrilège, si souvent. Juste boire une bière ou deux, juste pour s'inspirer, pour rêver, pour réinventer le monde. Il se souvenait d'un soir d'hiver, il y avait quelques années, elle lui avait téléphoné.

— Je pars à New York, est-ce que tu viens?

Il avait ri. Il se l'était imaginé, totalement imprégnée par cette idée subite.

— Alors, tu viens?

— T'es où là?

— Au Sacrilège...

— Ok, ben pars pas tu-suite, je viens te rejoindre...

— *O'keefe!*

Et elle avait raccroché. Il avait pris un taxi et il l'avait rejointe. Lorsqu'il était entré dans le bar et qu'il l'avait vue assise, les jambes repliées sous elle, le regard perdu dans ses pensées, il savait qu'à jamais il l'aimerait. Qu'il aimerait cette fille-là, ce moment-là! Qu'il ne l'oublierait jamais! Que cette image de cette fille-là, cette brunette au nez retroussé, resterait à jamais gravée dans sa mémoire. Elle y serait à perpétuité.

Il s'était présenté devant elle. Angie avait levé les yeux vers lui. Un sourire ravi était apparu sur son visage, ses yeux bruns avaient pétillé de bonheur. Elle était en présence d'une personne qu'elle aimait et avec qui elle pouvait partager ses idées de grandeur. Elle lui avait expliqué son plan. Comment se rendraient-ils à New York? Qu'est-ce qu'ils feraient rendu dans la

Grosse Pomme? Lui, il s'était impliqué, ajoutant sa folie à la sienne. Cette folie qu'il ne se connaissait pas. Lui qui était rationnel et ponctuel.

Les verres s'étaient suivis à un rythme effréné, puis les *shooters*. Bref, cette fois, comme les autres, ce fut une soirée bien arrosée. Ils n'étaient pas allés à New York, pas cette fois-là. Mais ils avaient réinventé le monde, inventé leur propre monde, ce monde dans lequel ils vivaient heureux tous les deux.

Ils avaient fait un *Top 10*. Il aimait ce jeu! Était-ce vraiment un jeu ou plus une introspection pour mieux se connaître, mieux connaître ses rêves? Alors que la soirée était avancée, alors qu'ils commençaient à être pas mal saouls, un petit silence s'était installé et elle s'était tout de suite exclamée, en sautant même sur son banc.

— Top 10... Qu'est-ce qu'on fait s'il ne nous reste que 24 heures à vivre?

Ils s'étaient mis à écrire sur une serviette de table une série d'activités à faire lors de leur dernière journée de sérénité, leur dernière heure de gloire.

Samuel soupira. Ses sourcils se froncèrent et l'anneau dans son sourcil gauche se releva.

Un jour, elle était partie en cavale dans un désert africain avec des amies et elle en était revenue transformée. Ils s'étaient éloignés tranquillement et ils ne se voyaient plus du tout. C'était pourquoi il revenait ici, encore et encore, pour un jour revoir cette fille, cette rêveuse explosive, en admiration envers ses propres convictions. Afin de tomber en amour une autre fois.

Le policier avala la dernière gorgée de sa bière, le sourire aux lèvres. Il regarda autour de lui, recherchant cette fille, cet amour. Puis, il pensa à sa collègue France Bellefeuille, Gros Mollet. Était-elle comme ça? Un côté d'elle l'était sans aucun doute. Toujours perdue dans sa tête, dans ses pensées. Elle aurait certainement apprécié ce genre de soirée.

— Une autre?

Le serveur prit son verre et essuya sa table. Le détective réfléchit un instant, sortant de sa rêverie.

— Oui, oui!

Son cellulaire sonna. Il regarda sa montre : 1h25. Il ne voulait pas répondre. Il en avait plein son casque de cette journée. Tout ce qu'il souhaitait, c'était de boire une autre pinte et de replonger dans ses pensées. Mais une force plus forte que son propre bien-être le fit répondre.

— Dulac.

— Sergent Dulac, on a un double meurtre sur la 10e rue...

Un silence. Il avait une envie si forte de dire de contacter le sergent Julien ou un autre, peu lui importait.

— Il n'y a pas un autre détective...

— C'est David Trudeau qui m'a demandé de vous contacter...

Petit con! Il lui avait dit qu'il allait au Sacrilège. Pourquoi avait-il demandé de le contacter? Dulac pestait contre Trudeau. Il voulait répondre que Trudeau n'avait aucune autorité sur lui, mais son interlocuteur le précéda.

— Le sergent Trudeau m'a dit de vous dire qu'il pourrait bien s'agir de Jack.

Samuel resta bouche bée. Jack, le sauveur d'âmes? Vraiment? Il fronça les sourcils. Et bien, cette journée de fou n'était pas sur le point de se terminer, mais au moins, peut-être se terminerait-elle bien?

— C'est bon j'arrive.

Il raccrocha, déposa un vingt dollars sur la table et sortit du bar au pas de course. Son cœur battait la chamade. Il courut jusqu'à sa voiture, ouvrit le coffre et saisit une boisson énergisante. Il en avala deux bonnes gorgées, embarqua dans sa voiture, démarra et partit en direction de Limoilou.

Il saisit son cellulaire et s'apprêta à téléphoner à sa partenaire France Bellefeuille. Il hésita. Il était 1h30. Il se rendrait d'abord sur les lieux du crime, s'assurerait qu'il s'agissait bel et bien de Jack et il contacterait sa collègue par la suite. Il lança son cellulaire sur le banc du passager et accéléra en brûlant les feux rouges qu'il croisait sur la rue Saint-Jean...

VENDREDI MATIN, 0H27

Le tueur en série à la cicatrice roulait à vive allure dans sa *Pontiac Sunbird* blanche et rouillée. La nuit était noire comme les profondeurs sinueuses d'une caverne sans fond et le ciel menaçant était couvert de nuages. Les phares du véhicule éclairaient difficilement la chaussée humide qui était bordée d'arbres. Les pneus de la voiture crissaient sur l'asphalte lorsque la route décrivait une courbe et que le conducteur ne ralentissait pas.

Jack jeta un regard sombre à l'arrière de l'automobile, la jeune fille était toujours là, étendue, inerte. Il avait enrobé sa tête d'un pansement et il l'avait couchée sur la banquette arrière, emmitouflée dans la grosse couverture, l'ourson entre les bras. Elle avait l'air d'un ange blessé.

— Une chance qu'elle n'est pas morte. Qu'aurais-je fait sinon?

Il préféra ne pas penser à cette alternative et il se concentra sur la chaussée, sur sa mission, sur la promesse faite à sa sœur. Il regarda la route, puis l'odomètre : 110 km/h. Il leva un peu le pied de l'accélérateur, car il allait bientôt arriver sur une route de gravier. Après ce virage, il y serait.

Lorsque les roues de la *Pontiac* foulèrent le gravier, le véhicule, dont la suspension était déficiente, se mit à balloter comme un bateau sur une mer houleuse. Un bruit assourdissant retentissait et les pierres percutant la tôle de la voiture s'ajoutaient à cette nouvelle ambiance sonore.

La jeune fille poussa un léger gémissement. Le sauveur d'âmes se retourna. Elle était toujours inconsciente sur la banquette. Le conducteur soupira de soulagement et lorsqu'il revint à la route, le véhicule s'apprêtait à manquer un virage. Il appuya fortement sur les freins, tourna rapidement le volant. La voiture dérapa, les roues arrière sortirent du chemin et le pare-chocs entra en contact avec un arbre. L'automobile fit un tête-à-queue et se retrouva à l'envers sur le chemin de pierre. Jack tenait le volant de ses deux mains crispées, les deux pieds enfoncés sur le frein, de la sueur perlait sur son front large. Il soupira fortement, un œil vers le rétroviseur. Personne. Il se retourna et constata que la jeune fille était tombée de la banquette.

Il détacha sa ceinture, ouvrit la portière et sortit du véhicule. Il la contourna, examina le pare-chocs. Une partie s'était détachée et reposait près des arbres où le contact avait eu lieu. Il alla chercher le morceau perdu, ouvrit la valise de la *Pontiac* et le déposa à l'intérieur.

Il avait aussi un phare arrière de cassé. Il était impossible de pouvoir ramasser les débris dans cette noirceur. Il se contenta de vérifier qu'il ne restait presque plus de traces de cet incident et referma la valise de la voiture. Il jeta un dernier regard tout autour, le calme plat dans une noirceur absolue.

Le meurtrier ouvrit ensuite la portière arrière, souleva la jeune fille dont il ne savait pas le nom et la déposa de nouveau sur la banquette. Elle était toujours inconsciente et sa respiration était lente, mais constante. Il l'examina. Il lui passa la main dans les

cheveux et déposa un baiser sur son front en murmurant.

— Tout ira bien... Tout ira bien. Tu verras, je te sauverai, je sauverai ton âme!

Il referma la portière et il reprit place sur le siège du conducteur. Il redémarra l'automobile et se dirigea dans la bonne direction. Cette fois-ci, il conduisit avec beaucoup plus de prudence et plus lentement.

Il allait bientôt arriver au chalet et une fois rendu, rien ne pouvait mal tourner. Il fronça ses sourcils épais. Malgré tout, son plan se déroulait comme prévu. Deux jeunes filles prisonnières de la prostitution juvénile, obligées de faire des saloperies pour assouvir les pulsions sexuelles de vieux pervers, et ce, pour mettre plein d'argent dans les poches de minables.

Il soupira.

— Je vais les sauver. Je vais sauver leur âme.

Puis il pensa à sa petite sœur et ses yeux se remplirent soudainement d'eau.

— Toi, je n'ai pas pu te sauver, mais en les sauvant elles, je te sauverai toi... Et ensuite je me transformerai en ange vengeur et je punirai celui qui t'a fait ce mal avant de retourner près de toi, ma petite Lanie. Ma petite Lanie...

Il se remémora le doux visage de sa sœur, alors qu'elle devait avoir pas plus de sept ans, alors que les sales mains de son père ne l'avaient pas encore touchée, alors qu'elle était encore pure et innocente. Ils jouaient ensemble, dansaient des heures durant sans se soucier de ce que pouvait être la vie, s'amusant comme tous les enfants.

Puis un bon jour, ou plutôt un mauvais jour, le paternel était arrivé du travail totalement ivre. Il revenait souvent du boulot dans cet état. Mais cette fois-là, il était arrivé plus tôt. Il avait perdu son emploi à l'usine où il avait travaillé toute sa vie. La mère de Jack lui avait fait des remontrances, le traitant de tous les noms et lui demandant comment ils allaient payer la maison, les vêtements.

Jack était dans le salon en train de jouer avec des blocs et il avait écouté la conversation de ses parents. Le ton augmentait beaucoup. Le garçon s'était levé, était allé vers la cuisine et avait vu son père gifler avec grande force sa mère qui était allée s'écraser au sol, la joue déchirée par la bague du paternel. Elle avait regardé son fils. Elle avait pleuré.

— Qu'est-ce que tu veux, morveux?

Un cri strident était sorti de la bouche de son père. Puis il s'était approché du garçon avec l'intention de le frapper lui aussi. Sa mère avait poussé un hurlement.

— Non, ne lui fais pas mal!

L'enfant avait réussi à esquiver la frappe de son père et il s'était sauvé à l'extérieur, jusqu'au parc. Il avait pleuré des heures durant. Il n'avait pas voulu revenir dans sa maison, mais il n'avait pas eu le choix. Qu'avait-il pu faire d'autre?

Lorsqu'il était revenu, son père était couché dans le salon, complètement ivre, sa mère avait préparé à manger dans la cuisine, un pansement sur la joue. Elle lui avait jeté un regard et Jack avait compris qu'il s'en était pris à sa petite sœur, à sa petite Lanie. Il avait couru dans la chambre de sa sœur qui était couchée sur

son lit. Elle était recroquevillée sur elle-même et elle avait pleuré à chaudes larmes.

Il s'était approché d'elle, mais elle lui avait crié de s'en aller. Le garçon n'avait pas voulu partir, il était figé en face de sa sœur en souffrance. Il n'avait pas su qu'elle venait de se faire violer par son père. Elle avait crié de nouveau et Jack s'était enfui dans sa chambre en pleurant.

Jack revint à lui. Il devait se concentrer sur la route. Il essuya ses larmes et continua de rouler tranquillement sur le chemin sinueux. Après un moment qui lui parut durée une éternité, il arriva enfin à son chalet.

— C'est de ma faute. Si je ne m'étais pas sauvé, c'est moi qui aurais calmé la colère du monstre, pas ma petite Lanie. Mon Dieu, tout est de ma faute!

Il arrêta sa *Pontiac*, examina la banquette arrière. La petite était toujours là, immobile et sans connaissance. Il sortit du véhicule et se dirigea vers le chalet. Il semblait désert, aucune lumière ne paraissait à l'intérieur, aucun bruit ne s'en échappait.

Il y pénétra, alluma une lampe à l'huile et examina la pièce principale. Tout était intact. Il retourna chercher la fillette dans la voiture. Il la prit dans ses bras, il entra dans le chalet et il ouvrit la porte d'une chambre et déposa le corps de la jeune fille sur un lit, juste aux côtés d'une autre personne.

CINQ JOURS PLUS TARD...

LUNDI MATIN, 8H32

En ce matin ensoleillé, mais frisquet, un homme svelte aux allures sinistres sortit de son appartement de la rue Victoria dans Saint-Sauveur. Un nuage de vapeur s'échappait de sa bouche, il s'arrêta sur le pas de la porte et il souffla intensément dans ses mains dans le but de se réchauffer.

Il portait un long manteau noir ainsi qu'un jeans bleu. Il avait de grosses bottes noires, tout aussi noires que son regard. Il examina la rue qui était déserte et il mit les mains dans les poches de son pantalon en s'engageant d'un pas rapide sur le trottoir. Ses doigts ressentirent la dureté d'un objet de métal dans la poche droite de son paletot, tandis que la main gauche toucha le manche d'un couteau qui se trouvait dans la poche intérieure du manteau.

Au toucher de ces objets, l'homme se remémora leur dernière utilisation. La façon dont il avait assommé les deux monstres, sauvé l'âme de l'un deux et sauvé aussi celle de la jeune fille qui se trouvait maintenant dans son chalet dans Portneuf. Elle s'appelait Évelyne et elle partageait maintenant le chalet avec l'autre jeune fille qu'il avait tirée des griffes de ses parents. Elle s'appelait Sabrina. Il réussirait à sauver ces filles, il l'avait promis. Il l'avait promis à Mélanie, sa jeune sœur qu'il n'avait pu sauver. Et maintenant il était damné!

Il ferma les yeux un instant et revit le visage angélique de sa sœur. Il la revit. Elle était souriante, assise sur une petite chaise de bois dans sa chambre,

dessinant avec des crayons de cire sur une feuille. Jack était entré dans sa chambre sans faire de bruit et il était resté immobile un instant, la contemplant.

Il avait l'impression d'y être vraiment. Il était maintenant immobilisé sur le trottoir, rue des Oblats, les yeux fermés, une expression étrange sur son visage balafré. Il observait sa jeune sœur dans l'un de ses rares moments de bonheur. Dans l'un de ces moments où elle pouvait enfin être une enfant et s'amuser simplement en dessinant sur une feuille.

Il s'était approché d'elle, lui avait demandé ce qu'elle dessinait. Elle s'était retournée, le regard apeuré, mais ce regard s'était rapidement envolé lorsqu'elle avait vu le beau visage de son frère. Elle lui avait souri.

— Je te dessine François, avait-elle dit en riant aux éclats.

Il s'était approché par-dessus son épaule et avait regardé le dessin. Il était très réussi. C'était bel et bien son visage. Il s'y était vu comme dans un miroir.

Le sauveur d'âmes rouvrit les paupières et il constata qu'il se trouvait sur le bord de la rue et que sa sœur n'était plus là. Elle n'y serait plus jamais et il ne pourrait la retrouver que lorsque sa mission serait achevée. Il reprit son chemin, le visage livide. Il marchait d'un pas léger, mais tendu vers un café de la rue Saint-Vallier.

En arrivant devant Ma Station Café, il laissa échapper un soupir, ouvrit la porte et entra. C'était bondé de monde. Quatre ou cinq personnes faisaient la file pour prendre une commande pour emporter, la

plupart des tables étaient occupées et il ne restait que deux places au comptoir face au mur de fausses briques.

Personne ne remarqua son arrivée tellement les gens étaient dans leur petit monde. Ils s'apprêtaient probablement tous à aller travailler et ils étaient arrêtés ici pour se réchauffer un peu avec un bon café.

Le sauveur d'âmes, dont le véritable prénom était François, mais qui se faisait appeler Jack, se dirigea au comptoir et attendit à la suite de deux hommes. Le premier portait un complet cravate et il avait un journal sous le bras. C'était un bel homme d'une trentaine d'années. Il commanda un bagel ainsi qu'un capucino. Le second, un jeune homme d'une vingtaine d'années, les cheveux ébouriffés, demanda un chocolat chaud. Il avait un sac à dos et tenait dans les mains le roman : « Le principe du geyser » de Stéphane Bourguignon.

Jack avait lu ce roman quelques années auparavant. Il se remémora les malchances du héros. Il avait dévoré complètement les deux livres de Bourguignon. Comment se nommait l'autre déjà? « L'avaleur de sable ». Il leva un sourcil. C'était son tour.

— Un allongé comme d'habitude, monsieur?

— Oui, s'il vous plait.

Le café de microtorréfaction était délicieux et Jack l'appréciait. Il arrêtait ici pratiquement tous les matins. Il prit son allongé et alla s'installer au comptoir libre. Il y avait longtemps qu'il ne s'était pas senti aussi bien. Il avait l'impression d'être sur un nuage. Il prit une petite gorgée de son breuvage préféré et il se sentit enveloppé d'une agréable chaleur. Cette chaleur se

propagea dans tout son corps et amplifia son sentiment de plénitude.

Il resta ainsi un long moment, dans son état de béatitude. Un léger sourire se dessina sur ses lèvres décharnées. Ses yeux marron et suspicieux laissaient transparaître une petite étincelle. Il était bien, presque heureux. Les gens entraient et sortaient du café. Les tables changèrent d'occupant, des gens parlaient et d'autres prenaient leur place. Mais Jack ne voyait rien de tout cela.

Puis, subitement, il sortit de son songe. Sans trop savoir pourquoi, il revint les deux pieds sur terre. Il regarda autour de lui, il y avait encore beaucoup de clients et personne ne semblait l'avoir remarqué. Il jeta un coup d'œil à sa montre : il était passé neuf heures.

Il prit la dernière gorgée de son allongé froid, il se leva et il quitta discrètement le café. Il y avait peu de monde dans la rue. La température ne s'était pas réchauffée, au contraire, Jack aurait dit qu'il faisait encore plus froid. Il se souffla de nouveau dans les mains pour se réchauffer.

Un autre client sortit en vitesse du café, le bousculant. C'était un jeune homme d'une vingtaine d'années. Il se retourna, sans vraiment regarder Jack, s'excusa et continua sa route à toute allure. Le regard du sauveur d'âmes s'assombrit. Il revenait tranquillement dans la réalité de son monde.

L'allongé qui avait si bien réchauffé son corps n'avait plus aucun effet sur lui. Un instant, il pensa retourner au café pour retrouver ce moment de quiétude. Il secoua la tête, ignorant rapidement cette

idée.

Il reprit la direction de son appartement, l'esprit tourmenté. Il marchait tranquillement, sans se soucier de tout ce qui l'entourait, toujours dans des pensées morbides. Il passa à côté de l'église Saint-Sauveur et tourna devant elle. Il marchait entre l'église et l'école Marguerite-Bourgeois. Il traversa le stationnement de l'église.

Il leva la tête et sortit instantanément des méandres de son esprit. Ses yeux s'écarrillèrent et l'expression sur son visage se métamorphosa en une démence sans nom. Il s'immobilisa, la bouche grande ouverte, les deux bras pendant le long de son corps. Il ne pouvait croire ce qu'il voyait. Il retourna sur ses pas pour se cacher derrière la devanture de l'église. Protégé par un mur de pierres, il regarda attentivement ce qui se passait.

Il y avait cinq, non, six voitures de police, gyrophares allumés, garées devant son appartement sur la rue Victoria. Plusieurs policiers, arme à la main, se trouvaient sur le trottoir et la porte de son appartement était entrouverte.

— Non, non, non... Ça ne se peut pas... Ça ne se peut pas. C'est impossible... Comment ont-ils fait pour me trouver? C'est impossible!

LUNDI MATIN, 8H37

La sergente détective France Bellefeuille était assoupie, étendue sur le divan de son salon. Son bras gauche pendait sur le côté, sa main reposait au sol et quelques feuilles gisaient au bout de ses doigts. Elle avait la bouche ouverte et ses yeux ronds semblaient se débattre sous ses paupières. Elle était habillée d'un jeans à taille basse ainsi qu'un t-shirt vert d'un groupe de musique local. Elle était pieds nus.

La pagaille régnait dans l'appartement comme si une tornade était passée quelques instants plus tôt. Des verres vides qui avaient contenu du gin tonique reposaient à gauche et à droite et des assiettes sales se trouvaient un peu partout. Il y avait une paire de souliers au milieu du salon, des Camper bleus, et une paire de bas multicolores pas très loin. Deux bouteilles de bière d'une microbrasserie locale se trouvaient sur le téléviseur qui était allumé. D'autres bouteilles étaient sur la table de salon, entourées de toutes sortes de dossiers.

Il y avait aussi un calepin et un crayon. Toutes sortes d'inscriptions apparaissaient à la page à laquelle le carnet était ouvert. Il y avait aussi des dessins et un nom griffonné à plusieurs reprises : François Tanguay.

— Tanguay!

Bellefeuille cria en sursautant sur le divan.

Elle se leva d'un bond et elle saisit son revolver qui était toujours dans son jeans, au bas de son dos. Elle le pointa devant en tournant sur elle-même. Personne. Il n'y avait personne et elle était chez elle. Elle remit le

cran de sûreté de l'arme et la déposa sur la table.

Elle s'assit, se frotta le visage de ses deux mains et se les passa dans les cheveux grisonnants. Elle soupira fortement et examina son cahier : François Tanguay. C'était lui. Le fameux sauveur d'âmes. Ils avaient réussi à l'identifier avec les traces de sang qu'ils avaient retrouvées chez les Fiset, ce couple monstrueux qui vendait le corps de leur enfant à des pervers sexuels.

Tanguay. Il avait un dossier plutôt épais à la ville de Québec. Il avait été accusé à plusieurs reprises d'actes de violence sur des noirs, des jeunes des gangs de rue. Il avait plaidé coupable à chaque fois. Elle laissa aller ses doigts au travers de la copie du dossier de Tanguay qu'elle avait apportée chez elle. Tout avait débuté il y avait une quinzaine d'années, un peu en même temps que l'opération Scorpion.

« 12 avril 2002. Voie de fait sur deux jeunes hommes de race noire. » Tanguay avait plaidé coupable disant que ces monstres taxaient des jeunes filles, les menaçaient même. Il avait écopé de vingt jours de prison.

« 23 mai 2002. Menaces de mort sur un homme d'affaires de la région. » Il avait encore plaidé coupable. Il avait dit en cour : « Tout ce que j'ai dit à cet homme, c'est que s'il remettait ses sales pattes sur des jeunes filles, je lui trancherais la gorge. Qu'est-ce qui est pire, votre honneur? Coucher avec une jeune fille de quatorze ans ou menacer de mort celui qui le fait? »

Il y avait une trentaine de crimes et ils tournaient

tous autour de la prostitution juvénile. Pourquoi n'avait-elle jamais pris connaissance du dossier de ce Tanguay? Elle s'en voulait. Il aurait pu être un très bon informateur pour la police et il pourrait encore l'être aujourd'hui. Elle regarda sa montre : 8h40.

— Mais qu'est-ce qu'il fait?

Son téléphone cellulaire sonna. Elle mit la main à sa ceinture, il n'y était pas. La sonnerie retentit un second coup. Elle tournait sur elle-même et elle déplaçait les feuilles sur la table, mais toujours rien. Il sonna une troisième fois. Elle le vit finalement sur le divan. Elle sauta sur le cellulaire et l'ouvrit rapidement.

— Bellefeuille!

— Salut, c'est Sam... J'ai le mandat, je suis en route...

— J'arrive.

Elle enfila les bas qui reposaient sur le sol de son appartement et mit ses chaussures. Elle se dirigea rapidement vers la salle de bain, retira son t-shirt qu'elle laissa choir au sol et se présenta devant son miroir. Elle portait un soutien-gorge uni bleu en coton. Elle se sentait confortable dans celui-ci même s'il n'était pas le plus sexy et ne laissait pas paraître sa généreuse poitrine en forme d'abricot.

— T'as pas beaucoup dormi, ma belle, murmura-t-elle.

Elle laissa paraître un léger sourire sur son visage, ses yeux verts étaient ternes et cernés. Elle saisit son antisudorifique, leva ses bras et s'en appliqua. Elle empoigna ensuite le tube de dentifrice, en déposa une petite quantité sur sa langue qu'elle frotta à l'intérieur

de sa bouche. Elle fit un grand sourire laissant voir ses dents blanches et elle ouvrit le robinet du lavabo.

Elle se rinça la bouche, elle cracha l'eau au fond du lavabo et elle se remplit les mains de nouveau. Cette fois-ci elle s'aspergea le visage à trois reprises et laissa aller ses doigts mouillés dans ses cheveux.

Elle sortit de la salle de bain et se dirigea vers la salle de lavage. Elle ouvrit la sècheuse et en sortit un t-shirt froissé qu'elle enfila immédiatement sans le regarder. Elle se dirigea ensuite vers la cuisine, mit le chandail de laine qui reposait sur une chaise. C'était aussi le fouillis dans cette pièce.

Une boîte de pizza sur la table avec une canette de boisson gazeuse, deux autres bouteilles de bière, des assiettes et des ustensiles sales. Sur le comptoir, des sacs bruns provenant certainement d'une livraison du resto du coin.

Elle ouvrit la boîte de pizza, il restait une pointe. Elle devait dater de deux ou trois jours. Elle la porta à son nez et la sentit. Elle avait l'air bonne. Elle en prit une bouchée qu'elle mâcha difficilement. La pâte avait durci, elle était solide comme le roc et elle avait un drôle de goût. Elle l'engloutit quand même en retournant au salon pour récupérer son arme. Elle revit le nom de Tanguay.

— T'es fait!

Elle mit le revolver dans son jean, jeta le reste de la croûte séchée de la pizza sur la table du salon et s'essuya les mains sur son jeans qui en avait vu d'autres. Avant de sortir, elle enfila son manteau de police ainsi que sa casquette des *Buccs*, puis elle sortit

de son appartement du quartier Saint-Sacrement sans éteindre les lumières.

Elle monta dans sa voiture et partit à toute allure. Elle savait où elle se dirigeait. Sur la rue Victoria dans le quartier Saint-Vallier à Québec, elle y serait en moins de dix minutes. Les pneus de sa voiture crissaient à chaque virage, sans pour autant perturber la détective.

— C'est incroyable! pensa-t-elle. Jack, le sauveur d'âmes est François Tanguay!

Elle se souvenait que le père de Tanguay, Gaston, travaillait avec son père à elle. Le vieux pervers s'amusait à lui toucher les fesses quand elle n'était encore qu'une gamine.

Gaston Tanguay. Il avait été emprisonné pour avoir agressé sexuellement sa fille au début des années 90. Il avait été tué en prison quelques années plus tard. Maintenant, son fils, le sauveur d'âmes, tuait des proxénètes, tout en croyant sauver leur âme, et enlevait les fillettes prostituées contre leur gré. Mais que faisait-il avec les filles? Il ne pouvait leur faire du mal; ce n'était pas du tout dans son profil psychologique!

C'était ce point que Bellefeuille n'avait pas encore réussi à élucider. Maintenant qu'elle avait identifié l'individu, qu'elle avait pris connaissance de son dossier et qu'elle avait fait le lien avec son père, toutes les pièces du puzzle se plaçaient. Toutes, sauf une : les filles.

Elle descendit la côte de la Pente douce, emprunta Marie-de-l'Incarnation, puis tourna sur le boulevard Charest à toute allure et enfin elle prit à gauche sur la

rue Victoria. Elle ne ralentit pas aux intersections et s'arrêta devant l'appartement du sauveur d'âmes. Samuel Dulac, dans sa rutilante *Nissan*, était juste derrière elle, ainsi que deux autres voitures de police. Elle descendit de son véhicule en même temps que son partenaire. Il s'approcha d'elle, le mandat à la main. Elle lui sourit, il lui sourit en retour. Une envie folle de lui sauter dans les bras s'empara d'elle, mais elle lui donna une claque sur l'épaule en baissant ses yeux verts qui avaient retrouvé leur étincelle. Ils allaient enfin mettre la main sur ce Jack, le Sauveur d'âmes.

DIMANCHE SOIR, 23H48

Le détective Samuel Dulac arriva en clopinant vers le bureau de sa collègue France Bellefeuille. Il avait les traits tirés, des cernes sous ses yeux bruns et soucieux. Ses sourcils étaient froncés et ses cheveux ébouriffés. S'il n'avait pas été imberbe, sa barbe de plusieurs jours serait plus apparente. Il regarda sa partenaire et tenta de sourire. Elle avait cette aura charismatique qui l'entourait, qui l'enveloppait et qui la rendait d'une beauté indescriptible pour Dulac qui préférait habituellement les plus jeunes et mieux roulées.

Le détective prit une gorgée d'une boisson énergisante, déposa son arme sur la table et s'assit en face de sa collègue.

— Christ Sam! Il est presque minuit, pis t'es encore sur le *Red Bull*

Samuel sourit sans conviction et il termina d'un trait sa boisson.

— Voilà, je n'en boirai plus, maman!

Elle rit en secouant la tête. Puis, elle replongea dans ses dossiers.

Le bordel régnait toujours en seul maître sur le bureau de la détective. Il y avait quatre gobelets de café presque vide, des papiers de barre tendre, un noyau de pomme, trois documents ouverts dont celui du sauveur d'âmes. Il y avait aussi la fameuse casquette rouge des *Buccaneers* de Tampa Bay, une paire de lunettes noires, une bouteille de *Scope*, un paquet de gomme vide, des sachets de noix, des sacs de croustilles vides. Il y avait

aussi son sac à main.

— Es-tu en train d'inspecter mon bureau?

Elle avait levé ses yeux verts et ronds. Ils brillaient comme les étoiles dans le firmament ce qui faisait ressortir ses minuscules tâches de rousseur sur ses joues. Ses cheveux grisonnants et ondulés étaient remontés en chignon sur sa tête. Son regard fatigué demeurait espiègle et son sourire sincère. Elle portait une chemise noire avec quelques boutons détachés ce qui laissait voir un t-shirt vert du groupe montréalais Will Driving West ainsi que le début d'une craque de seins. Dulac n'avait jamais vraiment regardé avec autant d'attention le corps de sa partenaire, son cul peut-être, il reluquait le cul de toutes les filles, mais il ne s'était jamais donné l'audace de lui regarder les seins de cette façon. Il était cependant incapable de se les imaginer dans un soutien-gorge ou nu. Quelle forme pouvaient-ils avoir? Ils étaient certainement surprenants.

— Coup donc Sam, es-tu en train de me déshabiller?

Le policier sortit de sa torpeur et il leva les sourcils ce qui fit bouger son anneau. Son visage vira au rouge lui donnant un peu de couleur.

— Excuse-moi France, je suis comme pas là!

— Ben moi je suis là!

Elle arquait le dos pour s'étirer, soulevant sa poitrine généreuse, mais discrète. Mais qu'est-ce qu'elle faisait? Était-elle en train de le séduire? Dulac avait subitement une envie folle de l'inviter à prendre un verre, aller chez lui ou chez elle. Le Sacrilège?

Pourquoi pas? Mais il se contenta de parler de l'enquête qui était à son point culminant.

— Pas de nouvelle de l'ADN?

— Non, toujours pas de résultats, mais j'ai un pressentiment qu'on va les avoir bientôt. J'ai parlé à Fournier ce midi, il m'a confirmé qu'il devrait avoir l'analyse du labo aujourd'hui et qu'il la roulerait dans la base de données par la suite. Il ne se coucherait pas tant et aussi longtemps qu'il ne l'aurait pas identifiée.

— Il faut qu'il soit fiché.

— J'en suis persuadé. Un malade comme le sauveur d'âmes ne devient pas un criminel du jour au lendemain.

Samuel examina sa montre.

— D'après moi, ça va être demain.

— J'ai dit à Fournier que je voulais tous les résultats sur mon bureau avant minuit.

Elle sourit, son nez se retroussa et ses yeux étincelaient de plus belle. Elle pouvait être convaincante, très convaincante. Fournier allait sûrement lui répondre avant minuit, au pire un peu plus tard. Et là, il était minuit moins une, et toujours pas de nouvelle.

— Ben moi je te gage un verre qu'on ne les aura pas avant minuit!

— Ouais! Un verre me ferait grandement bien.

— Un gin tonique!

— Mais-en... Il me semble que je ne fais que travailler sur ces enlèvements depuis des jours... Que... Que...

— Que tu n'y vois plus clair parce que tu es trop

près du but?

Elle leva la tête et regarda son collègue dans les yeux.

— Ouain, c'est ça... Pis j'ai tellement peur de passer à côté...

Elle enfonça ses yeux étincelants dans ceux ternes de son partenaire.

— Je veux qu'on l'arrête le salaud. Je veux qu'on retrouve les filles, je veux les sauver!

Elle était maintenant debout, les mains appuyées sur la table, le regard dans un autre monde. Son coéquipier mit une main sur la sienne.

— Et on va les trouver France. Tanguay a commencé à faire des erreurs et nous approchons du but. Je le sens. Tu le sens aussi, ça paraît.

— Oui, mais il faut le faire avant qu'il ne soit trop tard. Il faut les sauver avant que tout cela ne se termine en tragédie.

— Toi aussi tu veux sauver les filles, je commence à penser que c'est toi le sauveur d'âmes!

Elle sourit et se rassit, gardant sa main sous celle de son collègue. Samuel lui caressa un instant les doigts puis se leva en tapant dans ses mains.

— Bon assez attendu, on est dû pour une bière. J'appelle Fournier pour lui dire de nous contacter sur mon cell...

Il prit son téléphone et il signala son numéro.

Bellefeuille se leva machinalement, tranquillement, déçue. Les épaules tombantes, le visage triste, une expression mélancolique. Elle défit son chignon, se passa la main dans les cheveux et mit sa casquette. Elle

prit le paquet de gomme sur le bureau, mais le rejeta aussitôt qu'elle constata qu'il était vide.

Elle leva les yeux émeraude vers son coéquipier. Elle était perplexe, Dulac avait les sourcils froncés.

— Ici Samuel Dulac, quand tu auras roulé les résultats dans la base, rappelle-moi sur mon cellulaire...

— Vraiment? Il n'a pas répondu?

Samuel secoua la tête alors qu'un homme, un dossier dans les mains, arrivait au pas de course. Il avait les cheveux longs, noirs, bouclés et totalement dépeignés. Ses yeux noirs étaient cernés jusqu'au menton et il avait un petit sourire sur les lèvres. Il portait une chemise à carreaux, jeans déchiré et des espadrilles en très mauvais état.

Dulac ferma son téléphone alors que la détective était tout sourire.

— Fournier, je te jure... T'es mieux d'avoir des bonnes nouvelles.

— François Tanguay! On a match presque parfait. Il a le profil parfait pour être notre sauveur d'âmes!

Bellefeuille s'approcha de Dulac, elle se colla à lui, et les deux détectives parcoururent ensemble le contenu du document. Fournier se mit à marcher devant eux.

— Je vous le dis, c'est lui, c'est sûr!

Les détectives feuilletèrent le dossier. Le père de Tanguay avait agressé sexuellement sa fille. Elle était morte à l'hôpital sous les yeux de son autre fils, François, mieux connu sous le pseudonyme du sauveur d'âmes. Tout était là, il n'y avait plus aucun doute. Ils

sourirent en se contemplant dans les yeux. Un trouble envahit l'esprit du sergent et il dut combattre son propre corps pour résister à la tentation d'embrasser sa partenaire qui ressentait la même chose. Elle détourna la tête vers Fournier.

— C'est lui... On le tient le salaud!

Fournier acquiesça et Bellefeuille marchait maintenant en tournant autour de son bureau. Il y avait un million de questions dans son esprit en ébullition.

— Ok! Ok! Il ne faut pas dérailler là, il faut faire ça dans les règles de l'art.

Elle regarda sa montre. Elle ne semblait pas savoir par où commencer. Samuel s'approcha d'elle.

— Je vais aller voir le procureur et on devrait convaincre un juge qui pourra nous donner un mandat au plus vite. Je m'en occupe.

Bellefeuille hocha la tête en lisant le dossier. Elle s'était éloignée un peu de son coéquipier et elle était plongée dans sa lecture.

— France.

Rien. Toujours la tête dans le document.

— France!

Dulac avait crié. Bellefeuille sursauta, Fournier aussi.

— Ça donne rien de paniquer ou de se précipiter. Je m'occupe du juge et on aura un mandat demain matin à la première heure. Toi tu t'occupes des policiers et de la brigade?

— Oui, oui...

— France, on l'a!

Elle sourit, prit son sac à main et s'apprêta à y

enfouir le dossier, son collègue le saisit au dernier moment.

— Je vais en avoir besoin. Fournier t'en donnera une autre copie.

Elle retint le document un instant et l'examina rapidement. Tanguay habitait sur la rue Victoria. Elle sourit et lui remit le dossier.

— Bon travail, Fournier! Alors tu me donnes une copie?

Samuel regarda sa montre: minuit et deux. Bellefeuille lui devait une bière.

LUNDI MATIN, 9H12

Alors qu'une horde de policiers entraient et sortaient de son appartement, le sauveur d'âmes, François Tanguay de son véritable nom, regardait le tout attentivement, caché derrière un mur de l'église Saint-Sauveur. Il examinait méticuleusement chacune des personnes qui en entraient et en sortait.

Son regard suspicieux tomba sur elle, sur la sergente détective responsable de l'enquête sur les meurtres qu'il avait commis. Elle avait l'air furieuse, elle était suivie par un autre enquêteur du service de police de Québec. Elle gesticulait en parlant fermement. Sa voix était mélodieuse et bien articulée. Elle lançait des ordres, pointant des policiers du doigt et regardant tout autour d'elle.

Puis, le regard de la détective se dirigea vers Tanguay. Il fut surpris, prit sur le fait, comme un enfant en train de voler des friandises. Il resta figé un moment et la policière le fixa. Il recula d'un pas, se retourna et courut dans l'autre direction. Sans se poser de question, il bifurqua à droite, puis à gauche, à droite, traversa la rue Saint-Vallier sans regarder et emprunta la première à droite.

Il erra ainsi durant quelques minutes et se retrouva finalement sur les berges de la rivière Saint-Charles. Les sentiers étaient déserts. Il regarda tout autour de lui, il essaya de remarquer la présence d'un policier ou de cette sergente détective France Bellefeuille. Personne. Il s'assit sur un banc en face de la rivière qui était d'un calme apaisant.

Il se frotta les mains pour se réchauffer. Il avait le souffle court et saccadé. De petits nuages de vapeur s'échappaient de sa bouche à chacune de ses respirations. Il jeta un coup d'oeil à gauche, puis à droite. Rien à signaler! Un cycliste passa en trombe. Personne d'autre. Tout était calme.

Il baissa la tête et tenta de faire le vide. Tout se bousculait dans son esprit dans un capharnaüm turbulent. Il n'arrivait pas à réfléchir, il ne voyait que des images sans importance défiler les unes après les autres. Soudainement, il entendit une personne courir derrière lui. Il se retourna promptement. Une jeune mère au jogging derrière un bébé dans une poussette.

— Mais qu'est-ce que je fais ici? Je ne peux pas rester immobile... Allez, bouge-toi... Bouge-toi!

Il se leva rapidement et prit la direction de l'ouest sur le sentier de la rivière Saint-Charles. Il avançait à vive allure, regardant occasionnellement derrière lui. Il était terrorisé. Ses yeux sombres bougeaient sans arrêt. Il ne se sentait pas bien, mais que s'était-il passé? Il se retourna de nouveau, le sentier était désert, il n'y avait personne, pas une âme en vue.

Il passa derrière le centre d'hébergement du Sacré-Coeur ainsi que son jardin communautaire. Le calme plat. Il arriva à la jonction de la rue Marie-de-l'Incarnation. Il hésita un moment. Puis il traversa la rivière. Il devait s'éloigner au maximum de son appartement. Il devait mettre la plus grande distance entre lui et France Bellefeuille.

Mais que s'était-il passé? Comment avaient-ils fait pour le retrouver? Il n'avait laissé aucun indice, pas la

moindre trace. C'était totalement impossible. Toutes les solutions imaginables et inimaginables lui traversèrent l'esprit, mais furent toutes rejetées instantanément.

Il s'arrêta un moment, ferma les paupières et tenta de reconstituer tous les événements de la soirée où il avait enlevé Évelyne pour y trouver la trace de la moindre erreur. Il se revit arriver, regarder sa voiture, entrer dans l'appartement, prendre l'argent dans ses poches. Mais lorsqu'il vit l'homme tendre l'argent, il se rendit compte qu'il ne s'agissait pas de lui, mais de l'un des amis de son père qui la remettait à son père. Lui était là, dans le cadre de la porte du salon. Le vieux pervers le regardait et lui faisait un clin d'œil avant de suivre son père vers la chambre de sa sœur.

Tanguay restait immobile un instant dans le salon, pleurant à chaudes larmes, puis en entendant la porte de la chambre se fermer, il sortait en courant de la maison, les yeux remplis d'eau, ne sachant pas où aller. Il courait et courait sans arrêter. Puis il s'adossait à un mur, relevait les genoux et se mettait la tête entre les deux jambes pour pleurer.

Lorsqu'il releva les yeux, il vit les gens le regarder, le dévisager. Il mit la main dans la poche de son manteau pour trouver un mouchoir, mais ses doigts heurtèrent le manche de son couteau. Il se rendit compte qu'il n'était plus un enfant, mais bien un meurtrier dont l'appartement venait d'être visité par les policiers.

Il était totalement désespéré. Adossé derrière le Monde des bières, il secoua la tête et se releva. Il

continua de tergiverser dans les méandres de la Vieille Capitale, retardant sans le savoir sa destinée. Il arpenta les rues de Vanier tout en cherchant dans son esprit où il était rendu, tout en se cherchant lui-même sans toutefois se trouver.

Il s'assit sur un banc derrière l'école Sans-Frontière et tenta d'y voir clair, de comprendre comment ils avaient pu le retrouver avec aussi peu de ressources, lui qui n'avait commis aucune erreur. Il se prit la tête à deux mains.

La température avait chuté, un nuage de vapeur s'échappait de sa bouche. Il tomba à genoux et revit le doux visage de sa sœur. Il pleurait à chaudes larmes. Il avait les mains pointées vers le ciel et implorait sa sœur de lui venir en aide, de lui donner de sa force pour se sortir de ce mauvais pas. Car il devait à tout prix se sortir de cette impasse, s'il voulait, un jour, avoir sa vengeance contre son maniaque de père.

— Lanie... Lanie, aide-moi. Que puis-je faire? Comment puis-je changer la situation?

Il hésita et ferma les yeux. Il inspira profondément et plongea son regard à l'intérieur de son âme. Des esprits malins s'amusaient à le torturer. Lorsqu'ils virent que François Tanguay les observait, ils sourirent tout en continuant leur châtement. Tanguay souffrait, son âme s'abimait sur les tourments de son passé violent.

— Je dois sauver mon âme, sinon je souffrirai pour l'éternité.

Puis il sentit que sa sœur lui mettait ces mots dans la bouche.

— Je dois retourner là-bas. Je dois aller à l'appartement et prendre ma voiture. En voiture, je pourrai mieux m'en sortir...

Il rouvrit les yeux et se sentit apaisé. Il se releva et replaça son manteau. Il était de nouveau calme et sûr de lui. Il avait le regard vide, perdu dans le labyrinthe de son esprit et demeura immobile un instant.

LUNDI MATIN, 9H04

La sergente détective France Bellefeuille se présenta, accompagnée de son collègue Samuel Dulac, devant un appartement de la rue Victoria dans le quartier Saint-Sauveur de la ville de Québec. Il s'agissait du logement de François Tanguay qu'ils connaissaient sous le nom du sauveur d'âmes. Bellefeuille sortit son revolver de son pantalon, enleva le cran de sûreté et le tint à deux mains, pointé vers le sol. Elle regarda son partenaire. Tous deux hochèrent la tête.

Quatre autres policiers, trois hommes et une femme, se trouvaient derrière eux, leurs armes à la main. Dulac jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que tout le monde était prêt et il frappa trois violents coups sur la porte de l'appartement. Pas de réponse. Il frappa de nouveau.

— François Tanguay, ouvrez!

Il frappa encore.

— Police! Ouvrez! Nous avons un mandat d'arrestation contre vous! Ouvrez immédiatement!

Il plongeait son regard soucieux dans les yeux verts de sa collègue. Il leva son sourcil qui avait un anneau et il inclina la tête pour indiquer qu'ils devraient défoncer la porte s'ils voulaient pénétrer dans le logement. La détective approuva d'un simple regard. Cette opération lui rappelait l'arrestation du fou de Cartier quelques années plus tôt. Un homme d'une trentaine d'années qui vivait sur la rue Cartier ne cessait de faire du vacarme.

Et, un soir, ce fut Bellefeuille qui s'était rendu à l'appartement pour calmer l'homme. Mais il avait refusé d'ouvrir et il n'avait cessé de crier. Elle était avec Châteauguay à l'époque. Il avait défoncé la porte d'un bon coup d'épaule et avait reçu, une fois dans l'appartement, la manette du téléviseur par la tête.

La détective avait alors pointé son arme en direction du fou furieux qui avait crié. Puis il s'était mis à courir vers eux, les bras dans les airs, allant de gauche à droite dans un mouvement rapide et saccadé. Elle avait fait feu et l'avait atteint à l'épaule. Le pauvre homme était tombé à la renverse en insultant l'enquêteur.

— Tanguay! Ouvrez!

Dulac criait.

Toujours aucune réponse. Samuel recula d'un pas, il effectua un signe de tête à l'un des policiers qui avait un bélier et celui-ci défonça la porte d'un seul coup. Bellefeuille regardait Dulac qui était sur le qui-vive, son arme de service dans la main, prêt à toute éventualité. Elle se sentait bien, sereine, comme une délivrance. Elle mettrait la main sur le meurtrier et elle le ferait avec lui. Lui qui était maintenant rendu si proche d'elle. Le beau Samuel Dulac. Elle sourit. Elle l'inviterait à prendre un verre ce soir, car la soirée allait être longue. Il allait devoir interroger le meurtrier jusqu'à ce qu'il leur révèle où étaient les fillettes.

La porte céda dans un bruit terrible. Samuel entra en vitesse dans le logement, son revolver droit devant lui. Il tourna vers la droite, puis vers la gauche. Personne. France était juste derrière lui, tenant son

revolver à deux mains. Elle entra à son tour et s'engouffra dans la pièce en effectuant des demi-cercles.

Ils se regardèrent. Dulac lui fit signe et elle se dirigea plus profondément dans la cuisine de Tanguay. Il y avait une table ronde au milieu de la pièce, entourée de trois chaises. Une fenêtre cachée par un rideau qui ne laissait passer que peu de lumière. Sur le mur à gauche, il y avait un comptoir plutôt propre. Seulement un peu de vaisselle traînait dans l'évier.

Les autres policiers entrèrent aussi dans l'appartement. Les détectives se regardèrent de nouveau. Le détective se dirigea, avec deux autres agents, vers la chambre et le bureau du sauveur d'âmes alors que sa partenaire se pointa dans le salon, suivie des deux autres policiers.

Elle trouva un divan usagé adossé au mur devant un vieux téléviseur douze pouces, probablement noir et blanc avec des antennes. Il y avait aussi une grande bibliothèque et une petite table où reposaient des livres ainsi qu'un verre vide. Elle se dirigea vers la fenêtre et la porte donnant sur la cour. Elle se plaça sur le coin de la fenêtre et jeta un coup d'œil à l'extérieur.

Une petite cour déserte. Elle plissa les yeux et essaya de voir derrière les rideaux. Elle ne vit personne. Un policier se tenait près de la porte, la main sur la poignée, et il regardait en sa direction. Elle lui indiqua de l'ouvrir, ce qu'il fit. Le policier sortit sur la terrasse, son fusil pointant dans toutes les directions.

Lorsqu'il revint à l'intérieur, il secouait la tête négativement. Il y avait aussi un placard dans le salon.

Bellefeuille fit signe de la tête à l'autre homme pour qu'il le vérifie. Une simple penderie avec des manteaux et des vêtements chauds. Ils étaient seuls dans le salon. La détective remit le cran de sûreté sur son arme, la replaça dans son pantalon et elle cria.

— Clear!

Elle attendit un court instant en examinant les lieux. Rien d'anormal. Un peu rustique, mais rien d'exceptionnel. Elle se dirigea vers la bibliothèque, pencha la tête et regarda le titre des livres s'y trouvant. Plusieurs livres de Camus : « La Chute », « L'Étranger », « Caligula ». Il y avait aussi du Ionesco et du Samuel Beckett. Vive l'absurde!

— Clear.

C'était Dulac. Elle souleva la tête.

— *Shit!* Il n'est pas ici...

— France! Viens voir ça!

Elle regarda l'un des hommes à ses côtés.

— Établissez un périmètre autour du logement et essayez de voir si Tanguay ne rôderait pas dans les parages. Ah oui, et appelez Fournier, je veux les empreintes de Tanguay pour les comparer.

— Très bien, sergent.

Elle se dirigea rapidement vers son collègue qui était dans le bureau du meurtrier. Elle croisa les deux autres policiers qui la regardaient, soucieux. Elle hocha la tête.

— Beau travail, mais maintenant mettez-moi la main sur Tanguay!

— Oui, sergent.

Les deux hommes sortirent promptement de

l'appartement, regardant de tous les côtés. Bellefeuille eut un pressentiment et décida d'aller jeter un coup d'œil à l'extérieur avant d'aller retrouver son collègue. Elle suivit les deux agents qui sortaient du logement.

Elle s'arrêta dans la cuisine, tournant sur elle-même, elle fixait la porte qu'ils avaient défoncée quelques minutes plus tôt. Elle était déçue. Elle aurait aimé mettre la main sur le sauveur d'âmes, le questionner. Elle aurait tellement aimé savoir où se trouvaient les deux jeunes filles, ce que ce criminel avait fait d'elles.

Le sauveur d'âmes. Pourquoi se faisait-il appeler le sauveur d'âmes? Était-ce un indice ou bien s'il n'y avait aucun lien à faire avec ce nom? Puis, elle remarqua qu'au-dessus des armoires, il y avait des bouteilles de vin vides, ainsi que quelques bouteilles de bourbon!

Elle était furieuse. Elle donna un coup de pied au sol, piaffant comme un cheval avant le départ pour le derby du Kentucky. Pourquoi n'était-il pas là? Où était-il? Elle donna un coup de poing sur la table et se dirigea vers l'extérieur. Lorsqu'elle arriva dehors, elle examina la rue. Dulac se présenta juste derrière elle.

— Il n'est pas loin... J'en suis sûre.

Elle indiqua aux policiers où délimiter le périmètre de sécurité. Elle leur dit aussi d'aller aux appartements voisins, de prendre le contrôle des lieux. Si Tanguay revenait, ils l'attendraient! Puis son regard s'arrêta au coin de la rue, dans les marches de l'église. Elle crut voir un homme s'y dissimuler, ou simplement un passant. Elle fixa un instant cet endroit, immobile, comme un alligator surveillant sa proie. Samuel lui mit

la main sur l'épaule lui demandant de le suivre, il avait trouvé quelque chose. Mais la détective voulait suivre son instinct. Elle demeura immobile un instant, surveillant attentivement le bas des marches.

LUNDI MATIN, 8H35

Le sergent détective Samuel Dulac se tenait debout, immobile dans le bureau du juge Lepage. La pièce était impressionnante, du moins, le policier se sentait toujours impressionné lorsqu'il mettait les pieds dans le bureau d'un haut magistrat. Le plancher ciré était en bois franc. Deux lampes sur pied avec abat-jour en tissu blanc étaient judicieusement placées au fond de la pièce. Un dracéna, une plante verte au feuillage persistant et à la croissance lente, était posé sur le sol à droite du pupitre qui était en bois massif. Devant, il y avait un tapis à motif rouge sur lequel reposaient deux chaises en bois, recouvertes du même tissu blanc que les lampes. Les murs étaient eux aussi en bois, deux bibliothèques encastrées étaient remplies de livre de toutes sortes. Et accrochés sur ces murs, les diplômes et certificats obtenus par le juge Lepage lui-même.

Au fond de la pièce, il y avait un meuble sur lequel reposaient des bouteilles de boisson, du whisky et du cognac, ainsi qu'un plateau et des verres. Aux côtés de ce meuble, deux divans du même tissu blanc étaient disposés en angle.

Le bureau sur lequel le juge était en train de signer le mandat d'arrestation était étincelant. Samuel pouvait y voir le reflet du magistrat, les sourcils froncés, qui signait le mandat. Simplement une petite lampe verte, une tasse de café fumante ainsi qu'une boîte en bois contenant des cigares occupaient la surface du bureau.

— Vous êtes certain qu'il s'agit bien de ce Jack?

Le détective sourit. Les traits tirés, il n'avait pas dormi de la nuit. Il était terriblement fatigué et une boisson énergisante lui ferait le plus grand bien. Le juge, un homme dans la soixantaine aux cheveux rares termina sa signature et leva ses yeux gris vers l'enquêteur, attendant une réponse. Samuel toussota.

— Et bien, monsieur le juge, c'est ce que ce mandat devrait nous confirmer.

L'homme de loi acquiesça d'un hochement de tête, parcourut la lettre une dernière fois et la remit au détective.

— Bonne chance!

Dulac saisit le bout de papier, remercia le juge et sortit du bureau promptement. Il traversa le palais de justice en marchant très rapidement tout en pliant le mandat qu'il serra dans la poche arrière de son jean. Une fois à l'extérieur, il se dirigea tout aussi rondement vers sa flamboyante *Nissan* stationnée en double.

À l'aide de sa clé électronique, il déverrouilla le coffre. Arrivé derrière sa voiture, il ouvrit la valise et saisit un *Red Bull* qu'il ouvrit immédiatement. C'était déjà son deuxième ce matin. Le policier commençait à croire que cette boisson ne faisait plus effet chez lui. Était-il devenu le Obélix de la boisson énergisante? Il en prit trois bonnes gorgées, ferma le coffre, saisit son cellulaire et pénétra dans sa voiture.

Il démarra, tout en composant le numéro de sa partenaire. France... Elle non plus ne devait pas avoir beaucoup dormi. Elle avait dû lire et relire le dossier de Tanguay toute la nuit pour se convaincre que les

filles étaient toujours en vie. Samuel doutait étrangement de cette possibilité. Ensemble, ils faisaient une équipe hors pair. Est-ce que cela pourrait aussi être valable dans la vie personnelle?

— Bellefeuille!

— Salut, c'est Sam... J'ai le mandat, je suis en route...

— J'arrive.

Elle raccrocha, alors que lui téléphonait au service de police.

— Centre de police de la ville de Québec. Nancy à l'appareil, comment puis-je vous aider?

— Nancy, c'est Samuel Dulac... J'ai un mandat d'arrestation contre François Tanguay au 386 Victoria. Est-ce que tu peux m'envoyer ce que j'ai besoin?

— 386 Victoria... Parfait, je vous envoie ce que j'ai.

Il raccrocha et lança son téléphone sur le siège du passager. Il se passa la main au visage, il engloutit sa canette de *Red Bull* et il la lança par terre, aux pieds du siège du passager, à côté de celle qu'il avait lancée quelques minutes auparavant. Il emprunta le boulevard Jean-Lessage, brûla le feu rouge au coin de Saint-Paul. Il continua sur le boulevard Charest, brûlant les feux rouges qui se présentaient devant lui. Deux autopatrouilles, gyrophares allumés, se faufilèrent derrière lui et ils tournèrent sur Victoria, juste derrière l'automobile de France Bellefeuille.

Sans ralentir dans cette rue étroite et bondée de voitures stationnées, ils filèrent jusqu'au numéro 386. L'enquêteur arrêta son véhicule juste derrière celui de

sa partenaire, à côté d'une borne-fontaine, en face du parc Alys-Robi et au coin de la rue Napoléon.

Il vit Bellefeuille sortir de son automobile, il fit de même. Il prit le mandat qu'il avait dans la poche de son jean et le brandit fièrement en se dirigeant vers sa collègue. Elle lui sourit, ses yeux verts pétillaient. Le détective lui rendit son sourire, mais son regard soucieux ne l'avait pas quittée.

— Il est à nous!

Elle lui mit la main sur l'épaule.

— Il faut faire ça *by the book*. Il nous le faut vivant. Il faut que nous retrouvions les filles. Je doute qu'elles soient ici.

Dulac acquiesça. Quatre autres policiers se présentèrent à leurs côtés. Le détective connaissait bien deux de ceux-ci : Johnson et Fradette. Johnson, un anglophone de trente-deux ans, était grand et mince. Il avait les cheveux blonds et courts et les yeux bleus. Il se souvenait qu'il avait un tatouage dans le haut du dos qui disait : « To serve and protect ». Fradette était un rouquin joufflu aux yeux verts et il avait le visage rempli de taches de rousseur.

Les deux autres, dont l'enquêteur n'arrivait pas à se souvenir de leur nom, étaient un homme et une femme. La femme, début vingtaine, le visage pas très sympathique, un gros nez croche, des yeux bruns malins le regarda d'un air provocateur. L'autre policier était chauve et sa calvitie lui donnait l'air plus vieux qu'il ne l'était en réalité. Il avait le regard si pâle que cela en était troublant.

Samuel ouvrit le coffre de sa voiture et prit le bélier

s'y trouvant. Il le lança à Johnson qui le saisit habilement. France examinait les policiers.

— Il nous le faut vivant. Alors, faites gaffe!

Tous acquiescèrent. Puis Dulac donna deux coups sur le bélier que tenait Johnson.

— Ok, quand je te le dirai, tu donnes un coup de bélier où la serrure, le plus fort que tu peux et tu te retires pour nous laisser entrer.

— Excellent.

Dulac serra ses lèvres minces et plongea son regard terne dans celui de sa partenaire. Ils hochèrent tous les deux la tête. C'était maintenant. C'était le moment de mettre la main sur le sauveur d'âmes et de retrouver les filles qu'il avait enlevées.

Ils marchèrent vers cet immeuble aux briques brunes. Ils passèrent devant le 394, puis le 390, ces deux portes blanches étaient collées. Juste à côté se trouvait la porte rouge de François Tanguay. Deux plantes se trouvaient à droite de la porte et les rideaux étaient fermés. Ils se placèrent de part et d'autre de la porte de l'appartement 386.

Bellefeuille sortit son arme de son pantalon et la pointa vers le sol. Ils se regardèrent, ils étaient prêts. Le temps semblait s'être arrêté. Il n'y avait plus de bruit, plus d'ombre, plus rien. Seulement eux et la porte. Cette porte rouge sur un mur de briques brunes.

LUNDI MATIN, 9H35

François Tanguay, connu des inspecteurs France Bellefeuille et Samuel Dulac comme le sauveur d'âmes, regarda sa montre. Elle indiquait neuf heures trente-cinq. Il pensait qu'il était bien plus tard, qu'il avait erré dans les rues bien plus longtemps, mais le temps semblait s'être arrêté un court moment, heureusement.

Il poussa un soupir et donna un coup de pied sur un caillou. Il était bien trop tôt pour retourner chercher sa voiture qui était garée près de son appartement. Il devait y avoir encore une fourmilière de policiers sur les lieux. Il mettrait un plan en place. Comment récupérerait-il sa *Pontiac*? Que fallait-il faire ensuite? Les policiers savaient-ils que le véhicule était à lui? Connaissaient-ils aussi l'existence de son chalet?

Peu importaient toutes ces questions. Il n'avait malheureusement plus de temps à perdre. Il retournerait au chalet et exécuterait son plan pour sauver son âme et celle de sa sœur, Mélanie Tanguay. Il le ferait avant qu'il soit trop tard, car il avait aussi promis vengeance et que, pour ce faire, il devait persécuter son père pour l'éternité dans les quatre feux de l'enfer.

Mais sa *Pontiac*, les inspecteurs l'avaient certainement déjà identifiée. Ils l'avaient peut-être même déjà remorquée. Il n'avait vraiment plus de temps à perdre, sinon tout serait gâché, perdu.

Comment s'y prendre? Comment pourrait-il se rendre à son chalet et effectuer cette cérémonie d'abnégation pour sauver sa sœur, pour la venger?

Malgré tous les éléments qui n'étaient pas en place, est-ce que cette cérémonie fonctionnerait comme prévu?

Il n'en avait pas la moindre idée. Sa machination si bien préparée, si parfaitement exécutée avait maintenant du plomb dans l'aile et sa forteresse ressemblait maintenant bien plus à un château de cartes qui était sur le point de s'effondrer. Comment tout ceci était-il possible? Comment l'avaient-ils retrouvé? Il ne pouvait le croire.

— Je dois réussir ma mission. Je dois la réussir. Si toute l'humanité doit saigner et souffrir pour que se réalise cette prophétie et que ma petite Lanie soit en paix, eh bien elle souffrira. J'ai travaillé si fort que je ne peux pas tout perdre maintenant. Je ne peux pas... C'est impossible... Je dois réussir, il faut que je réussisse.

Il reprit la direction de son appartement d'un pas rapide, marchant machinalement, la tête haute, son regard suspicieux droit devant lui. Il dévisageait les gens qu'il croisait et ceux-ci baissaient les yeux et la tête à la vue de cet homme sinistre qui ressemblait à un zombie sorti directement des films d'horreur les plus effrayants.

Il réfléchit à une vitesse inimaginable. Il voyait exactement comment il prendrait possession de son automobile. Il arriverait sur l'avenue des Oblats, les clés de sa *Pontiac* dans sa main, prêt à ouvrir la portière. Non. Il aurait plutôt la main sur son couteau dans la poche de son manteau pour contrer toutes éventualités.

Il avancerait rapidement en direction de sa voiture qui était stationnée sur la rue Boisseau, en espérant que les policiers ne l'aient pas remorquée. Il identifierait l'autopatrouille qui surveillerait sa propre automobile. Il identifierait les agents qui attendraient sous le porche de son appartement ou même à l'intérieur de celui-ci.

Il arriverait à la voiture de police, cognerait à la fenêtre du conducteur. Celui-ci baisserait la vitre et il lui demanderait du feu. Peu importerait sa réponse. Il sortirait son couteau et lui trancherait la gorge. Le sang giclerait partout dans l'habitable et le pauvre homme laisserait sa vie en service.

Ensuite, il ouvrirait la portière et offrirait le même sort à l'autre policier qui n'aurait pas eu le temps de sortir son arme tellement il serait sous le choc de ce qu'il aurait vu. Les deux hommes reposeraient ainsi dans un bain de sang.

Il se retirerait subtilement, sortirait les clés de ses poches, arriverait à sa *Pontiac*, ouvrirait la portière rapidement et s'en irait à toute allure. Il se fauflerait à travers les rues exiguës pour se diriger sur la rue Bayard et Charest Ouest. Non! Il montrait jusqu'à Arago, pour prendre la rue de la Couronne et passer devant le poste de police, avant de s'engager sur l'autoroute Laurentienne. Ensuite, les autoroutes de La Capitale et Henri IV. Il passerait par la ville de Shannon pour se rendre jusqu'à son chalet. Il pourrait y être vers la fin de l'avant-midi et aurait amplement le temps de préparer la cérémonie qui devait débiter au douzième coup de minuit.

Voilà! Ce n'était pas parfait, mais c'était un plan. Il ne restait plus qu'à savoir si le sacrifice de son âme pourrait sauver celle de sa sœur, à savoir si tout ceci fonctionnerait même si toutes les conditions n'étaient pas respectées. Il ne servait à rien de trop penser. Il allait bientôt pouvoir le constater.

Il ralentit son pas. Il hésitait. Il pensait à nouveau à la petite Mélanie. Elle était là, assise sur son lit alors qu'il était à l'hôpital. Les médecins étaient venus lui faire les points qui lui marqueraient le visage pour le reste de sa vie. Elle lui avait souri et elle avait avancé sa main vers le visage du petit François. Il avait reculé la tête et avait baissé les yeux.

Elle s'était approchée de lui et lui avait caressé les cheveux. Il avait ouvert les paupières, il avait pleuré. Elle aussi. Elle l'avait regardé intensément puis elle avait mis sa minuscule main sur la joue qui était recouverte d'un bandage. François avait déposé sa main sur celle de sa sœur et ils s'étaient regardés un long moment.

Elle l'avait serré dans ses bras et l'avait embrassé sur le front. Elle avait jeté un coup d'œil derrière, elle avait vu son père et sa mère se disputer et les policiers arriver. Elle avait approché sa bouche à l'oreille de son frère et lui avait murmuré.

— Ne dis rien à la police François. Sinon papa va nous tuer. Ne leur dis rien.

Elle s'était éloignée et ils s'étaient regardés un long moment. François avait pleuré et avait secoué la tête.

— Je ne peux pas Lanie, avait-il dit de façon presque inaudible... Je ne peux pas... Il faut que tout

ceci arrête.

— Non, ça n'arrêtera jamais...

Ses parents étaient entrés dans la chambre, précédés par deux agents de police. Lorsque les policiers s'étaient présentés à côté du garçon, ils avaient souri et avant même qu'ils n'avaient posé une question, le garçon avait jeté un coup d'œil à sa sœur qui s'était mise à pleurer.

— C'est ce gros pourri-là qui m'a fait ça! Il m'a fait ça parce que j'essayais de l'empêcher d'abuser de ma sœur...

Les deux policiers étaient stupéfaits et s'étaient retournés vers le père de François. Celui-ci avait mis ses deux bras droits devant lui et avait crié en s'apprêtant à étrangler son fils.

— Fils de pute!

La petite Mélanie avait essayé de s'interposer, mais son père lui avait asséné un si violent coup de bras, que la pauvre fillette s'était écrasé la tête sur une table. Les policiers avaient maîtrisé le fou furieux et ils l'avaient projeté au sol en lui passant les menottes. Le vieux pervers avait crié des obscénités tandis que sa femme avait donné des coups de poing aux policiers pour qu'ils laissent son mari.

Le garçon, lui, avait pleuré et avait regardé en direction de sa sœur. Elle était étendue au sol, une marre de sang sous son crâne.

— Lanie! Lanie! Lanie!

LUNDI MATIN, 9H35

La sergente détective France Bellefeuille scrutait toujours la rue Victoria en espérant apercevoir François Tanguay, le sauveur d'âmes, surgir quelque part, mais rien. Peut-être que cet homme travaillait. Mais ce n'était pas à son dossier. Peut-être était-il en train de sauver une autre âme. Probablement pas aussi tôt le matin. Peut-être était-il ailleurs dans un autre appartement, avec les filles. Pourquoi pas?

Mais où pouvaient bien être les filles? Il ne pouvait pas les avoir tuées. Quoique toutes les options étaient envisageables lorsqu'un crime était commis par un psychopathe comme Tanguay. Son passé et son enfance renforçaient cette affirmation.

— France! Viens voir ça!

Samuel Dulac insistait, ce devait être important. Un indice qui lui permettrait peut-être de retrouver les filles ou Tanguay. Elle jeta un dernier regard à la rue, regarda les autres policiers s'affairer comme des fourmis pour essayer, comme elle, d'attraper le meurtrier et, par le fait même, espérer retrouver les filles vivantes.

Bellefeuille entra de nouveau dans l'appartement, mais cette fois avec moins d'espoir que la première fois. Elle savait maintenant que les filles n'y étaient pas et Tanguay non plus. Elle examina de nouveau la cuisine en quête d'un signe qui la mettrait sur la bonne voie.

Lorsqu'elle arriva dans le bureau du sauveur d'âmes, elle vit son collègue qui attendait, immobile

devant la table de travail. Il était penché sur celle-ci et semblait lire quelque chose. La détective le regarda de ses yeux verts et elle fut distraite un moment par la beauté sombre de son partenaire. Elle reprit rapidement ses esprits. Que pouvait-il bien lire? Une lettre? C'était certainement ça!

Son cœur se débattait dans sa poitrine. Était-ce vraiment un mot du sauveur d'âmes? Si c'était le cas, cela indiquerait qu'il était sur le point de faire une troisième victime, mais qu'il n'était pas encore passé à l'action. Elle était soulagée. Il y avait encore de l'espoir pour retrouver les deux autres filles indemnes.

Elle s'avança rapidement et dirigea son regard vers ce que Samuel lisait. Il leva les yeux et il se mit à l'observer, elle s'en aperçut, mais elle ne réagit point. Dulac l'analysait lorsqu'elle investiguait les lieux d'un crime. Était-ce parce qu'il admirait son travail ou bien parce qu'il la désirait? Samuel Dulac... Que pensait-il vraiment? Que désirait-il vraiment? Il la troublait parce qu'elle n'était pas en mesure de lire dans son jeu. Mais pourquoi? Elle qui avait un don pour bien évaluer les personnes.

Elle se mit juste à côté de son collègue et elle plaça ses mains sur la table, juste à côté des siennes. Il y avait une feuille avec deux paragraphes d'écrits. Bellefeuille se tourna vers Dulac. Une lueur étrange brillait dans les yeux soucieux de l'enquêteur, comme si une illumination venait de le frapper. Leurs visages étaient si près l'un de l'autre que leurs nez se touchaient presque, que leurs lèvres auraient pu se rejoindre. La détective replongea son regard sur la lettre et la lut

dans sa tête. « *Détective Bellefeuille. Vous pensiez peut-être que vous aviez une chance de me retrouver...* » Elle s'arrêta.

— Mais nous t'avons trouvé, sale con!

« *Mais ce n'était pas du tout dans mon intention de me faire prendre, du moins de me faire prendre vivant.* »

Elle arrêta brusquement sa lecture et regarda de nouveau son collègue, l'air consterné. Était-il mort? Non. Il ne mourrait qu'une fois cette lettre terminée et elle ne l'était pas. Peut-être se suiciderait-il s'il advenait qu'ils mettent la main sur lui ou qu'ils soient près d'y arriver, comme c'était le cas à ce moment.

En venant ici, en entrant dans son appartement et en ne le trouvant pas, ils risquaient de ne jamais le retracer et de ne jamais savoir ce qu'il avait fait des filles. Elle doutait. Avait-il été trop téméraire? Elle soupira. Elle qui ne doutait jamais, qui savait si bien qui elle était et où elle se dirigeait. Que se passait-il? Elle serra les dents, ce qui souleva ses pommettes tachetées de rousseur. Elle reprit confiance. Il ne se suiciderait pas. Il avait une mission à accomplir et il essaierait de la compléter à tout prix. Elle en était persuadée. Elle poursuivit la lecture.

« *Je ne veux que vous aider à enrayer le réseau de prostitution juvénile de Québec et vous, vous passez votre temps à vouloir me prendre. N'est-ce pas un peu ridicule? D'autant plus que je me suis seulement attaqué aux proxénètes, sauvant leur âme et laissant en paix, si je peux m'exprimer ainsi, les clients. Ces vieux pervers, dépravés de notre société, qui méprise*

notre jeunesse et de notre avenir. Dans quel monde vivons-nous? »

Bellefeuille resta un moment silencieuse, immobile devant la table. Elle tenta de tisser un lien entre tous ces meurtres. Elle voulait trouver une explication à ces mots, à ces phrases. Elle lut et relut les mots. Elle tirait des conclusions puis, elle changeait d'avis, refaisait d'autres liens, recommençait du début. Rien de plus. Elle se tourna vers Dulac

— Il est en mission, ça nous le savons, et à lire ceci, cette mission s'achève...

Elle relut le début du message. « *Vous pensiez peut-être que vous aviez une chance de me retrouver, mais ce n'était pas du tout dans mon intention de me faire prendre, du moins de me faire prendre vivant... »*

— Ceci est sa dernière lettre... Nous devons l'attraper à tout prix, sinon il sera trop tard. Oui. Il sera trop tard!

— Tu en es sûre?

Elle soupira et plongea ses yeux émeraude dans ceux café de son partenaire de travail.

— Je ne sais pas. Mais c'est une alternative qui est fortement envisageable. Il ne faut surtout pas perdre de temps et le fait d'être ici aujourd'hui joue en notre faveur. Il sentira l'urgence de terminer sa mission et commettra plus d'erreurs. Ainsi, nous avons alors plus de chances de lui mettre la main dessus.

Elle hésita et regarda autour d'elle, examinant la pièce.

— Il faut le retrouver... Il faut retrouver les filles... S'il n'est pas ici, où est-il? Où sont les filles?

Nous ne sommes pas loin... Nous ne sommes vraiment pas loin du but.

— Et nous allons l'atteindre, ajouta Samuel. Mais maintenant, trouvons ce qu'il nous manque! On devrait pouvoir trouver un indice ici. Les filles, elles sont dans un lieu sûr... Une maison, un appartement, un sous-sol... Il faut trouver!

Il lui fit un clin d'œil.

— Tu t'occupes du bureau?

Il sortit pour aller inspecter les autres pièces. France Bellefeuille resta un moment immobile. Elle hocha la tête et commença son investigation. Elle regarda l'horloge placée sur le mur, face à la table : il était 9h45. À côté de la lettre, il y avait un dictionnaire ouvert. Elle regarda la page, les mots, et elle tomba sur le mot « paradis ». Elle lut. « Religion : dans les religions judéo-chrétiennes séjour céleste des âmes des justes après la mort... » Des âmes justes... Un sauveur d'âmes... Elle continua sa lecture. « Lieu de beauté, d'harmonie et de douceur de vivre. État de bonheur et de plénitude. » Douceur de vivre... Bonheur... Plénitude...

LUNDI MATIN, 9H35

La porte de la chambre d'un appartement de la rue Victoria dans le quartier Saint-Sauveur à Québec était entrouverte. Le détective Samuel Dulac regardait les deux policiers qui le secondaient, Johnson et la fille dont il oubliait le nom. Il hocha la tête, poussa la porte d'une main et entra dans la pièce pointant son revolver, un Heckler und Koch d'origine allemande, dans toutes les directions. La chambre était vide, du moins vide d'humains.

Il y avait au milieu de celle-ci, adossé au mur du fond, un lit double, bien fait, recouvert d'un édredon beige. Le matelas reposait sur une plateforme de mélamine blanche. Le plancher était en bois flottant. De chaque côté du lit se trouvaient deux tables de nuit en osier avec un seul tiroir. Sur celle de droite, il y avait une petite lampe de chevet en métal ainsi qu'une boîte de mouchoirs. Sur celle de gauche reposait un livre. Dulac s'en approcha. C'était un livre noir, massif et une tête de démon semblait avoir été collée sur la couverture. Le détective prit le volume dans ses mains. « Le Diable. Autobiographie autorisée et illustrée. » Il fronça les sourcils, ce qui fit bouger son anneau, il s'empara de l'ouvrage et il l'ouvrit où était placé le signet.

C'était une illustration. Un homme aux cheveux hirsutes, en habit, se faisait harceler par sept dragons diaboliques. Il y avait d'inscrit sur les dragons les péchés capitaux : avarice, gourmandise, orgueil, colère, luxure, paresse, envie. Le dessin, en noir sur fond

rouge vif, était démoniaque. Il y avait une inscription dans le haut de la page: « Satan vient au croyant que les remords assaillent. »

Troublant. L'inspecteur feuilleta les pages qui étaient plastifiées. Il y avait des illustrations, des textes et des citations de Baudelaire, Blake et même de la Bible. Mais qu'est-ce que c'était que ce livre? Dulac secoua la tête. Lui qui ne se laissait pas impressionner, et bien là; il l'était. Il referma rapidement le bouquin, inquiet. C'était un bel ouvrage, mais quelque peu troublant, vraiment troublant.

Le détective reposa l'oeuvre où il l'avait prise et continua son inspection de la chambre. Dans le coin, à droite du lit, se trouvait une patère sur laquelle reposait simplement un chapeau noir. Juste à côté, une garde-robe. Il ouvrit la porte. Personne. Seulement des vêtements bien rangés et repassés, accrochés sur des cintres. Pantalons, chemises, chandails, manteaux. Sur la tablette du haut, il y avait une boîte et sur le sol, il y avait une paire de souliers ainsi qu'une paire de bottes.

Sur l'autre mur, il y avait une petite fenêtre, les rideaux ouverts, donnant sur la cour arrière. Sous la fenêtre, une petite commode en bois avec trois tiroirs sur laquelle se trouvait une photographie. L'inspecteur s'en approcha et se pencha sur la photographie. C'était une vieille photo, défraîchie et froissée dans un cadre en bois. Il n'y avait qu'une petite fille sur la photo. La sœur de Tanguay? Sa sœur n'avait-elle pas été violée et tuée par leur père? Des fois, il s'en voulait d'être aussi visuel. Il ne se souvenait pas exactement des informations que lui avait fournies Fournier.

Bellefeuille qui avait probablement examiné le dossier du sauveur d'âmes de fond en comble, alors que lui ne l'avait que parcouru.

Il se releva, déçu de lui-même. Il examina la pièce de ses yeux sombres. Les murs étaient peints d'un jaune pâle sans aucune décoration, aucun cadre. Cette chambre n'avait rien de particulier, une chambre simple d'une personne simple. Étrange. Un frisson parcourut le corps du détective.

Était-ce bien ce Tanguay qui était le meurtrier? Dulac eut un doute. Un meurtrier pouvait-il dormir dans un lieu aussi serein? Mais il y avait le livre du diable. La photo de la fille. Rien de vraiment concluant. Il secoua la tête.

— Y'a rien ici.

Il sortit de la chambre en passant entre les deux policiers qui ne quittaient pas l'inspecteur des yeux. Puis il se dirigea vers l'autre pièce, juste à côté de la chambre.

La porte de l'autre pièce était aussi entrouverte. Le détective la poussa avec force et entra immédiatement. C'était un petit bureau sans fenêtre, une étagère sur la droite, une table au fond.

— Clear!

C'était Bellefeuille. Il n'était pas ici. Merde. Il s'approcha de la table, hypnotisé.

— Clear!

En arrivant devant le bureau, il remarqua une feuille. Une lettre que Tanguay était en train d'écrire? Il la parcourut du regard. C'était bel et bien leur homme. Il eut un rictus, le sourire de la victoire,

comme un écolier qui vient de mettre la main sur les réponses d'un examen à venir.

Il se retourna vers les deux autres policiers qui le regardaient obnubilés.

— Allez vérifier les toilettes et occupez-vous des renforts qui vont arriver. Il faut établir un périmètre de sécurité!

— Got it!

Les deux policiers sortirent et Samuel se pencha de nouveau sur la feuille et il la lut d'un trait.

— France, viens voir ça!

Il lut et relut la lettre. C'était incroyable. C'était bel et bien lui et il s'apprêtait à commettre d'autres meurtres, un autre enlèvement. Il se releva en espérant voir sa partenaire entrer dans le bureau, mais elle ne se pointait pas.

Il n'y avait pas grand-chose dans cette pièce. Une chaise de bois se trouvait devant le bureau en mélamine aux pattes noires. Sur la table, il y avait une lampe d'appoint, un dictionnaire plutôt récent qui était ouvert, des feuilles et un crayon à encre noire. Sur le mur, il y avait une horloge : 9h42.

Les murs étaient peints en blanc. Il se dirigea vers l'étagère de bois, peinte en jaune. Il y avait des feuilles de papier, des bibelots, une radio vétuste et plusieurs livres. Dulac se pencha pour consulter les titres des livres, pour voir s'il n'y avait pas des ouvrages tout aussi intrigants que cette autobiographie du diable.

Edgar Allan Poe, Nietzsche, William Blake, John Milton. Ce n'était pas de la lecture de tout repos. Peu importait. Ce qui comptait, c'était le sauveur d'âmes,

c'était sa lettre. Un psychologue viendrait étudier tout ceci pour faire le portrait psychologique du meurtrier. Dulac lui, c'était Tanguay qu'il voulait. Il voulait retrouver les filles et coincer ce salaud.

Il retourna à la table, s'appuya sur celle-ci et relut les mots pour une énième fois. Il releva la tête, mais qu'est-ce qu'elle faisait?

— France! Viens voir ça!

Sa voix chaude et puissante retentit dans tout l'appartement. Elle ne pouvait que l'entendre. Il retourna à la lecture de la lettre pour y trouver quelque chose, mais rien. Elle ne contenait rien qui pouvait lui permettre de retrouver les filles.

Sa collègue entra enfin dans la pièce. Il quitta la feuille des yeux pour les plonger dans ceux de sa partenaire. Comme il l'admirait! Elle était une enquêteuse hors pair. Il aimait l'observer, la regarder investiguer les lieux d'un crime. Il suivait ses moindres gestes. Mais était-ce simplement une admiration ou aussi un désir? Pourquoi, lui qui avait cette confiance inébranlable envers les filles, était dans l'incapacité de faire les premiers pas avec France Bellefeuille?

Elle vint se placer juste à côté de lui, si près que leurs bras se touchèrent. Elle se pencha sur la lettre et elle reconnut aussitôt qu'il s'agissait de François Tanguay. Elle releva la tête et se tourna vers lui. Ils étaient si près l'un de l'autre, les yeux dans les yeux. Les yeux verts de France étincelaient et Samuel ressentit un désir irrésistible de coller ses lèvres sur celles de sa collègue.

Il baissa son regard sombre et regarda les lèvres

souriantes de sa partenaire. Il se mordit la lèvre inférieure. Mais qu'est-ce qui l'empêchait de l'embrasser, là immédiatement? Une force le poussait à le faire, une autre le retenait. Un désir personnel ancré au fond de lui voulait cette bouche, mais une morale professionnelle l'en empêchait. Ce fut Bellefeuille qui prit la décision. Elle tourna la tête vers la lettre du sauveur d'âmes et en amorça la lecture.

LUNDI MATIN, 9H58

François Tanguay était ébranlé. Un vortex vertigineux lui troublait l'esprit. Il se tenait debout, immobile, sur le trottoir quelque part dans le Saint-Sauveur à Québec. Un passant le dévisagea, ce qui le sortit de sa torpeur. Il regarda autour de lui, complètement désespéré. Où se trouvait-il? Il leva les yeux. Rue de Carillon. Il se retourna et aperçut le terrain de soccer du parc Victoria. Il était tout près de son appartement, trop près. Il ne pouvait pas y retourner, les policiers occupaient maintenant les lieux.

Mais il marchait inexorablement vers son appartement, vers son destin. Il continuait sur de Carillon. Il traversa les rues Saint-Vallier et Chénier, et en arrivant au coin de Père-Grenier, il aperçut l'école Margerite-Bourgeois au bout de la rue. Il se jetterait dans la gueule du loup sans s'en rendre compte. Il bifurqua sur sa gauche et continua machinalement son chemin jusqu'à revenir sur la rue Saint-Vallier qu'il traversa sans trop regarder. Une voiture passa tout près de le frapper. Le conducteur klaxonna et le sauveur d'âmes reprit partiellement conscience de ce qui était en train d'arriver. Il s'arrêta et réfléchit un instant. Il était en face de Chez Vallière, un casse-croute. Il ouvrit la porte et s'engouffra dans le restaurant. À l'intérieur, c'était le calme. Il n'y avait que deux clients assis sur une des banquettes à gauche. Les deux lisaient un journal. Celui qui lui faisait face leva les yeux un moment pour le dévisager et retourna rapidement à sa lecture.

Tanguay décida de s'asseoir sur la deuxième banquette à droite, face à la porte. La serveuse qui roulait ses cheveux châains autour de son index se présenta rapidement à côté de son nouveau client.

— Je vais prendre un café, noir, s'il vous plaît.

Elle acquiesça et lui servit, quelques instants plus tard, une tasse bien pleine. Il jeta un regard aux clients se trouvant près de la porte et qui étaient obnubilés par leur lecture. Il se retourna vers la serveuse et lui demanda un journal. Elle revint promptement avec le Journal de Québec.

— Vous allez manger quelque chose?

— Heu... Non... Non merci, pour le moment.

Le sauveur d'âmes s'empara du journal et l'ouvrit machinalement. Il avala une bonne gorgée du café qui était bouillant et se brûla l'intérieur de la bouche. Il grimaça, déposa le journal et la tasse sur la table et se dirigea aux toilettes qui était juste sur sa droite.

Il tira la porte, se présenta devant la toilette, détacha son pantalon et se soulagea en poussant un léger soupir. Une fois terminé, il rattacha son jeans et se lava les mains. Puis, il s'examina dans la glace. Son teint était livide et son regard impassible. Ses joues creuses et l'éclairage blafard rendaient sa cicatrice encore plus visible.

— Mais qu'est-ce que je vais faire? Comment vais-je pouvoir me rendre au chalet? Comment pourrais-je accomplir la cérémonie? Pourrais-je sauver l'âme de Mélanie? Pourrais-je la venger?

Il s'essuya les mains et regarda autour de lui. Il manquait d'air. Le maelstrom qui lui tourmentait

l'esprit le déséquilibrait. Il perdit pied et tomba assis au sol. Que se passait-il? Il devait retrouver ses repères, il devait accomplir sa mission, il devait sauver l'âme de sa petite soeur et tourmenter éternellement l'âme de son père. Il se releva péniblement et il sortit des toilettes.

Il regagna sa place. Rien n'avait bougé, pas de nouveaux clients dans le café. Il s'assit et reprit une gorgée de café. Il observa un moment le restaurant, puis il plongea son regard dans le journal.

Un article disait : « Les accusations tombent ». Encore un politicien corrompu qui s'en sortirait. Tanguay fulminait. Il secoua la tête et parcourut rapidement le texte. Il n'y aurait pas d'autre accusation de portée. La couronne manquait de preuves.

Il asséna un violent coup de poing sur la table, ce qui fit se retourner en sa direction les deux clients ainsi que la serveuse. Tanguay les ignora et il continua sa lecture. Arrêt Jordan, accusé relâché, peine dans la communauté.

La police... La justice avait deux vitesses, celle des riches et celles des autres. Tout n'était qu'une poudre aux yeux du pauvre peuple qui se faisait manipuler comme des pantins. Encore plus aujourd'hui, alors que lui, il était sur le point de mettre fin à ses opérations puisque ces satanés enquêteurs l'avaient démasqué.

— C'est incroyable. Complètement incroyable. Je suis le seul qui puisse enrayer ce fléau et c'est moi qu'on va prendre... C'est moi qui irai en prison...

Puis, il haussa le ton.

— Mais s'ils croient vraiment qu'ils vont

m'attraper, ils se mettent le doigt dans l'œil jusqu'au coude. Tout sera terminé ce soir... Oui... C'est ce soir que tout se terminera. Ils ne me mettront pas la main dessus!

Il se leva, avala d'une gorgée le reste de son café et jeta un coup d'œil à sa montre. Il était temps. Il reprendrait possession de son véhicule et il se rendrait à son chalet pour mettre en œuvre son plan. Il sauverait l'âme de sa sœur et tourmenterait celle de son père.

Il déposa cinq dollars sur la table, salua la serveuse et sortit précipitamment du casse-croute. L'air était toujours frisquet et il se souffla dans les mains. Il respira profondément et repensa le plan pour reprendre sa *Pontiac*. Peu importait ce qui arriverait, il devait à tout prix reprendre sa voiture et se rendre immédiatement au chalet. Rien n'avait plus d'importance en ce moment que son automobile. Il pourrait en voler une, mais il ne savait aucunement comment faire.

Il mit la main dans sa poche de manteau et caressa le manche de son couteau. Il le serra fortement, poussa un grand soupir et se dirigea vers son appartement. Il marchait d'un pas décidé sur le trottoir de la rue Saint-Vallier. Il tourna à droite sur l'avenue des Oblats, passa à côté de l'église Saint-Sauveur. Sa *Pontiac* était sur la rue Boisseau, en face de l'école Margerite-Bourgeois.

Une fois sur le coin de l'église, il s'arrêta. Il respirait fortement, espérant que tout se déroulerait comme prévu. Il espérait qu'il prendrait possession de sa voiture sans avoir à tuer quelqu'un, mais si une âme se présentait sur son chemin, il n'aurait d'autre choix

que de lui faire visiter l'enfer.

Il regarda furtivement vers son appartement. Un périmètre de sécurité avait été établi sur la rue Victoria, entre du Boisseau et Napoléon. Il ne pouvait pas passer entre l'église et l'école, s'était trop risqué. Il continua son chemin sur des Oblats et tourna en gauche sur la rue Durocher. Il s'adossa au mur de l'école au coin de la rue Boisseau. Il respira profondément à plusieurs reprises. Il devait conserver son calme. Il devait récupérer sa *Pontiac*. Il ferma les yeux un moment et quand il fut assez calme, il tourna le coin de la rue.

LUNDI MATIN, 10H05

La détective France Bellefeuille se tenait avec son collègue Samuel Dulac près de la table à manger dans la cuisine de l'appartement de François Tanguay, alias le sauveur d'âmes. Ils avaient fouillé de fond en comble toutes les pièces de ce logement et n'avaient rien trouvé leur permettant de retrouver ce meurtrier et les filles qu'il avait enlevées. Bellefeuille leva la tête.

— Quelque chose nous échappe.

— Il doit avoir une autre maison... Un complice... Ses parents... Je ne sais pas.

— Je ne sais pas, je ne sais plus... Il faut que je prenne l'air. Je vais aller m'aérer l'esprit. Toi, reste ici. Peut-être que Tanguay va se pointer. Et... Et essaie de dénicher un indice. Si tu trouves quelque chose...

Elle leva une hanche et pointa son téléphone d'une main.

— Dès que j'ai quelque chose, je te *call* sur ton cellulaire.

— Excellent.

Elle lui fit un clin d'oeil. Les yeux bruns de son partenaire étaient d'une profondeur perturbante. Un autre inspecteur venait d'entrer dans le logement. Il s'agissait de Éric Plante, le spécialiste en empreintes. C'était un homme d'une cinquantaine d'années. La détective l'observait comme toujours, voulant éperdument déterminer l'âge réel de Plante, mais en vain.

Il avait un long paletot gris et épais, il portait un chapeau gris ainsi qu'un foulard multicolore. La seule

trace de couleur dans sa vie. Il s'était marié à vingt-deux ans, divorcé six ans plus tard et était resté célibataire depuis, effectuant son travail comme un passe-temps à temps plein.

— Salut Éric!

Dulac accueillit le vieil homme qui salua l'enquêteur d'un hochement de tête. Puis il regarda Bellefeuille qui lui souriait timidement.

— C'est l'appartement du sauveur d'âmes?

Les deux détectives se regardèrent sans répondre.

— Vous voulez que je vous trouve les mêmes empreintes que sur les lieux du dernier crime?

— Nous ne voulons pas que vous trouviez les mêmes empreintes, coupa Bellefeuille. Nous voulons que vous preniez toutes les empreintes qui se trouvent ici pour que nous puissions les comparer avec celles que nous avons trouvées sur les lieux du crime.

— C'est ce que j'ai dit, grinça le spécialiste en passant entre les deux enquêteurs.

Ils se regardèrent, Samuel haussa les épaules. France secoua la tête.

— Je te laisse avec lui... Je vais faire un tour.

— Oui, oui...

— S'il y a quelque chose...

— Cellulaire!

— Bingo!

La détective sortit de l'appartement de Tanguay et respira un bon coup, puis deux, puis trois. Elle avait les yeux fermés, les mains sur son ventre, la tête vers l'arrière. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle découvrit un ciel bleu parsemé de nuages. Puis elle s'aperçut que les

autres policiers la regardaient perplexes.

Elle conserva son calme, son état de bien-être, et tenta de se concentrer sur les événements, elle essayait de définir les liens qui lui manquaient pour retrouver le sauveur d'âmes, pour retrouver les filles. Mais comment? Elle devait y parvenir, refaire l'histoire de François Tanguay. Elle avait lu et relu son dossier toute la nuit. Il devait bien y avoir quelque chose à en tirer.

Après avoir fait arrêter son père pour inceste, suite à la mort accidentelle de sa sœur, il fut obsédé par l'idée de la venger. C'était dans cet état d'esprit qu'il avait passé le reste de sa jeunesse. Il avait été placé dans une famille d'accueil plutôt aisée et il était allé au Petit Séminaire de Québec où il avait reçu une très bonne éducation. Il y avait fait son secondaire ainsi que sa formation collégiale avant de compléter un baccalauréat en théologie à l'Université Laval. À sa sortie de l'université, il avait enseigné au Petit Séminaire de Québec, mais s'était rapidement aperçu du malaise qui régnait au plus profond de son âme.

À partir de ce moment, après seulement un an d'enseignement, il avait commencé à commettre des crimes. Harcèlement sur des jeunes, coups et blessures, menaces de mort. Il avait perdu son emploi. Il avait fait quelques séjours en prison, mais dès qu'il en était ressorti, il avait recommencé et y était retourné.

Bellefeuille était descendue du trottoir et se trouvait maintenant dans la rue. Elle se dirigea inconsciemment vers le nord, elle traversa la rue Boisseau et s'arrêta entre l'église et l'école. Elle tentait de reconstituer toutes les pièces de ce casse-tête, mais elle n'y

parvenait pas.

Elle bifurqua à gauche et emprunta Boisseau. Elle marchait sur le trottoir. La cour de l'école était déserte. Elle s'arrêta de nouveau au côté d'une vieille *Pontiac Sunbird* blanche. Que pouvait-il bien faire des filles? Il ne pouvait pas les tuer. Il devait les garder quelque part, mais où? Si ce n'était pas dans son appartement, où pouvaient-elles bien être? Quels étaient les endroits que cet homme connaissait bien?

Le Petit Séminaire de Québec! Elle fronça les sourcils. Il devait très bien connaître cet endroit. Se pouvait-il qu'il y ait emprisonné les filles? Pourquoi les y emprisonneraient-elles s'il ne voulait que sauver leur âme? Cela ne tenait pas debout. Ce n'était pas un puzzle qu'elle avait entre les mains, mais un château de cartes. À chaque fois qu'elle essayait d'ajouter une carte, celui-ci s'effondrait en deux temps trois mouvements.

Elle continua d'avancer sur la rue Boisseau, perdue dans ses pensées, obnubilée par cette affaire. Qui était-il? Où était-il? Où étaient les filles? Elle eut l'impression d'une présence derrière elle. Elle se retourna et elle vit deux des policiers, qui étaient demeurés à l'extérieur, discuter avec des curieux. Elle voulut y retourner et mit la main sur son téléphone en le regardant.

« Dulac a dit qu'il m'appellerait s'il trouvait quelque chose. » pensa-t-elle. Elle fixa un moment le cellulaire, elle regarda à nouveau vers le logement de Tanguay, mais elle reprit sa route vers l'ouest. Elle fit quelques pas de plus et se trouva sur le coin des rues

Boisseau et Durocher.

LUNDI MATIN, 10H07

Le sergent détective Samuel Dulac regarda sa collègue France Bellefeuille sortir de l'appartement de François Tanguay, le sauveur d'âmes, dans le quartier Saint-Sauveur à Québec. Il se surprit même à admirer le corps et la démarche désinvolte de sa partenaire. Malgré toute l'imagination qui l'habitait, il n'arrivait pas à la visualiser entièrement nue. Il secoua la tête et se retourna vers Éric Plante, le spécialiste en identification de scène, qui l'avait vu faire.

— Toute une inspecteur, cette Bellefeuille!

Était-ce une question ou une affirmation? Et est-ce qu'il parlait de son travail ou de son physique? Dulac fronça les sourcils en regardant le policier.

Éric Plante avait plus de cinquante ans, il avait les cheveux bouclés et grisonnants, des yeux ternes ridés de chaque côté et une bedaine qu'il disait avoir seulement depuis ses trente ans. Mais Samuel avait déjà vu des photos de Plante lorsqu'il était inspecteur à Montréal et il avait toujours été bedonnant. Il portait, comme à son habitude, une vieille chemise à carreaux aux couleurs douteuses, un long paletot beige, des pantalons bruns comme ses souliers. Un genre de Colombo ou plutôt le fils illégitime entre le personnage interprété par Peter Falk et notre Claude Poirier national. Si Plante ne fumait pas, il cachait bien son jeu. Il attendit un moment, mais constatant le silence du détective, il sortit de petites lunettes de ses poches et commença son travail.

Samuel décida d'examiner la cuisine une fois de

plus. C'était la pièce d'entrée de cet appartement et à gauche de la porte, il y avait une fenêtre dont les rideaux étaient fermés et qui donnait sur la rue. Sur le mur mitoyen avec l'autre logement se trouvaient un minuscule comptoir brun et un lavabo en acier inoxydable. Sur le comptoir, deux bouteilles de bière vides ainsi qu'une bouteille de vin tout aussi vide. Il y avait aussi un verre sale qu'était en train d'examiner Éric Plante. Dans le fond du lavabo, il y avait de la vaisselle sale.

Au-dessus du comptoir, il y avait des armoires en bois, peintes en jaune, un jaune semblable à celui de l'étagère du bureau. Le reste des murs étaient blancs et, au centre de la pièce, il y avait une table ronde en bois. Elle était entourée de trois chaises semblables à celle du bureau et il n'y avait rien sur la table.

Dulac regarda Plante s'affairer à recueillir les empreintes et il le laissa à son travail. Par où allait-il commencer? Ici dans la cuisine, il n'y aurait certainement pas grand-chose à découvrir. Dans la chambre, il y avait ce livre du diable, les tables de nuit, la commode... Il y avait aussi cette boîte dans la garde-robe et la photo de la fillette. Il devrait l'apporter et vérifier dans le dossier de Tanguay s'il s'agissait bien de sa sœur.

Dans le bureau, il n'y aurait probablement pas plus d'information. La lettre, mais il l'avait déjà lue plusieurs fois et elle ne disait rien. L'étagère? Il se devait de la fouiller de fond en comble, mais cela ne serait pas sa priorité. Il restait donc le salon. Il irait inventorier le salon en premier. Un *Red Bull* avant?

— Pis Samuel, entre toi et moi, on est bel et bien dans l'appartement du sauveur d'âmes?

Dulac se tourna vers son collègue, ses yeux bruns étaient plus soucieux qu'à son habitude. Il avait un pressentiment. Quelque chose clochait, mais quoi? Plante le dévisageait par-dessus ses petites lunettes.

— Je le crois bien oui.

— T'as pas l'air content de l'avoir trouvé.

— On ne l'a pas trouvé, il n'est pas ici... On ne sait pas où sont les filles... On n'est pas plus avancé.

Le spécialiste d'empreinte acquiesça d'un hochement de tête, il remit ses lunettes sur son nez et il continua son travail. Samuel s'apprêtait maintenant à inspecter le salon.

— Pauvres filles...

Plante avait murmuré. Dulac s'immobilisa, ferma les yeux un instant. Les filles. Et s'ils ne les retrouvaient pas? Si le sauveur d'âmes ne voulait pas avouer où elles étaient. Le détective secoua la tête et s'en alla dans le salon.

La pièce était tout aussi peu meublée que le reste de l'appartement et il était lui aussi peint en blanc. Il y avait sur le mur de droite un vieux divan recouvert d'un tissu orangé sur lequel la poussière avait établi son domicile permanent. Devant le divan, il y avait une table sur laquelle reposaient trois livres empilés ainsi qu'un verre vide. Sur l'autre mur, en face du divan, une immense bibliothèque contenait des dizaines de livres et hébergeait une vieille télévision avec des antennes et deux cadrans pour les postes. Une antiquité.

Au fond de la pièce, il y avait une porte et une

fenêtre qui devait donner sur la cour arrière. L'inspecteur s'attarda à la bibliothèque, peut-être y découvrirait-il un indice qui indiquerait où pouvaient bien se trouver les deux fillettes que le meurtrier avait enlevées. Mis à part le téléviseur, la bibliothèque ne contenait rien d'autre que des livres. Il laissa glisser ses doigts sur les manuscrits tout en regardant les titres. Rien ne l'inspirait, en fait rien ne lui permettrait de découvrir les filles. Seul Tanguay, seulement ses aveux leur permettraient de retrouver les filles. Tanguay n'était pas ici, il n'allait peut-être jamais revenir. Le temps jouait contre eux.

Dès que le sauveur d'âmes saurait qu'il avait été identifié, qu'il avait été retrouvé, qui savait ce qu'il ferait? Disparaître? Tuer les filles? Elles étaient peut-être déjà mortes. Le détective secoua la tête. Il n'y avait que des questions qui lui martelaient l'esprit, il n'y voyait plus clair. Il avait besoin d'une boisson énergisante ou de la tête de France Bellefeuille. Elle était pour lui une boisson énergisante. Elle saurait par où commencer. Elle saurait où chercher des indices pour identifier l'endroit où étaient les filles.

Samuel remarqua les deux portes au milieu de la bibliothèque, au-dessus de la télévision. Il les ouvrit sans espoir. Il haussa le sourcil qui était transpercé par un anneau. Derrière les portes, il aperçut cinq photographies encadrées, rien de plus, rien de moins. L'inspecteur secoua la tête pour s'assurer qu'il avait bien vu. Pourquoi cachait-il ces photos?

La première qu'il examina était un portrait de deux enfants. Un garçon et une fille devant un arbre. Le

détective la prit dans ses mains et l'approcha de ses yeux. La fille était la même que sur la photo qui se trouvait dans la chambre. Tanguay et sa sœur? Fort possible. Il reposa le cadre et en saisit un autre. Une photographie en noir et blanc, vieille, très vieille. Des mariés devant l'église. Ses parents? Certainement pas. Ses grands-parents? Probablement. Une autre. Une femme sur un bateau, le traversier, ses cheveux blonds et longs flottants dans le vent. Sa mère?

Il replaça la photo et se gratta le menton. Même s'il ne s'était pas rasé depuis plusieurs jours, il n'avait que peu de poil au visage. Il observa de loin les deux dernières photographies. Sur l'une, il y avait une fillette sur un cheval, probablement sa sœur. Et sur l'autre, un homme et un garçon. Tanguay et son père? L'inspecteur saisit le cadre et le regarda attentivement. Le garçon était le même que celui qui se trouvait sur la photo avec la fille.

Ok. Ok. Donc la fillette devait être la sœur de Tanguay. La femme blonde, sa mère. Les personnes sur la photo en noir et blanc, ses grands-parents. Le petit garçon, c'était lui et cet homme... Son père! Le détective fronça les sourcils en examinant la photo. Le père, la main sur l'épaule de son fils qui brandit fièrement le résultat de sa pêche. Ils étaient couverts d'un imperméable, il semblait pleuvoir, et ils se tenaient debout sur un quai, dos à un lac.

Bang! Bang! Deux coups de feu. Dulac échappa le cadre par terre, la vitre éclata. Il dégaina son arme et sortit à toute vitesse dans la rue.

LUNDI MATIN, 10H12

François Tanguay, alias le sauveur d'âmes, respirait fortement, immobile au coin des rues Durocher et Boisseau. Il s'apprêtait à récupérer sa voiture, une *Pontiac Sunbird* blanche. Lorsqu'il se décida enfin et qu'il tourna le coin de la rue, il tomba face à face avec la détective France Bellefeuille. Il était bien plus grand qu'elle et malgré son allure svelte, il était bien plus costaud. Les deux se fixèrent, figés comme dans la glace éternelle, se demandant ce qui se passait. Tanguay savait devant qui il se trouvait, mais elle, le savait-elle? C'était une femme, une enquêteuse en plus, elle devait avoir de l'instinct, beaucoup d'instinct.

Ils se regardèrent dans les yeux, sans broncher. Les yeux verts de la détective pétillaient d'un éclat prodigieux, ce qui troubla le meurtrier. Tanguay fut le premier à sortir de sa torpeur et il sortit la main de sa poche. Il empoigna la détective en lui mettant la main sur la bouche et il la fit disparaître promptement avec lui sur l'autre rue. Il l'adossa au mur de l'école Marguerite-Bourgeois qui le protégeait des autres policiers se trouvant à son logement. Il avait toujours la main sur la bouche de la policière en y exerçant beaucoup de pression.

Il fronça ses sourcils droits et épais toujours en regardant sa victime dans les yeux. France Bellefeuille avait les deux mains sur l'avant-bras de son agresseur et elle essayait, tant bien que mal, de se libérer de l'emprise du sauveur d'âmes.

Tanguay sortit son long couteau de la poche de son

paletot et le mit sur la gorge de la détective. Les yeux émeraude de Bellefeuille s'écarquillèrent. Elle sentait la lame pénétrer dans sa peau et de petites gouttes de sang couler dans son cou. Le sauveur d'âmes jeta un regard rapide autour de lui : la rue était déserte.

— Si vous poussez le moindre cri, vous êtes morte!

Puis, il retira sa main de la bouche de l'enquêtrice tout en conservant le couteau sur sa gorge. Il la tira vers lui. Ils étaient collés l'un sur l'autre. Le corps athlétique de la femme sur celui souple de l'homme. Il avait la tête par-dessus son épaule, sa main droite, tenant le couteau, toujours sur la gorge de la détective.

Il ressentait le cœur de la policière battre la chamade. Il sentait toute la chaleur de son corps, toute la chaleur de ce corps de femme contre lui. Lui qui n'avait jamais pris d'autre femme dans ses bras que sa petite sœur.

« Lanie... », pensa-t-il. Il ferma un court instant ses yeux marron et sombres. Il mit son nez dans les cheveux grisonnants et ébouriffés de Bellefeuille et prit une grande respiration. De sa main gauche, il caressa la tête de la policière.

— Pardonne-moi Lanie, pardonne-moi...

Des larmes s'écoulèrent sur les joues creuses du sauveur d'âmes. Bellefeuille bougea un peu, tentant subtilement de se défaire de l'emprise de son agresseur, mais Tanguay revint rapidement dans la réalité et il s'aperçut que ce n'était pas sa sœur qu'il avait dans ses bras. Il se souvint de sa mission, et juste avant que la policière ne puisse mettre la main sur le revolver qui

se trouvait dans son jeans, il s'en empara.

Il repoussa violemment Bellefeuille sur le mur de briques. Elle se trouvait maintenant à environ un pied devant lui. Il enleva le cran de sûreté du pistolet et le pointa en direction de la détective, droit sur son visage mélancolique.

— Ne fais pas de conneries Tanguay. C'est pas ton genre de commettre des erreurs... me tuer serait ta plus grande erreur.

— Ta gueule!

— Je connais ton histoire François... Je peux imaginer ce que tu as vécu...

— Oh non! Tu ne peux même pas le rêver...

Tanguay aperçut des gens passer sur la rue des Oblats qui auraient pu le voir braquer l'arme sur la femme. Il tenta d'imaginer un plan, de trouver une solution pour s'en sortir. Il n'arrivait pas à réfléchir. Il paniquait et la détective s'en apercevait. Encore une fois, les événements ne se déroulaient pas comme il les avait imaginés. Cela était un signe que tout allait échouer et il ne pouvait l'admettre. Bellefeuille tenta quelque chose.

— J'ai connu ton père...

Le regard de François Tanguay changea et devint d'une noirceur abyssale. Une furie provenant de l'enfer traversa ses yeux. Une haine sans borne s'accapara de son corps. Il serra si fort le manche du couteau que ses jointures blanchirent. La main et le bras qui tenaient le revolver en direction de la policière tremblèrent.

La détective sentait qu'il était sur le point de craquer et elle interviendrait subtilement pour prendre

le dessus sur son agresseur. Elle voulait s'en sortir, c'était une battante. Mais cette tactique était une arme à deux tranchants. Soit elle réagirait promptement pour reprendre possession de son arme, soit Tanguay l'éliminait sans attendre. Mais ce n'était pas ce que le sauveur d'âmes avait en tête, ce n'était pas son plan. C'était la dernière chance de la policière.

— J'ai connu ton père, François.

Tanguay secoua la tête.

— Ta gueule!

— Il venait chez mon père...

— Ferme ta grande gueule!

— Il...

Le sauveur d'âmes prit le revolver par le canon et asséna un violent coup de crosse sur la tête de l'enquêteuse qui s'écroula au sol. Il regarda le corps de la jeune femme inerte et il tourna la tête dans toutes les directions pour voir si quelqu'un l'avait aperçu. Personne aux alentours.

Il regarda furtivement en direction de son appartement. Il n'y avait pas de policiers en vue. Personne ne semblait se diriger vers lui. Il remit son couteau ainsi que le fusil de la détective dans sa poche. Il se pencha et examina la femme pour s'assurer qu'elle était bel et bien inconsciente. Il lui souleva les paupières. Elle était sans connaissance.

Il retourna sur le coin de la rue Boisseau et repéra sa voiture. Il n'y avait personne dans les parages. Il jeta un dernier regard à France Bellefeuille reposant sur le sol et s'en alla d'un pas rapide vers son véhicule. Il marchait sur le trottoir, la tête basse, les mains dans les

poches, pour ne pas se faire remarquer.

Une fois arrivée près de sa *Pontiac*, il releva la tête, regarda tout autour de lui. Toujours aucune trace des policiers. Ils devaient l'attendre dans son appartement. Il déverrouilla la portière et s'enfonça rapidement dans la voiture. Il mit le contact immédiatement et partit normalement.

Il s'engagea dans la rue, en direction de la policière inconsciente. Il actionna le levier pour ouvrir le coffre de sa voiture, arrêta le véhicule au coin de la rue, débarqua en laissant le moteur en marche et ouvrit le coffre.

Il regarda en direction de son logement. Deux policiers venaient d'apparaître au coin de la rue Victoria. Tanguay, d'un mouvement rapide, souleva la policière et la déposa sans ménagement dans le fond du coffre qu'il referma immédiatement.

Les deux policiers qui l'avaient surpris couraient dans sa direction, lui criant d'arrêter au nom de la loi. Tanguay n'entendait rien, il n'était plus présent dans ce monde. Il monta dans sa voiture et fila à toute allure. Les seuls bruits qu'il entendit furent ceux d'une détonation et de sa fenêtre arrière volant en éclats.

Il emprunta rapidement quelques rues se demandant ce qu'il venait de faire et ce qu'il allait maintenant faire. Une seule réponse s'imposait. France Bellefeuille serait la troisième fille. Il pourrait exécuter la cérémonie dans les règles. Il vengerait sa soeur et tourmenterait son père pour l'éternité.

LE JOUR MÊME...

LUNDI SOIR, 17H42

Le soleil commençait à descendre derrière le sommet des sapins et pénétrait quelque peu dans le chalet où se trouvait un homme sinistre au regard suspicieux. Les rayons traversaient difficilement la vitre à carreaux crasseuse laissant la pièce principale dans une pénombre ténébreuse. François Tanguay, le meurtrier d'au moins quatre personnes, releva la tête et regarda un instant le soleil. Il pensait à sa petite sœur.

— Lanie... Ma petite Lanie. Bientôt, nous serons réunis. Bientôt...

Il pointa sa main en direction des rayons solaires comme pour pouvoir effleurer des doigts ce qu'il voyait. Une larme coula sur sa joue balafrée même s'il souriait. Il essuya sa larme du revers de sa main droite, main qui tenait un marteau.

Il reprit son travail. Il était en train de clouer des bouts de colombage au sol et sur les murs. Il plaça un clou et donna trois violents coups de marteau. Bang! Bang! Bang!

—

La détective France Bellefeuille se réveilla laborieusement. Un bruit l'avait sortie de son sommeil. Elle avait une douleur à la tête et elle tenta d'y mettre ses mains pour apaiser sa souffrance, mais sans succès. Ses mains étaient attachées. Elle était couchée sur un lit, bâillonnée, les pieds et les mains liés aux barreaux.

— Où suis-je?

Elle voulut dire quelque chose, pousser un cri, mais

en vain. Le linge qu'elle avait dans la bouche empêchait le moindre son d'en sortir. Elle commença à paniquer, un trouble se dessina dans ses yeux verts. Elle ne savait pas ce qui lui arrivait ni où elle était.

Tanguay se retourna brusquement vers la porte de la chambre. Il avait entendu un bruit. Il se releva lentement et regarda attentivement vers la pièce voisine, immobile, essayant de distinguer les bruits. Pas un son.

— Elle doit être réveillée.

Il s'approcha, le marteau toujours à la main. Il s'arrêta devant la porte et y posa l'oreille. Il ne discerna pas les sons. Il s'y appuya plus fortement. C'était un gémissement. Ce n'était pas la détective. Elle ne pouvait pas gémir, pas une policière. Il regarda l'heure sur l'horloge grand-père se trouvant juste à côté du poêle à combustion lente. Il était presque six heures.

Bellefeuille tourna la tête. Elle n'était pas seule dans cette chambre sombre. Elle était surprise de constater qu'elle n'avait pas de bandeau sur les yeux. Elle entendait un petit gémissement à côté d'elle. Elle cessa de bouger pour mieux distinguer les sons. Oui, il y avait quelqu'un à sa droite. Une jeune fille. Les deux fillettes que Tanguay avait enlevées?

Elle était prisonnière du sauveur d'âmes! Il l'avait assommée au coin de la rue Boisseau. Elle s'en souvenait maintenant. Il l'avait ensuite amenée en ce

lieu où se trouvaient déjà les deux jeunes filles qu'il avait enlevées. Elle voulut se rapprocher d'elles, mais elle était attachée trop serrée, impossible de bouger.

Le meurtrier garda un instant la figure aplatie sur la porte, mais il n'entendit rien d'autre que de petits gémissements provenant sans doute d'Évelyne. Il quitta la porte sans la laisser du regard et se dirigea vers la cuisine. Il ouvrit le frigidaire et en sortit une cruche d'eau. Il prit deux grandes gorgées à même le goulot.

Cette eau semblait l'avoir purifié, du moins elle l'avait désaltéré. Il s'essuya la bouche et remit la bouteille dans le réfrigérateur. Il tourna le marteau entre ses doigts et retourna à son travail. Il devait préparer adéquatement le salon pour y placer convenablement les filles. Tout devait être parfait sinon la cérémonie ne fonctionnerait pas et il ne vengerait pas sa sœur.

De nouveaux bruits provenaient de l'autre côté de la porte de la chambre. La détective n'y voyait rien. Elle releva quelque peu sa tête et aperçut un petit faisceau de lumière sous la porte. Ses yeux commençaient à s'habituer à la noirceur et elle commençait à distinguer quelques silhouettes.

Elle écouta attentivement. C'était des coups de marteau. Que pouvait-il bien faire? Qu'allait-il faire d'elles? Elle était perplexe. Elle doutait et ce n'était pas du tout dans son habitude de douter. Elle était

persuadée qu'il avait réellement libéré les jeunes filles. Mais ce n'était pas le cas, car elles étaient prisonnières avec elle. Du moins, c'était ce qu'elle imaginait. Alors qu'allait-il faire d'elles?

Il devait agir rapidement, car cet endroit devait lui appartenir et tôt ou tard Dulac la retrouverait. Pourquoi pensait-elle à son collègue? Samuel Dulac devait lui téléphoner s'il trouvait quelque chose. Avait-elle encore son cellulaire? Elle pivota ses hanches pour sentir le téléphone, mais rien. Elle ne l'avait plus, de même que son arme.

François Tanguay clouait méthodiquement suivant un plan qui était dessiné, barbouillé, sur une feuille chiffonnée au sol devant lui. Il était en train de fabriquer un octogone de bois sur les coins duquel des chandelles devaient brûler. Il s'apprêtait à joindre la dernière arête.

Il expira profondément. Ce travail lui avait pris plus d'une heure. Il avait dû aller dehors pour scier les planches de la bonne longueur et avec le bon angle pour qu'elles puissent former un octogone parfait. Il avait ensuite entré chaque planche, ainsi que des bûches pour alimenter le poêle, car il faisait froid et la nuit allait être encore plus glaciale.

Il avait cloué les madriers sur le plancher ainsi que sur les murs. Il les avait aussi cloués entre elles. L'octogone allait être parfait. Il déposa la dernière planche au sol et la cloua à l'aide de huit clous, comme indiqué sur son plan

Il ajouta ensuite deux clous à chacune des jonctions

de cette nouvelle planche. L'octogone était complet. Il se releva et admira son travail, souriant.

— C'est parfait!

Il retourna vers la cuisine où de grosses boîtes de clous étaient déposées sur le comptoir. Il plongeait la main dans celle qui contenait des clous de six pouces et il en sortit huit. Toujours armé de son marteau, il retourna à l'octogone et il planta un clou à chacun des coins, laissant un pouce à l'extérieur de la planche.

Ces nouveaux coups de marteau retentirent puissamment dans le chalet et se reproduisirent dans un écho sinistre. Bing! Bing! Bing! Comme le martèlement des forges de l'enfer. Pour ajouter à cette ambiance macabre, l'horloge sonna six fois, indiquant l'heure.

—

Il était donc six heures. Six heures du matin? Non, il était sûrement six heures de l'après-midi. Mais que pouvait bien fabriquer Tanguay? Que préparait-il? Qu'était-il en train de clouer? Cela intriguait la policière au plus haut point tout autant que les deux jeunes filles qui se trouvaient à ses côtés.

Elle voyait de mieux en mieux dans la pièce et elle réussissait à entrevoir les silhouettes de deux personnes, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche. Elles étaient aussi étendues sur un lit, ligotées et bâillonnées. Celle à sa droite gémissait, tandis que celle à sa gauche ne laissait échapper qu'une respiration hasardeuse.

Il s'agissait des deux fillettes, elle en était persuadée. Elle donna des coups avec ses pieds, avec ses mains. Le lit grinça sans pour autant desserrer ses

liens. Cependant, la jeune fille qui se lamentait cessa de faire du bruit, tandis que l'autre commença à gémir. Bellefeuille tenta d'articuler une phrase intelligible, mais aucun son audible ne sorti de sa bouche.

Le sauveur d'âmes entendit ce bruit. Il enfonça le dernier clou et se dirigea de nouveau vers la porte de la chambre. Bellefeuille marmonnait, mais elle ne pouvait articuler convenablement le moindre mot. Il souriait.

— Elle est réveillée. Eh bien... Bienvenue, détective Bellefeuille! Bienvenue dans mon lieu de sacrifice!

Il se mit à rire fortement. Si fort que le son de sa voix rauque résonna dans toutes les pièces du chalet. Il retourna dans la cuisine, déposa le marteau dans l'une des boîtes de clous et il prit un gros crayon-feutre noir. Il enleva le bouchon, regarda attentivement la pointe et la porta près de son nez. Il en inspira une grande bouffée, ce qui l'étourdit un court instant.

Il remplaça le bouchon et retourna dans le salon où il prit le plan dans ses mains pour le regarder plus attentivement. Il devait attacher les mains de chacune des filles sur les clous se trouvant à chacune des jonctions de l'octogone. Le quatrième emplacement étant pour lui.

Ensuite, il devait écarter les jambes de chacune des filles et les attacher les unes aux autres. Il aurait donc encore besoin de clous. Il devrait en ajouter au centre pour y attacher les pieds des filles afin d'obtenir le « Losange de la rédemption ».

Il retourna à la cuisine, s'empara du marteau et prit quatre clous. Il revint au salon et enfonça les nouveaux clous dans le sol, prenant soin de laisser encore une fois une partie du clou ressorti pour y attacher les filles.

Encore des coups de marteau. Qu'était-il en train de préparer? Bellefeuille était de plus en plus intriguée et elle imaginait de plus en plus qu'elle allait y laisser sa peau et les deux autres filles aussi. Elle ne pouvait pas rester là à ne rien faire.

Elle essaya à nouveau de se déprendre, de défaire ses liens. Elle tira de toute ses forces avec ses jambes, avec ses bras. Le lit grinça fortement cette fois-ci, mais elle ne réussit pas à défaire ses liens et encore moins à les relâcher. Au contraire, les cordes se resserraient de plus en plus sur ses poignets et sur ses chevilles.

Les coups de marteau cessèrent, mais elle continuait à tirer avec ses jambes et ses bras. Elle tirait et tirait encore. Le lit bougeait, mais les liens ne se desserraient pas. Elle n'arrêtait pas et poussait de légers cris, mais en vain.

Le meurtrier venait de placer le dernier clou et il perçut encore un bruit venant de la chambre. Il se leva, le marteau dans la main, et regarda en direction de la pièce voisine en fronçant ses sourcils épais. Il attendait, immobile, pour s'assurer qu'il avait bel et bien discerné un son, puis le lit glissa sur le sol. Cette fois, il l'avait clairement entendu. Il avança rapidement vers la chambre, le bruit augmentait et il y avait même de

légers cris. Elle essayait de se déprendre. Il arriva devant la porte et cette fois il ne s'y arrêta pas.

France Bellefeuille vit la porte s'ouvrir et toute la lumière pénétrer dans la pièce. Elle vit l'ombrage de Tanguay dans l'encadrement de la porte. Elle ne distinguait pas les traits de son visage, seulement les courbes de son corps grand et svelte.

Elle tourna la tête de gauche à droite et constata que les deux jeunes filles étaient très mal entretenues. Leurs cheveux étaient ébouriffés, leur peau sale et leurs vêtements déchirés. Les deux avaient la tête relevée et fixaient Tanguay, les yeux grands ouverts. Elles étaient terrifiées.

La détective regarda plus attentivement la jeune fille à sa droite, celle qui gémissait. Ses cheveux longs lui tombaient dans le visage. Soudain, une atroce douleur s'empara de tout son corps.

Tanguay asséna un violent coup de marteau sur le genou de la policière. Un cri s'échappa de son bâillon et elle se tourna la tête vers son agresseur. Elle avait les yeux remplis d'eau et elle ne pouvait empêcher un gémissement de s'échapper à nouveau de sa bouche.

Le sauveur d'âmes approcha le marteau du visage de sa prisonnière. Il laissa même les oreilles de l'outil lui toucher la peau, lui caresser le nez.

— La prochaine fois, c'est sur la gueule que tu vas l'avoir... Alors, reste tranquille et si ça ne te dérange pas d'avoir un coup sur ta jolie gueule, eh bien,

ce sera sur celle des petites que je taperai...

Bellefeuille serra les dents. La douleur était insupportable. Elle le regarda dans les yeux et lui transmit toute sa haine et son mépris. Elle entendait sa voix basse et traînante, mais elle ne voulait pas l'écouter. « Fais ce que tu veux, espèce de fou, pensait-elle. Rien ne m'empêchera de me libérer et de libérer ces deux jeunes filles! » Elle sentait le souffle de son agresseur sur son visage et elle était dégoûtée.

— Compris?

Mais la détective ne répondit pas, elle demeura immobile, impassible malgré la douleur qui l'affligeait. Elle sentait la froideur du métal du marteau sur sa joue et elle frissonnait.

Tanguay augmenta la pression du marteau sur le visage de Bellefeuille.

— Compris! Fais-moi oui de la tête, sinon... Bonne nuit!

Elle acquiesça.

— Tant mieux. Cela m'aurait peiné d'avoir à te défigurer...

Il sourit, se retourna, quitta la chambre et ferma la porte. Il alla porter le marteau dans la cuisine et le déposa sur le comptoir. Il fit couler de l'eau et se rinça les mains.

Bellefeuille avait le genou en compote, des larmes

de douleur coulaient sur sa joue et sa théorie venait aussi d'en prendre pour son rhume. Il allait les tuer. Elle ne pouvait plus en douter maintenant. Elle n'avait d'autre choix que d'essayer à tout prix de se défaire de ses liens.

Mais comment? Surtout qu'elle ne pourrait certainement plus marcher. Elle était en furie. Comment était-ce possible? Comment avait-elle fait pour se retrouver dans cette position? Comme elle s'en voulait. Elle était maintenant condamnée, mais pas seulement elle. Les deux jeunes filles aussi. Elle n'avait plus d'espoir. Quoi que... Quoi qu'il y avait toujours Samuel Dulac...

LUNDI SOIR, 17H50

Samuel Dulac gara sa splendide *Nissan* sur l'avenue Marguerite-Bourgeois, devant l'appartement de sa collègue France Bellefeuille. Il coupa le moteur et respira profondément. Il prit une bouchée dans un sous-marin et avala la dernière gorgée de sa boisson énergisante. Il sortit de son véhicule, se dirigea vers l'arrière et ouvrit le coffre. Il saisit le béliet et se dirigea machinalement vers le logement de sa partenaire.

Un homme qui marchait sur le trottoir le dévisagea, mais le détective l'ignora. Il ne remarqua même pas l'immeuble dans lequel vivait sa collègue ni les arbres près de l'entrée. Il ouvrit la porte du bâtiment et se dirigea au deuxième étage, à l'appartement 4. Il s'immobilisa devant la porte du logement, il soupira.

Il tourna la poignée, elle était verrouillée. Il haussa son sourcil percé d'un anneau. Il s'empara du béliet à deux mains, et sans se faire prier, il défonça la porte. C'était la deuxième porte défoncée aujourd'hui. Il laissa choir le béliet sur le sol. Un bruit sourd retentit. Les lumières étaient allumées. Il traversa le hall d'entrée et arriva dans le salon. Spectacle désolant.

Sur la gauche, un meuble dans lequel se trouvait une chaîne stéréo ainsi qu'un téléviseur. Il y avait aussi deux bouteilles vides de Heineken. La télévision était allumée, et un reporter de RDI faisait son topo tout près de l'appartement de François Tanguay. Le détective lui coupa le clapet. Quelques bibelots, des photographies, des verres et des assiettes sales se

trouvaient sur le meuble, sur une table, sur le sol, en fait un peu partout. En face, sous la fenêtre, il y avait un divan de cuir, beige. En face du divan, il y avait une petite table où plein de papier était éparpillé, il y en avait même sur le sol, près d'une paire de souliers.

Dulac s'approcha de la table. Le dossier du sauveur d'âmes devait être dans ce capharnaüm. Outre les feuilles entremêlées, il y avait trois autres bouteilles de bière, deux verres vides et sales qui avaient déjà contenu du gin, une assiette ainsi qu'une croûte de pizza. Il y avait aussi un crayon et un calepin. Le détective saisit le carnet. François Tanguay. C'était écrit à plusieurs reprises. Il tourna quelques pages. C'était écrit sur plusieurs pages.

Samuel ramassa les feuilles qui traînaient sur le sol et fit une pile avec celles qui reposaient sur la table. Il retira son manteau qu'il jeta sur le bras du divan, prit son arme qu'il déposa sur la table, près de la croûte de pizza et se laissa tomber sur le divan. Il soupira.

— Par où commencer?

Il se frotta les yeux, se massa le nez et soupira de nouveau.

Il prit la pile de feuilles qu'il venait de faire. Le temps comptait, il le savait. Mais il savait aussi que s'il voulait tout faire trop vite, il ne découvrirait rien. Où Tanguay était-il? Où avait-il emmené les filles? Bellefeuille? Il serra les dents. Il retenait des larmes. Mais que voulaient dire ces larmes? Bellefeuille voulait tant retrouver ces filles, coincer Tanguay. Et maintenant, elle était entre ses griffes. Réussirait-elle à s'en sortir? Seule? Certainement pas. François

Tanguay était un meurtrier et un être dérangé. Il avait réussi à maîtriser et tuer des proxénètes qui étaient bien plus costauds de sa partenaire.

Il devait les trouver, il devait les sauver. Mais comment? Par où commencer? Il eut la nausée. Il se leva d'un bond et se dirigea vers les toilettes. Il mit les deux mains sur le lavabo et se pencha la tête. Il respirait avec difficulté. Il fit couler l'eau froide et s'aspergea le visage. Il releva la tête et se regarda dans le miroir.

— Tu dois te concentrer Sam! Tu dois les retrouver! C'est ça ton boulot, trouver des gens!

La salle de bain était petite, très petite, comme toutes les salles de bain du quartier Saint-Sacrement à Québec. Un lavabo, une toilette et un bain. Un plancher de céramique beige, les murs peints en bleu et un rideau de douche transparent sur lequel des petits poissons étaient dessinés. Il y avait un t-shirt qui reposait sur le sol, couvrant presque toute la surface de la minuscule pièce. Le détective secoua la tête et retourna dans le salon.

Il se rassit sur le divan, face au dossier de Tanguay qu'il regardait sans broncher. Il finit par le prendre dans ses mains et examiner la première page. C'était ses résultats académiques, ses relevés de notes. Il feuilleta les pages une à une. Délits, enfance, école, analyse psychologique et renseignements personnels. Il commença par les renseignements personnels.

Rien de bien intéressant. Il y avait son adresse sur la rue Victoria, ses adresses antérieures qui étaient des logements dans plusieurs quartiers de la ville. Dulac

téléphona au poste et fit envoyer un policier à chacune de ses adresses. Mais il n'avait qu'une seule adresse présentement et il en avait toujours eu qu'une.

Il parcourut rapidement le rapport psychologique, rien d'intéressant là non plus. Résultats académiques impressionnants, mais rien pouvant lui indiquer où se trouvaient les filles. Son enfance, ses délits, rien. Rien de rien! Il lança les feuilles sur la table et s'enfonça dans le divan.

— Sacrement!

Il secoua la tête.

— Il doit bien y avoir quelque chose.

Il se redressa. Il examina de nouveau les pages.

— Shit! S'il y avait quelque chose dans ce dossier, Bellefeuille l'aurait identifié. Pourquoi je le trouverais plus qu'elle?

Il soupira, se mit les mains sur la tête et s'arracha les cheveux.

Ce matin, après les coups de feu, il était parti à courir derrière une voiture qu'il n'avait jamais vue. Les policiers n'avaient pas réagi assez vite. Ils avaient tiré sur le véhicule, mais celui-ci se trouvait déjà loin. Et dans la rue, face à l'appartement de Tanguay, il y avait tant de voiture de patrouille que ça lui aurait pris au moins cinq minutes pour sortir son véhicule.

Il avait fait demander l'hélicoptère pour retrouver le véhicule du sauveur d'âmes, mais sans succès. Puis il avait tourné en rond dans l'appartement de Tanguay cherchant un indice, quelque chose, mais il n'avait rien identifié. Il avait fouillé de fond en comble, il avait viré le logement sens dessus dessous et il n'avait pas

discerné le moindre indice. Et ici, dans son dossier, il ne trouvait rien non plus. Rien de rien!

Il se leva d'un bond, furieux. Il y avait cette boîte dans la garde-robe de la chambre de Tanguay. Il l'avait ouverte, il avait éparpillé son contenu sur le sol. Il avait examiné rapidement son contenu, mais il n'y avait rien trouvé d'intéressant. Mais c'était peut-être là qu'il aurait dû chercher davantage. Oui!

Il reprit son revolver sur la table, le plaça dans ses jeans. Il saisit son manteau, l'enfila. Il marcha vers la sortie. Son cerveau fonctionnait à cent à l'heure. Une fois dans sa voiture, il prendrait un autre *Red Bull*. Il ramassa le bélier et referma la porte comme il le put. Il appellerait un policier pour venir surveiller l'appartement.

Il hochait la tête. La solution résidait dans le logement de Tanguay, et non pas dans son dossier. Il retournerait à son appartement. Cette boîte le hantait. Il y avait quelque chose dans cette boîte qui aurait dû attirer son attention la première fois qu'il l'avait examinée. Mais il était trop préoccupé. Maintenant, il pensait qu'il trouverait ce qu'il cherchait, sans savoir ce que c'était, dans le logement du sauveur d'âmes.

Il lui fallait avancer et le temps pressait. Et peut-être que dans cet appartement se trouvait la réponse. Peut-être. Un peut-être était bien mieux qu'un rien. Qu'un rien de rien! Il balança le bélier dans le coffre de sa voiture et voulut prendre une autre boisson énergisante. Mais il n'en restait plus. Merde! Il s'assit derrière le volant, il mit le contact et il s'en alla, plus confiant.

LUNDI SOIR, 18H07

Une fois que ses mains furent lavées, le sauveur d'âmes s'empara à nouveau du crayon-feutre pour dessiner les formes manquantes à son lieu de sacrifice. Il resta un moment immobile devant l'octogone, le crayon dans une main, le plan dans l'autre. Il pensa à sa petite sœur. Il regarda sa montre. Bientôt, il la rejoindrait dans l'autre monde.

Mais il savait qu'il ne la rejoindrait pas immédiatement, car lui n'irait pas directement vers les portes du paradis. Il devrait préalablement visiter l'enfer. Une grimace se dessina sur son visage, le défigurant encore plus et le rendant encore plus abominable.

— Comment sera l'enfer? Est-ce aussi atroce que ce que l'on en dit? Peu importe. Je dois y aller, je dois venger Lanie, c'est le seul moyen pour sauver son âme et pour sauver la mienne.

Il revit le visage de sa sœur. Il se revit passer la main dans ses cheveux soyeux, la serrer dans ses bras. Comme il aurait aimé la serrer à nouveau dans ses bras, sentir sa chaleur, son corps, son odeur.

La détective France Bellefeuille se tordait de douleur dans le lit où elle était prisonnière et attachée. Son genou la faisait souffrir. Elle serrait les dents et maudissait Tanguay. Quelle enfant de pute! Elle qui avait pensé qu'il pourrait être son allié dans le démantèlement du réseau de prostitution juvénile de

Québec. Elle ne s'était jamais autant trompée, elle n'avait jamais autant été dupe.

Sauf peut-être lors de l'une de ses premières enquêtes, celle sur le trafiquant d'armes. Elle avait infiltré un petit réseau de revendeurs d'armes et elle était persuadée que son infiltration était parfaite. Comme elle était naïve à l'époque! Et encore aujourd'hui.

Elle s'était liée d'amitié avec l'une des têtes dirigeantes du réseau, elle était même devenue sa maîtresse. Elle avait pensé qu'en couchant avec lui, il lui ferait confiance, mais ce fut le contraire. Il était devenu jaloux, il l'avait fait suivre et il avait découvert rapidement qu'elle l'avait trompé, mais pas avec un autre homme, avec les forces policières.

Un soir qu'ils avaient fêté dans un bar de Québec, ils étaient sortis dans une ruelle. Il avait eu le goût de la baiser et elle l'avait suivi. Une fois dans la ruelle, il lui avait mis la main sous sa jupe, dans sa culotte, qu'il avait déchirée. Elle se souvenait avec dégoût de cette terrible expérience.

Il avait aussi relevé son chandail, laissant ses seins nus éclairés par la faible lueur d'un petit lampadaire. Il lui avait léché langoureusement les seins. Elle se souvint qu'elle avait grandement apprécié cette aventure avec ce criminel dans une ruelle déserte de la Vieille Capitale.

Puis, il lui avait complètement retiré son chandail et relevé sa jupe. Elle s'était retrouvée pratiquement nue. Sa petite culotte déchirée était à ses pieds, emmêlée dans ses grosses bottes noires. Sa jupe était

remontée à sa taille et ne formait qu'une petite ceinture. Ses fesses nues étaient adossées à un mur de brique encore chaud du soleil de la journée. Et ses seins, incroyablement durs, pointaient outrageusement vers le ciel et les étoiles.

Il avait ensuite sorti un couteau et lui avait entaillé la peau juste au-dessus des seins. Toute son excitation s'était transformée instantanément en une peur incontrôlée. Comme présentement, elle était persuadée qu'elle allait mourir dans d'atroces souffrances.

Il avait ensuite mis le couteau sur son nez, entre ses yeux et lui avait dit sur un ton des plus menaçants.

— Petite salope! Crois-tu qu'un homme de ma trempe se laisserait berner par une pute comme toi, une pute au service de la police?

Il avait ri si fort, qu'elle avait cru qu'un démon directement sorti de l'enfer se trouvait devant elle.

— Mais sache que je respecte les putes, et encore plus les putes flics. Je sais que si je te fais du mal, tous les cochons seront sur mes traces. Alors je vais te laisser ici, indemne. Tu diras à tes patrons que si je vous sens encore autour de moi, je vais mettre ta tête à prix!

Il avait ensuite mis son couteau entre les jambes de Bellefeuille et l'avait embrassé sur la bouche. Il l'avait regardé dans les yeux et lui avait entaillé la cuisse.

— Juste pour que tu te souviennes de moi...

Il avait souri et était retourné dans le bar.

—

Tanguay secoua la tête. Il devait se concentrer sur son plan. Il examina son travail. Il ne manquait que le

losange qu'il devait dessiner ainsi que les deux inscriptions de la rédemption. Il s'agenouilla, déposa le plan à ses côtés et s'appliqua à dessiner le losange.

Puis, regardant le plan attentivement, il commença à reproduire le premier dessin : une spirale carrée dont le point central se terminait en Y. Elle représentait le chemin céleste, la voie vers la rédemption. Les âmes des corps morts sur ce chemin s'envoleraient sur cette spirale et, une fois rendues à l'intersection, les âmes saines trouveraient la voie du paradis, tandis que les autres tomberaient dans un tourbillon infini que représentait l'enfer. C'était dans ce tourbillon que François Tanguay devait retrouver son père, saisir son âme et la donner à Satan. En échange de cette âme perdue, le diable permettrait au sauveur d'âmes de retourner à l'intersection de la spirale et de retrouver le chemin du paradis, menant à sa sœur.

Le deuxième dessin, se trouvant juste sous le premier, était un anneau, un cercle double, avec en son centre une petite forme composée de quatre lignes et de quatre points, représentant l'âme qui devait être offerte à Satan pour retrouver le chemin de la rédemption.

Des larmes coulaient sur les joues de France Bellefeuille. Elle secouait la tête sans pouvoir essuyer ses larmes. Cette fois, elle y laisserait sa vie, elle le savait. Mais comment sauver celle des jeunes filles? Comment pouvait-elle y arriver? Négociateur? Ce genre de psychopathe ne négociait pas. Gagner du temps? Oui! Peut-être que si elle gagnait un peu de temps, cela

permettrait à Dulac de les retrouver à temps.

Tanguay n'était cependant pas le genre de personne à se laisser duper ou à laisser son plan déraiper. Ils avaient réussi à trouver son appartement et rien n'avait tourné au mieux depuis. Bien au contraire. Une négociation serait futile et peut-être même plus dramatique.

Elle devait donc trouver un moyen de s'échapper d'ici ou, du moins, de permettre aux jeunes filles de s'échapper, car avec son genou en compote, elle ne s'aventurerait pas bien loin. Mais comment s'enfuir? Si elle faisait à nouveau du bruit, Tanguay se pointerait dans la chambre et elle ne serait pas plus avancée. Alors, comment faire?

Le sauveur d'âmes se releva et contempla son œuvre. Il sourit, satisfait du résultat et enthousiasmé par l'éventualité de retrouver sa sœur. Il déposa son plan ainsi que le crayon sur une petite table et respira profondément. Un frisson lui parcourut tout le corps. Il regarda en direction du poêle. Était-il éteint? Il s'en approcha, ouvrit les portes et constata qu'il restait une bonne braise.

Deux bûches se trouvaient juste à côté du poêle. Il les plaça sur la braise, il souffla énergiquement et les flammes reprirent de plus belle. Il frotta ses mains devant le feu. La lueur des flammes reflétait dans ses yeux marron lui donnant un air encore plus démoniaque.

Bellefeuille frissonnait. Un froid glacial s'était emparé de son corps. Son genou la faisait horriblement souffrir. Elle aurait tant aimé pouvoir passer sa main sur son genou, pour diminuer quelque peu sa douleur. Mais ses mains et ses pieds étaient trop bien ligotés.

Elle avait aussi les lèvres froides et sentait qu'un nuage de vapeur sortait de sa bouche à chacune de ses respirations. Elle aurait tant aimé porter ses mains à sa bouche pour les réchauffer. Mais encore une fois, elle était impuissante.

Elle ne pouvait rien pour elle, mais pouvait-elle faire quelque chose pour les jeunes filles? Que pouvait-elle bien faire pour les libérer, pour empêcher Tanguay de les tuer comme il la tuerait elle aussi? Elle ne le savait pas. Elle tira à nouveau avec ses jambes, ses bras, mais rien ne semblait vouloir céder.

Tout ce qui semblait vouloir céder, c'était elle. Mais la détective n'était pas une lâcheuse. Oh non! Elle n'en était pas une. Elle se souvenait de toutes les épreuves qu'elle avait dû endurer pour faire partie des forces policières. Des exigences physiques que cela demandait. Des sarcasmes et de la violence de ses collègues masculins envers elle, une femme.

Ils la traitaient de tous les noms. Lors d'exercices, ils la bouscullaient, ils la poussaient. Lors des entraînements, ils changeaient les poids de ses appareils, ils lui faisaient des menaces. Les femmes n'étaient pas vraiment bienvenues dans les forces policières. Mais elle était passée au travers et encore aujourd'hui, elle avait la ferme intention de survivre.

Tanguay se redressa devant le poêle, restant immobile devant la beauté et la ferveur des flammes. Son regard soucieux était perdu dans un autre monde. Il ferma les portes du poêle et se retourna pour constater qu'il ne restait plus de bûches à l'intérieur.

Il se dirigea vers la seule entrée du chalet, prit son manteau accroché près de la porte et sortit. Une fois à l'extérieur, il respira profondément sur la petite galerie de bois. Il y avait un bâton de baseball sur le mur extérieur, près de la porte. Il le saisit, descendit les marches et s'élança à quelques reprises.

Il était près de sa voiture, une *Pontiac Sunbird* blanche, et il se regarda dans la vitre. Il s'élança à plusieurs reprises.

— J'aurais pu être un excellent joueur de baseball. Si seulement...

Il déposa le bâton sur le pneu de son véhicule et il alla chercher du bois

La détective entendit une porte fermer. Tanguay était sorti? Elle demeura immobile quelques secondes, concentrant toute son énergie pour écouter. Il n'y avait plus un bruit dans le chalet, mis à part le feu qui crépitait. Il était vraiment sorti. C'était là sa chance, elle ne devait pas passer à côté.

Elle tira de toutes ses forces avec ses bras, avec ses jambes. Elle tira si fort qu'elle avait l'impression que ses mains et ses pieds s'arracheraient du reste de son corps. Elle poussait des cris étouffés par son bâillon. Son lit bougea et produisit un boucan terrible. Mais elle ne s'arrêta pas.

Elle agitait un bras, une jambe, l'autre bras, l'autre jambe. Le lit se déplaçait, mais ses liens se resserraient. Les autres filles poussèrent aussi des cris, plus stridents que ceux de la policière, mais tout aussi étouffés.

Elle sentait ses poignets et ses chevilles se lacérer. Elle sentait son sang chaud couler sur ses avant-bras, sur ses chevilles. Mais elle ne s'arrêta pas, elle ne s'arrêterait que lorsque ses liens seraient brisés, et si pour briser ses liens elle devait y laisser les mains, elle le ferait.

François Tanguay avait les deux bras pleins de bûches. Il marchait d'un pas lent en direction du chalet, les yeux rivés sur le sol. Il savourait pleinement les derniers moments de cette vie, car il savait que dans quelques heures, il rejoindrait sa sœur. Il la vengerait.

En passant juste devant sa voiture, il entendit du bruit provenant du chalet. Il s'arrêta net et écouta avec attention. Il y avait bel et bien beaucoup de bruit provenant de l'intérieur du chalet.

— Sacrement!

Il laissa choir les bûches au sol, s'empara du bâton de baseball et se dirigea au pas de course vers le chalet.

Le lit de Bellefeuille bougeait énormément, il frappait ceux des deux jeunes filles, mais ses liens ne semblaient pas vouloir se défaire. Elle tira et tira et tira, mais rien ne voulait céder.

Puis la porte de la chambre s'ouvrit promptement,

mais pas entièrement. Le lit de la détective la bloquait. Elle entrevit la main de Tanguay sur le rebord de la porte. Elle savait qu'elle payerait cher, très cher, cette tentative d'évasion. Mais elle ne s'arrêta pas pour autant et continua de vouloir se libérer.

Avec son épaule, Tanguay poussa la porte qui s'ouvrit et Bellefeuille le vit entrer en trombe. Il avait les yeux fous, injectés de sang. Elle l'observait, consternée. Il avait les deux mains sur un bâton de baseball, et puis... Boum! Plus rien.

Tanguay secouait la tête.

— Pauvre conne!

Il replaça le lit de la policière qui était maintenant inconsciente. Il regarda les deux jeunes filles qui étaient apeurées.

— N'ayez pas peur. Je ne vous veux aucun mal et tout sera bientôt terminé. Je vais sauver votre âme et plus jamais vous ne souffrirez...

Il se retourna vers la détective. Elle avait les poignets et les chevilles en sang.

— Toi aussi, je vais te sauver, que tu le veuilles ou non.

Il sortit de la pièce et ferma la porte.

LUNDI SOIR, 20H47

Le détective Samuel Dulac gara sa puissante *Nissan* devant la borne-fontaine près de l'appartement de François Tanguay, le sauveur d'âmes. Il engloutit d'un trait le reste de sa canette de boisson énergisante qu'il avait achetée quelque instant plus tôt. Combien en avait-il bu aujourd'hui? Peu importait, il se devait de rester éveillé, de garder ses sens en alerte. Il devait retrouver la cachette de Tanguay. Où se cachait-il? Il n'en avait aucune idée, mais il le découvrirait. Il le retrouverait, il sauverait les fillettes, il libérerait sa partenaire France Bellefeuille.

Il sortit de sa voiture. Le soleil était couché depuis des heures et la noirceur s'était emparée des lieux, elle s'était emparée aussi de son esprit. Il demeurait malgré tout positif, il trouverait un indice, l'indice qui le mènerait inexorablement au meurtrier. Il avait pris le temps d'avaler une pointe de pizza chez Ryna et maintenant qu'il n'avait plus l'estomac dans les talons, il se sentait invulnérable. Les *Red Bull* ainsi que la nourriture lui avaient vivifié l'esprit et il était persuadé qu'il trouverait le renseignement qu'il lui fallait dans le logement de Tanguay.

Il poussa la porte de l'appartement et voulut passer sous le ruban jaune, mais il se figea instantanément. Deux policiers armés se levèrent d'un bon, faisant glisser leur chaise sur le plancher. Ils pointaient sur lui leur arme et ils semblaient nerveux, très nerveux. Dulac avait déjà la main sur son pistolet et s'apprêtait à dégainer.

— *My god!*

Les policiers, David Trudeau et Marc Bouchard, baissèrent leur pistolet et le détective mit la main sur sa poitrine. Il avait eu l'impression que son cœur allait sortir de sa poitrine. Il avait cru, une fraction de seconde, qu'il se trouvait devant le sauveur d'âmes. Les deux policiers aussi. Samuel passa finalement sous le ruban et entra dans le logement pour une xième fois aujourd'hui.

— Sacrement Sam, j'aurais pu te descendre!

Trudeau s'essuya le front. Dulac sourit et hocha la tête. Bouchard se rassit. Il y avait un jeu de carte sur la table, deux canettes de boisson gazeuse ainsi qu'une boîte de pizza ouverte et vide.

— Ciboire!

Trudeau était dans tous ses états.

— Ostie, j'étais sûr que c'était lui...

— Calme-toi David.

— Facile à dire... J'aurais pu te descendre Sam, tabarnak!

— Calme-toi là, il ne s'est rien passé.

— Sacrement!

Le jeune policier tournait en round dans la cuisine. Le détective jeta un œil à Bouchard qui haussa les épaules. Puis il s'approcha de Trudeau et lui mit la main sur l'épaule.

— Comme ça, il ne s'est rien passé...

David arrêta de tourner et plongea son regard espiègle dans les yeux sombres de son collègue.

— Non Sam, il ne s'est rien passé! Mis à part toi qui es venu nous causer une crise cardiaque, non...

Rien, rien du tout...

Il se tourna vers Bouchard.

— Ok David, reviens-en.

Trudeau balaya la main devant Bouchard et se dirigea vers le comptoir. Il s'y appuya tout en respirant fortement. Le détective secoua la tête. Finalement, Trudeau n'était peut-être pas prêt à faire le saut du côté des enquêteurs. Un peu trop nerveux. Pourquoi Samuel n'avait-il pas cette nervosité? Il ressentait l'urgence de la situation, une situation qu'il ne contrôlait pas, mais il n'éprouvait aucune nervosité. Il soupira et s'approcha de son jeune collègue et il lui mit la main délicatement sur l'épaule pour le réconforter.

— Tu n'as pas dormi depuis combien d'heures, David?

Trudeau baissa la tête.

— Je ne sais pas. Pas plus que toi.

— Tu ne peux rien faire de plus pour le moment. Je suis ici, je vais examiner les lieux encore une fois, juste pour voir...

Le policier en uniforme se retourna enfin, ses yeux étaient remplis de larmes, ses dents étaient serrées et sa mâchoire crispée.

— France, c'est une des nôtres, on doit faire quelque chose, il faut faire quelque chose. Je ne peux pas aller me coucher, elle, elle ne dort certainement pas.

Le détective se retourna et examina la cuisine pour une énième fois. Il retournait dans son esprit toutes les informations qu'il avait recueillies durant la journée. Sa tête voulait exploser. Il avait besoin de se concentrer. Il voulait se retrouver seul. Trudeau, aussi vaillant

qu'il fût, faisait qu'ajouter une couche de bruit par-dessus tout le boucan qui lui martelait le crâne.

— Allez vous reposer. Nous allons avoir besoin de vous, frais et dispo, demain. On ne peut rien faire de plus ce soir. Rien de plus qu'attendre.

Samuel Dulac ne croyait pas à ses propres paroles, mais il devait convaincre son collègue de quitter ce lieu pour qu'il puisse espérer trouver ce qu'il cherchait. Il s'approcha de Bouchard et plongea ses yeux sombres dans ceux du policier qui comprit rapidement qu'il devait partir. Il acquiesça en silence, se dirigea vers la porte et saisit son téléphone cellulaire.

— On a besoin de relève sur Victoria.

Bouchard se retourna vers Trudeau et lui demanda de le suivre. Le jeune policier baissa la tête et sortit à la suite de Bouchard. Dulac soupira et secoua la tête. Par où commencer, ou plutôt recommencer? Il erra dans l'appartement, passant d'une pièce à l'autre, sans savoir ce qu'il cherchait, sans savoir où chercher. Il était dans le salon et observait, le regard vide, les photographies de Tanguay et de sa famille. Il fixait celle de la mère du petit François.

Du bruit dans la cuisine. La porte venait de s'ouvrir. Samuel prit son pistolet.

— Police!

Une voix d'homme.

— Sergent détective Dulac, vous êtes encore ici? Des pas s'avancèrent vers lui.

— Oui, je suis dans le salon.

Il avait son arme pointée en direction des pas. Un policier d'une quarantaine d'années se présenta devant

lui, la main sur son arme. Il haussa un sourcil lorsqu'il vit le détective pointant son revolver sur lui.

— Mathieu Héon, je suis avec Charles Carpentier.

Dulac rangea son arme et hocha la tête.

— On va être dans la cuisine.

Et il s'en retourna. Le détective l'entendit chuchoter quelque chose à son partenaire. Samuel secoua la tête et revient à la photo qu'il observait, mais cette fois il tomba sur celle de Tanguay et son père, sur le bord d'un lac.

Il fonça les sourcils et saisit la photo. Un chalet, un chalet sur le bord d'un lac. Puis il se souvint de la boîte qui se trouvait dans la chambre de Tanguay, de son contenu. Il se rendit dans la chambre au pas de course. Il se dirigea immédiatement sur le lit où le contenu de la boîte avait été éparpillé.

Il écarta les photos, les lettres, les albums. Puis il trouva. Une carte routière d'une ZEC qui devait dater d'une vingtaine d'années. ZEC de la Rivière Blanche. Un chemin tracé avec un crayon fluorescent jaune se rendait jusqu'à un lac. Le lac Blanc. Était-ce ça? Vraiment? Il hésita.

— Pas le choix... C'est tout ce que j'ai, et surtout, je n'ai plus de temps!

Il plia grotesquement la carte et sortit au pas de course du logement. Il ne remarqua même pas les policiers qui le saluèrent et qui lui demandèrent s'il avait trouvé quelque chose. Il se rendit à sa voiture, ouvrit le coffre, prit une autre boisson énergisante et le referma. Puis il ouvrit la portière de sa voiture, déposa la canette sur le siège du passager, de même que son

revolver et il s'assit derrière le volant. Il prit la carte et indiqua dans son GPS les coordonnées du lac.

Il démarra et partit sur des chapeaux de roue. 21h57. Avait-il le temps? Il ne pouvait pas en douter.

LUNDI SOIR, 23H12

François Tanguay, un long couteau de chasse dans les mains, entra dans la chambre de son chalet où se trouvaient les filles qu'il avait kidnappées. Seules les deux adolescentes étaient toujours là, le lit de la détective était vide. Il s'approcha du lit d'une fillette et il coupa les liens qui retenaient prisonnière la petite Sabrina. Elle pleurait. Elle était traumatisée. Il pouvait lire toute la frayeur dans son regard.

— Tu dois rester tranquille. Si tu restes tranquille, je ne te ferai pas mal.

Elle acquiesça d'un signe de la tête. Il la prit dans ses bras et l'amena dans le salon où se trouvait l'octogone de bois qu'il avait construit. Lorsque la jeune fille aperçut ce qui se trouvait dans le salon, elle fut prise de panique. Elle se débattait, elle hurlait, mais ses cris étaient étouffés par le bâillon qui se trouvait toujours dans sa bouche.

— Calme-toi.

Il la déposa au sol, sur le dos. Il attacha chacun de ses poignets à deux des extrémités de l'octogone et l'embrassa sur le front. Puis il lui attacha un pied sur le côté du losange central et l'autre pied sur un autre côté, collé sur celui de la policière qui était évanouie.

Il se releva et contempla Sabrina et France couchées sur le dos, les bras et les pieds en croix, formant un X. L'une à côté de l'autre, elles étaient bâillonnées toutes les deux. Les yeux de la fillette baignaient dans des larmes tandis que ceux de la détective étaient fermés.

Puis il retourna vers la chambre pour aller chercher l'autre jeune fille, Évelyne.

La détective France Bellefeuille rêvait. Elle marchait dans la vallée des ténèbres. Une vallée desséchée, sans vie. Le sol était aride et les seuls arbres qui se trouvaient en ce lieu étaient morts. Elle avançait lentement, sans savoir où elle allait.

Elle vit au loin plusieurs vautours tourner en rond. Quelques-uns plongeaient même en direction du sol pour attaquer une proie sans défense. Elle entendit un cri. Elle accéléra son pas. De plus en plus de vautours piquaient vers le sol. Les cris augmentaient.

La policière se mit à courir. Son cœur se débattait, elle voulait pouvoir sauver cette personne en danger. Lorsqu'elle arriva tout près, elle vit des dizaines de vautours au sol, picotant leur proie avec force. Elle les chassa avec ses mains et vit le corps meurtri d'une petite fille, gisant au sol.

Elle tomba à genoux et retourna le corps de la jeune fille. C'était elle. C'était son visage alors qu'elle devait avoir quatorze ou quinze ans. Elle sentit alors le sol s'évaporer sous ses pieds. Elle avait la tête qui tournait, tout tournait. Elle poussa un cri.

Le détective Samuel Dulac, au volant de sa *Nissan*, roulait à une vitesse effrénée sur une route sinueuse au milieu de la forêt. Il venait de passer le village de Rivière-À-Pierre et s'apprêtait à pénétrer dans la ZEC de la Rivière Blanche. La route, toujours asphaltée,

s'enfonçait dans les noirceurs morbides du néant.

Il n'y avait plus de lumière qui éclairait la rue, seuls les phares de son véhicule lui permettaient de distinguer les courbes. Il prit un virage, le derrière de sa voiture se déroba, mais le policier maîtrisa son bolide. Il leva le pied, il se devait de ralentir un peu. Il ne connaissait pas la route et il roulait dans les ténèbres.

Il était préférable qu'il se rende au chalet vivant et un peu plus tard que de ne pas se rendre du tout. Il soupira et il regarda son GPS. Encore une quarantaine de kilomètres avant de se rendre sur le lieu, avant de rejoindre le chalet de Tanguay!

—

Le sauveur d'âmes déposa le corps d'Évelyne sur le sol et regarda la détective qui venait de reprendre connaissance. Il attacha la jeune fille, comme il avait attaché l'autre sans faire attention à la policière qui se débattait.

Une fois qu'il eut terminé de ligoter la deuxième adolescente, il se tourna vers Bellefeuille en regardant sa montre.

— Encore quelques minutes et tout sera terminé.

Il esquaissa un sourire et se dirigea vers la cuisine. Il s'essuya le front, il était en sueur. Il ouvrit un peu la fenêtre se trouvant au-dessus de l'évier et sentit l'air frais pénétrer dans le chalet et l'apaiser un peu.

Il soupira.

— Dans moins d'une heure, tout sera terminé.
Dans moins d'une heure.

Il ferma les paupières. Il revit le visage souriant de sa sœur. Il sourit lui aussi. Bientôt, il irait la retrouver,

bientôt il l'aurait vengée!

France Bellefeuille tournait la tête de gauche à droite. Elle tentait de voir, de comprendre ce qui se passait. Elles étaient toutes les trois étendues au sol dans le centre du salon, attachées à une structure en bois. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier? Un rituel! Ce ne pouvait être autre chose qu'un rituel.

Les deux filles gémissaient alors que la détective ressentait une atroce douleur au genou et souffrait d'un terrible mal de tête. Comme elle aurait aimé pouvoir se passer la main sur la tête. Elle tenta de bouger ses poignets, mais rien ne semblait vouloir céder.

Que pouvait-elle faire maintenant? Espérer? Mais espérer quoi? Espérer que Dulac arriverait. Avait-il la moindre qui pouvait le mener ici? Comment pourrait-il le savoir? Elle-même n'aurait pu l'imaginer. Aurait-elle pu? Elle ne le savait pas vraiment. Ce n'était pas dans son dossier.

Elle avait les idées embrouillées. Des milliers d'images se précipitaient devant ses yeux. Elle se voyait mourir. Le couteau de Tanguay enfoncé dans son crâne, à travers son oreille, comme il l'avait fait avec les proxénètes.

Que se passerait-il après? Y avait-il une vie après la vie? Y avait-il une mort après la mort? Elle n'avait jamais cru en aucune religion, elle qui n'avait pas la Foi, qui ne croyait pas en la vie éternelle. Elle avait toujours pensé qu'une fois que le cœur arrêta de battre, c'était terminé. Qu'il n'y avait plus rien. Mais maintenant, elle hésitait. Et si Dieu existait!

Samuel Dulac arriva enfin au poste d'accueil de la ZEC. Il immobilisa son véhicule devant la cabane en laissant le moteur tourner. Il sortit de la voiture pour aller se renseigner du chemin le plus rapide pour se rendre au lac Blanc. Le poste était fermé et une feuille dans la fenêtre indiquait qu'il fallait se présenter à la maison à côté pour de l'assistance.

Au pas de course, le détective se dirigea vers l'autre cabane. Une fois devant la porte, il prit une grande respiration et frappa avec puissance.

— Police, ouvrez!

Immédiatement, une lumière s'alluma à l'intérieur. Le policier ne cessait pas de frapper.

— Police!

Enfin un bruit de pas et la porte qui s'ouvrit.

Une femme, début cinquantaine, les cheveux bruns, longs et si frisés qu'ils lui remontaient au-dessus des épaules se présenta dans l'embrasure de la porte. Elle avait enfilé une robe de chambre rose et elle se frottait les yeux qu'elle avait cernés. Dulac sortit sa plaque de police.

— Samuel Dulac de la police de Québec, je dois me rendre au chalet de François Tanguay!

François Tanguay entra dans la pièce du chalet qui lui servait de chambre. Il retira tous ses vêtements qu'il plia soigneusement et qu'il déposa sur son lit. Seule une chandelle reposant sur un socle de fer éclairait la pièce. Le corps svelte et rachitique du sauveur d'âmes

reluisait de sueur. Il laissa glisser sa main sur sa poitrine et sentit cette humidité sur sa peau.

Il prit une longue toge blanche qui reposait aussi sur le lit et l'enfila. Il mit le capuchon sur sa tête. Il ressemblait à un prêtre aux allures macabres. Le prêtre de Lucifer. Il y avait aussi une petite boîte sur le lit. Il la regarda, la fixa. Il la prit dans ses mains et l'examina attentivement. Il ouvrit le couvercle qu'il laissa choir sur le lit et en ressortit un long couteau. La boîte tomba aussi sur le lit. Le sauveur d'âmes fit pivoter l'arme dans ses mains. Il la regardait avec passion, la caressait, la vénérât.

« Mon Dieu, donnez-moi la force de me libérer de mes liens. Donnez-moi la force de sauver ces jeunes filles d'une mort certaine et atroce. Mon Dieu, donnez-moi cette force. » France Bellefeuille priait. Mais quel Dieu priait-elle?

Elle ferma ses yeux verts, les serra. Elle serra aussi les poings. Avec toute la force qui lui restait, elle tira avec ses bras. Un bruit sourd retentit et la détective gémit. Les os d'un de ses poignets venaient de se broyer.

Des larmes coulèrent sur ses pommettes tachées de rousseur. Des larmes de douleur et de désespoir. Elle serra les dents et tenta de libérer son autre main. Elle tira si violemment qu'elle crut un instant être libérée. Mais ce n'était que son poignet qui s'était détaché de son avant-bras. Elle était encore prisonnière.

Elle avait les deux poignets brisés et un genou en compote. La tête voulait lui exploser. Les larmes ne

cessaient de couler de ses yeux qui avaient perdu de leurs éclats. Elle ouvrit un instant les paupières pour perdre aussitôt connaissance tellement la douleur était insupportable.

—

— Pardon?

Samuel Dulac s'impatientait.

— Je suis de la police, madame. Et il y a un crime qui est sur le point de se commettre au chalet des Tanguay au lac Blanc...

Elle se gratta la tête. Le détective lui saisit les épaules.

— Madame. Est-ce que les Tanguay ont un chalet au lac Blanc? Est-ce que François Tanguay est là en ce moment?

Elle ne répondit pas, elle avait le regard dans un autre monde. Il la secoua violemment.

— Madame!

Elle sortit enfin de son mutisme et de son immobilité.

— Quoi?

Le policier était exaspéré.

— Le chalet des Tanguay. Le lac Blanc...

Elle se frotta les yeux. Dulac serra son emprise et plongea son regard sombre dans le sien.

— Alors?

Elle fronça les sourcils.

— Oui, oui, les Tanguay ont un chalet au lac Blanc...

Les battements du cœur du détective s'accéléchèrent. Il avait fait le bon choix, il avait eu la bonne intuition.

Il pouvait y arriver, il pouvait sauver les filles, il pouvait venir en aide à sa partenaire. Un sourire apparut sur son visage angélique aux yeux cernés.

Le sauveur d'âmes faisait pivoter le long couteau entre ses doigts. Il le regardait avec passion.

— C'est avec cette arme que mon père me trancha le visage. Et c'est avec celle-ci que j'irai danser avec lui aux portes de l'enfer!

Il fit le geste de poignarder quelqu'un avec le couteau.

L'âme de son père qu'il allait remettre personnellement à Satan et qui lui permettrait de retrouver les portes du paradis, qui lui permettrait de retrouver sa sœur. Il se vit, face à son père. Celui-ci le projetait au sol, mais cette fois Tanguay n'était plus un enfant, mais un homme, un tueur. Son père, lui, n'était toujours qu'un pauvre lâche s'en prenant aux jeunes filles sans défense.

Lorsque la main du vieux pervers se lèverait vers le ciel et s'apprêterait à lui affliger cette affreuse cicatrice qui lui marquait le visage, le sauveur d'âmes réussirait, cette fois-là, à arrêter le geste de son père avec son bras puissant. Il revoyait encore une fois cette scène, mais cette fois, c'était lui qui allait avoir le dessus. C'était lui qui mettrait fin à l'existence de son père et le propulserait dans les ténèbres pour l'éternité.

Il y avait plus de quinze ans que Tanguay vivait un enfer, mais maintenant le glas avait sonné, son heure était venue. Il avait l'occasion de venger sa sœur, de punir son père et de sauver son âme. Il sourit et essuya

les larmes qui coulaient sur ses joues meurtries.

France Bellefeuille n'avait que douze ans et elle courait dans un champ de maïs. Elle était effrayée, quelque chose la poursuivait, quelque chose qu'elle ne voulait pas affronter. Elle courait sans cesse, jetait un regard derrière et sentait cette présence qui la suivait. Elle en avait peur, très peur.

À la sortie du champ, elle se trouva devant un précipice. Le précipice était la seule issue : soit elle se jetait dans le vide, soit elle affrontait cette chose. Elle hésitait. Pouvait-elle affronter cette terreur qui la menaçait? Il lui semblait plus facile et moins douloureux de se projeter dans le ravin. Elle savait qu'elle perdrait la vie, mais sa souffrance serait moins pénible.

Elle regarda vers le ciel. Quelques nuages étaient dispersés et le soleil lui procurait une douce sensation. Comme elle aimait cette sensation. Elle ferma les yeux et se laissa imprégner de cette douceur. Elle mit les bras en croix et respirait profondément, sur le bout de la falaise, les pieds à moitié dans le vide.

Elle voulait plonger : une force invisible l'attirait inévitablement vers le fond de l'abyme, mais une autre force, tout aussi invisible, lui disait de rester, de ne pas succomber à la tentation, de résister.

— Et François Tanguay, est-ce qu'il est là?

La femme ne répondit pas, toujours somnolente. Samuel Dulac lui serra le bras.

— Je... Je ne sais pas... Il faudrait vérifier dans le registre au poste d'accueil...

Le détective n'en demandait pas plus. Il la tira. Elle se dégagea.

— J'ai besoin des clés!

Elle rentra à l'intérieur, parla avec une autre personne et ressortit aussi vite. Elle ferma la porte derrière elle et se dirigea d'un pas rapide vers le poste d'accueil le policier sur les talons. Il avait l'impression que ce n'était pas la même femme qui était ressortie. Elle était maintenant bien réveillée, décidée et vive.

Elle se tourna vers lui.

— Il a fait quelque chose de mal, le petit Tanguay?

Le détective qui la suivait fronça les sourcils. Elle semblait bien le connaître.

— Il a enlevé trois filles dans le but de les tuer.

Trois filles. Pourquoi avait-il dit trois filles? La femme laissa échapper un petit cri, surprise par une telle affirmation.

— Vraiment! Vous êtes certain?

Ils étaient arrivés devant la porte du poste d'accueil. Le policier hocha la tête les yeux fermés, elle déverrouilla la porte.

—

Le sauveur d'âmes remit le couteau dans la boîte, qu'il garda sans ses mains, et il sortit de la chambre. Il jeta un coup d'œil au salon et vit les deux fillettes en pleurs alors que la détective était immobile, les yeux fermés. Il déposa la boîte sur le comptoir et s'approcha de la policière.

Il hésita. Avait-elle réussi à se libérer? Attendait-

elle seulement qu'il approche pour le surprendre? Il demeura à quelques pas et l'examina. Ses mains et ses pieds étaient encore ligotés. Il n'avait rien à craindre, elle s'était probablement encore évanouie.

Il regarda l'heure, plus que seize minutes avant le début de la cérémonie. Il retourna à la cuisine, ouvrit les robinets du lavabo et se lava les mains avec précaution. Il prit ensuite un livre épais et usagé qui se trouvait sur le comptoir. Le livre était déjà ouvert.

Il parcourut le texte en suivant les mots avec son doigt. Il murmurait des paroles inaudibles. Il se retourna, regarda de nouveau les filles attachées sur le plancher du chalet et acquiesça d'un geste de la tête.

— Tout est parfait... Tout est parfait!

Lorsque la détective France Bellefeuille de douze ans, se trouvant au sommet d'un précipice à la sortie d'un champ de maïs, rouvrit les paupières, la nuit était tombée. Mais elle n'avait plus douze ans, elle était redevenue cette femme coriace, cette policière téméraire. Cette présence sombre était toujours là quelque part dans le champ derrière elle.

Elle plissa les yeux pour voir cette chose qui la poursuivait, mais elle ne vit rien. Elle ne sentait que le vent sur sa peau et le bruit des plants de maïs se balançant. Elle n'avait plus peur, elle était plutôt intriguée. Elle fit un pas pour entrer de nouveau dans le champ. Mais dès qu'elle fut prise entre les plants, un frisson lui glaça le sang. Une douleur intolérable lui parcourut tout le corps.

Elle recula. Elle recula d'un pas de trop et elle

perdit pied. Avec une habileté qu'elle ne se connaissait pas, elle réussit à garder son équilibre et évita de s'écraser au fond du précipice.

Elle réussit à reprendre son équilibre et jeta un coup un regard au fond du ravin.

— Non! s'écria-t-elle.

Elle leva les yeux et vit dans le ciel une forte lumière se diriger vers elle. Elle tendit les bras en direction de cette lumière qui l'attirait inévitablement. Comme cette lumière était douce! Comme elle aimerait la rejoindre et cesser de souffrir et d'avoir peur! Comme elle aimerait être en paix!

Le détective Samuel Dulac suivait la femme qui entrait dans le poste d'accueil de la ZEC de la Rivière Blanche. Elle ouvrit la lumière et se dirigea derrière le comptoir. Elle alluma un ordinateur et leva son regard noir sur le détective. Il y avait deux ordinateurs derrière le comptoir, une imprimante, une étagère. Sur les murs, il y avait un babillard de chose à vendre, des publicités préventives ainsi que la carte de la ZEC.

Le policier s'en approcha. Elle était semblable à celle qu'il avait, mais plus récente. Il identifia immédiatement le lac Blanc. Il mit son index sur la carte à l'endroit où se trouvait le lac.

— Oui, François Tanguay est arrivé ce matin, à 11h34.

Dulac se retourna, un rictus sur les lèvres.

— Et comment je me rends à son chalet?

La femme se leva, ouvrit un tiroir dans l'étagère et sortit une carte. Elle l'ouvrit et la plaça sur le comptoir.

Elle saisit un crayon marqueur et indiqua le chemin, de la même façon que sur la carte que Dulac avait. Un frisson lui parcourut le corps. Elle lui indiqua les embranchements à prendre. Au kilomètre dix-huit, à droite. Ensuite encore à droite, puis à gauche. Elle écrivit toutes les informations sur la carte et la lui remit.

- Ça va aller?
 - Le détective hocha la tête.
 - Oui... Oui, merci!
-

Le sauveur d'âmes fit le tour du chalet et éteignit toutes les lumières et les chandelles à l'exception de celles se trouvant tout autour de l'octogone du sacrifice. Il s'assura que toutes les fenêtres étaient fermées. Un coup de vent pourrait gâcher la cérémonie. Il ferma la porte à clé et il plaça les rideaux devant les fenêtres. Il ajouta une bûche dans le poêle. Il contempla la scène qui s'offrait à lui. Tout était parfait! Plus rien maintenant ne pouvait venir interrompre cette cérémonie, plus rien ne pouvait l'empêcher de venger sa sœur et ainsi pouvoir enfin la retrouver.

Dans quelques minutes, il serait minuit. Dans quelques minutes, il commencerait la cérémonie. Il s'approcha de l'octogone, face à la policière toujours inconsciente. La boîte contenant le couteau de son père était à ses pieds. Il joignit ses mains à la hauteur de sa poitrine, ferma les paupières et pria.

- Je ne peux pas... Je ne peux pas.
- France Bellefeuille tourna le dos à cette douce

lumière, ferma les yeux et respira profondément. Elle rouvrit les yeux et pénétra à nouveau dans le champ de maïs. Un souffle terrible s'empara d'elle et la fit frissonner. Une douleur inimaginable remplit tout son corps.

Ses chevilles, son genou, ses poignets et sa tête la faisaient atrocement souffrir. Elle tomba à genoux tellement cette douleur était insupportable. Elle ferma les paupières, mit les mains sur ses tempes et hurla.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle n'entendait que le son sourd de son cri, étouffé par un bâillon qui se trouvait dans sa bouche. Elle était ligotée et couchée sur le dos. François Tanguay se trouvait devant elle, vêtu d'une toge blanche, les mains jointes, les yeux clos.

—

23h48. La voiture de détective Samuel Dulac roulait à vive allure sur le chemin sinueux de gravier de la ZEC de la rivière Blanche.

— Je vais y arriver... Je vais y arriver!

Il saisit la carte sur le siège du passager, par-dessus son revolver. Il ne restait qu'un embranchement. Il devrait voir le lac bientôt, très bientôt. Il soupira. Il avala une bonne gorgée de sa boisson énergisante, puis une autre. Il la termina à sa troisième gorgée et jeta la canette vide derrière son banc.

Il s'essuya le front, il était en sueur. Sa voiture s'enfonçait une fois de plus dans le néant, un néant qui allait le mener au sauveur d'âmes, à François Tanguay. Et seul Dieu savait quelle atrocité il allait commettre.

Le détective aimait mieux ne pas penser à ce que

Tanguay pouvait faire subir aux filles, à sa partenaire. Il se concentra sur la route, roulant à une vitesse excessive. Assez vite pour arriver rapidement sur les lieux, mais pas trop vite pour ne pas perdre le contrôle de son rutilant bolide.

MINUIT

Alors que les douze coups de minuit sonnaient sur l'horloge grand-père, François Tanguay, alias le sauveur d'âmes, ouvrit les yeux et fixa la détective France Bellefeuille. Il n'y avait aucune expression sur son visage, il portait une toge blanche, capuchon sur la tête, et il avait les mains jointes. Lorsque le douzième coup retentit, il mit les bras en croix et prononça solennellement en latin :

— Dieu, par toute sa puissance, par sa vénérable magnanimité guide les Hommes sur terre et leur accorde ensuite son pardon pour les inviter à vivre à ses côtés pour l'éternité.

Il cita ensuite la lettre aux Hébreux :

— Et la parole de Dieu est vivante et fait sentir son action. Elle est plus acérée qu'aucune épée à deux tranchants et pénètre jusqu'à diviser l'âme et l'esprit, et les jointures et leur moelle. Elle peut discerner les pensées et les intentions du cœur.

Tanguay joignit les mains à nouveau, baissa la tête et murmura quelques mots.

La détective France Bellefeuille regarda, ébahie, cette cérémonie que François Tanguay venait d'amorcer et qui allait inévitablement se terminer par sa mort, par la mort des jeunes filles. Elle regarda à droite, à gauche, les deux adolescentes sanglotaient, les yeux fermés. La détective ne pouvait rien faire. Ses poignets la faisaient toujours autant souffrir, son genou

la torturait et son crâne voulait exploser. Elle releva la tête et tenta de voir à l'extérieur du chalet, mais toutes les fenêtres étaient couvertes. Les ténèbres régnaient à l'extérieur. Elle paniqua. Impuissante dans ses actions, impuissante à contrôler sa vie, et surtout, impuissante face à sa mort.

Le détective Samuel Dulac venait de prendre le dernier embranchement pour se rendre au chalet de François Tanguay. Encore quelques kilomètres, et il y serait. Il approchait du lac Blanc, il approchait du chalet du sauveur d'âmes, des adolescentes, de sa collègue. Que se passait-il dans le chalet? Avait-il déjà tué les filles, Bellefeuille? Dormait-il? Que se passait-il?

Il y avait plus de trente minutes que cette question lui trottait dans la tête sans réponse, sans réponse convaincante. Bellefeuille avait-elle réussi à prendre le contrôle de la situation, à libérer les filles? Il secoua la tête. Il devait être prêt à toute éventualité, même les pires.

Le sauveur d'âmes rouvrit les yeux, leva les mains et la tête vers le ciel.

— Je suis le témoin véridique qui libère les âmes. Alors, Seigneur et Maître de tout être et de toute chose, donnez-moi encore le pouvoir de sauver ces âmes souillées et de les laisser paraître devant vous pour qu'elles soient jugées et admises à vos côtés.

Il tomba à genoux et il supplia.

— Seigneur et Maître, laissez-moi vous offrir ces âmes qui sauront trouver le juste chemin de la céleste éternité et permettez-moi de rejoindre le purgatoire afin d’y sauver une âme encore plus perturbée.

« Trouver le juste chemin céleste, répéta pour elle-même Bellefeuille. Qu’est-ce que cela signifiait? »

Elle était athée, mais les paroles de Tanguay étaient convaincantes. Elle écouta attentivement tous les mots qu’il prononçait. Peut-être que cela pourrait lui être d’une quelconque utilité, maintenant ou après sa mort.

Elle était consternée. Un rituel religieux. Sauver son âme. Mais pourquoi? Elle n’avait tué que deux hommes dans sa vie et elle n’y était vraiment pour rien. Le premier avait tiré en sa direction alors qu’elle pénétrait de force dans son appartement. Avec une chance qu’elle n’avait pas aujourd’hui, elle avait échappé, in extrémiste, à la mort. Elle avait immédiatement riposté, propulsant une balle en plein cœur de son agresseur.

La deuxième altercation était survenue dans un bar où elle était intervenue. Un homme avait sorti un couteau et lui avait asséné un coup dans l’abdomen sans hésitation. Elle avait dégainé son arme et l’avait pointé sur lui. Elle lui avait crié de jeter son couteau sur le sol. Elle avait porté une main sur sa blessure, tenant son revolver de l’autre et baissant les yeux. L’homme n’avait pas obéi et avait foncé sur elle. Elle avait tiré une balle dans la poitrine de l’homme qui s’était écroulé, raide mort.

Le lac Blanc. Samuel Dulac longeaient maintenant le lac Blanc. La femme de l'accueil lui avait dit qu'il s'agissait du deuxième chalet sur la gauche. Il ralentit donc la cadence, ne sachant trop, dans ces ténèbres, où regarder. Le lac se trouvait sur sa gauche et le détective scrutait l'endroit en espérant trouver quelque chose qui s'apparentait à un chalet.

Il croisa enfin la première habitation. Il immobilisa son véhicule. Et si celui-ci était le deuxième. Peut-être n'avait-il pas vu le premier. Il n'y avait aucun véhicule devant le chalet ni dans le stationnement. L'endroit semblait désert. Il réfléchit un instant, fixant l'endroit.

Il secoua la tête et poursuivit sa route. Ce devait être le premier chalet. Est-ce que Tanguay s'imaginait qu'il aurait trouvé cet endroit aussi rapidement? Est-ce que le sauveur d'âmes prendrait les précautions pour ne pas se faire trouver? Non, certainement pas. Il avait commencé à paniquer et il commentait des erreurs. Il s'était d'ailleurs enregistré sous son véritable nom à l'accueil. Son véhicule serait visible. Il serait dans le stationnement.

François Tanguay prit la boîte dans ses mains. Il l'ouvrit et en sortit le couteau de son père. Il le tenait dans la paume de ses deux mains et le porta à ses lèvres. Il se releva et il la présenta vers le ciel.

— Comme le dit Jacques, l'esclave de Dieu :
« Sachez que celui qui ramène un pêcheur de l'erreur de sa voie sauvera son âme de la mort et couvrira une

multitude de péchés ». Alors en ramenant ces trois âmes égarées sur la voie de Dieu, je sauverai leur âme et couvrirai la multitude de mes péchés. Mais pour couvrir tous les péchés que j'ai commis, je devrai sauver des millions d'âmes. Alors en sauvant simplement celles-ci, je pourrai passer au purgatoire et conclure un pacte avec Satan qui me permettra de rencontrer mon père.

Encore le « juste chemin céleste ». France Bellefeuille respirait fortement, son cœur battait la chamade et elle ressentait chacun de ses battements par une souffrance à la tête. Elle examina attentivement Tanguay qui poursuivait machinalement sa cérémonie, ne s'en faisant pas outre mesure pour les jeunes filles se trouvant à ses pieds.

Elle ne pouvait enlever ses yeux de Tanguay, elle ne pouvait s'empêcher de le regarder. Elle souhaitait encore trouver une faille, trouver une façon de sauver les adolescentes. Mais le sauveur d'âmes avait aussi l'intention de les sauver, du moins, de sauver leur âme.

Mais elle, France Bellefeuille, détective à la ville de Québec, que faisait-elle ici? En démasquant Tanguay, elle avait accéléré le processus du sacrifice. Il avait besoin de trois filles pour cette cérémonie et Bellefeuille s'était présentée à lui, comme une brebis égarée. Il n'avait pas hésité. Il l'avait assommée et l'avait emmenée ici pour la sacrifier avec les deux fillettes.

— Pourquoi n'ai-je pas réussi à le maîtriser? Pourquoi n'ai-je pu sortir mon arme et lui faire sauter

la cervelle? Pourquoi suis-je restée figée lorsque nous sommes tombés face à face? Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi?

Samuel Dulac hésita. Il avait fait un bon bout de chemin et il n'avait toujours pas trouvé le deuxième chalet. Il immobilisa son véhicule de nouveau et regarda derrière. Il soupira. Est-ce qu'il devait faire demi-tour et aller inspecter l'autre chalet? Comment faire demi-tour sur cette minuscule route?

Merde. Merde. Merde. Il tapa sur le volant. Il secoua la tête, il regarda à gauche, à droite. Rien, il n'y avait rien. Seulement les ténèbres qui l'enveloppaient. Il embraya et continua sa route. Il avait fait attention et il n'avait pas croisé d'autres chalets, il en était persuadé. Le deuxième devait se trouver plus loin.

Il jeta un œil à la carte. Le lac Blanc était fait sur le long et il ne devait même pas en avoir traversé la moitié. Il leva les yeux sur la route et freina brusquement. Son cœur voulut sortir de sa poitrine. Un chevreuil, immobile, au milieu de la rue l'observait. L'animal ne bougeait pas.

Le détective ouvrit la vitre et tapa dans ses mains. Le chevreuil bondit hors de la route. Dulac le regarda s'enfuir dans les bois et il vit, juste un peu plus loin, une entrée. Certainement un chalet. Il coupa le moteur et éteignit les lumières.

François Tanguay tomba à genoux au-dessus du corps de la jeune fille à sa droite. Elle poussa un cri

étouffé. Elle gémissait et se tordait autant qu'elle le pouvait, mais cela ne servait à rien. Le sauveur d'âmes était sur elle, son couteau dans la main droite, la main gauche au sol et le visage tout près de celui de la jeune fille.

— N'aie pas peur.

La lueur des chandelles reflétait sur son visage macabre et lui donnait l'allure des anges de l'enfer, mais lui se considérait plutôt comme le sauveur d'âmes. Ses yeux bruns étaient ternes et vitreux, son visage blême était impassible et son regard soucieux était éteint.

Avec sa main gauche, il caressa les cheveux de la jeune fille avant de déposer sa main sur son front, le pouce entre ses deux yeux. Il la regarda profondément dans les yeux. Elle s'apaisa, comme si elle avait retrouvé la paix en elle-même, comme si elle avait accepté son sort.

Tanguay lui sourit.

— Je peux voir ton âme. Elle est là en toi, troublée par ma présence et je sens Satan qui n'est pas loin et qui veut se l'approprier. Mais je vais l'en empêcher, car je suis le sauveur d'âmes et je suis ici pour permettre à ton âme de se présenter en paix devant Dieu...

—

France Bellefeuille regardait la scène. Elle écoutait les paroles de Tanguay. Puis elle le vit pousser son couteau dans l'oreille gauche de la jeune fille. Elle poussa un léger cri et ses yeux se fermèrent. Elle était morte.

Le sauveur d'âmes l'embrassa sur le front, se releva et passa au-dessus de la détective sans la regarder. Elle frissonna et ferma les yeux un instant. Lorsqu'elle les rouvrit, Tanguay était à genoux au-dessus de l'autre jeune fille. Il prononçait les mêmes paroles qu'il venait tout juste de réciter.

La policière regarda de nouveau la fillette morte à ses côtés. Elle pleurait et elle ne pouvait rien faire. Elle serrait les dents et secouait la tête. L'autre jeune fille allait bientôt mourir et ensuite, ce serait elle. Si Samuel Dulac pouvait arriver. Elle criait son nom dans son esprit : « Dulac! Dulac! »

Le cœur se débattait dans la poitrine du détective Samuel Dulac qui se tourna subitement en direction du chalet. Il se sentit interpellé. Ses mains tremblaient. Il souleva la carte pour prendre son arme. Il inséra une balle dans le canon et retira le cran de sûreté. Il soupira fortement et sortit du véhicule.

Il marchait rapidement, sans faire de bruit. Une fois dans le stationnement, il vit un véhicule, une *Pontiac Sunbird* blanche. Il s'arrêta derrière celle-ci toujours en fixant le chalet. Tout semblait calme et endormi. Il longea la voiture et regarda à l'intérieur. Il n'y avait rien de particulier.

Son regard sombre se dirigea ensuite vers le chalet. Rien. Pas de lumière, pas de bruit. Peut-être qu'il dormait. Il s'approcha furtivement du chalet, regardant où il mettait les pieds. Si Tanguay dormait, il était primordial de ne pas le réveiller.

— Car je suis le Sauveur d'âmes...

François Tanguay enfonça la lame de son couteau déjà ensanglanté dans l'oreille de la fille et il regarda la vie s'effacer de ses yeux. Il vit son âme s'affoler et tournoyer. Il fit glisser son pouce sur le front de l'adolescente et y déposa ses lèvres. Il guidait son âme sur le juste chemin céleste et celle-ci pourrait facilement trouver les portes du paradis.

Le sauveur d'âmes se releva. Il ne restait plus que la policière. Il ne voulait pas trop y penser. Il devait se concentrer sur sa mission, sur cette cérémonie. Il la regarda avec le même regard vide. Elle pleurait. Certainement pas parce qu'il allait prendre sa vie, mais probablement parce qu'il avait pris celle des deux autres filles. « J'ai sauvé leurs âmes, pensa-t-il. Je ne leur ai fait que du bien. Ne m'en voulez pas détective Bellefeuille. Vous allez le constater, car je vous réserve le même salut. »

Il se pencha au-dessus du corps de la policière. Il se mit à genoux et lui passa la main dans les cheveux. Elle était beaucoup plus réticente que les deux jeunes filles. Elle tourna la tête.

— Tu dois me regarder. Sinon je ne pourrai pas sauver ton âme.

Bellefeuille ne bronchait pas.

— Ne m'oblige pas à utiliser la force encore une fois.

La détective ne bougeait toujours pas.

— N'as-tu pas assez souffert? Ne souffres-tu pas assez? Je suis le sauveur d'âmes et cette cérémonie se

fera dans la souffrance de ton corps si c'est ce que tu souhaites.

La policière se retourna et le regarda dans les yeux. Elle prononça des paroles inaudibles. Le bâillon qu'elle avait toujours dans la bouche l'empêchait de parler. Tanguay sourit. Il mit sa main gauche sur son front le pouce entre ses yeux.

— Tu n'es qu'un psychopathe désaxé qui a le complexe de Dieu, criait France Bellefeuille, sachant très bien que Tanguay n'entendait rien. Tu n'es pas le sauveur d'âmes. Tu n'es qu'un meurtrier qui croit qu'en tuant des jeunes filles il sauvera sa petite sœur violée par son père...

Samuel Dulac était tout près du chalet. Il s'immobilisa encore. Il avait cru entendre quelque chose provenant de l'intérieur. Il fronça les sourcils et examina attentivement les fenêtres. Elles étaient recouvertes. Et... Il y avait de la lumière qui s'en échappait faiblement. Il fonça sur la porte...

— Je peux voir ton âme...

Les dents de France Bellefeuille se desserrèrent, ses muscles se relâchèrent. Elle se sentait si bien dans les bras du sauveur d'âmes. Elle commençait à y croire.

— Voilà Satan qui s'enfuit...

Elle sentait son corps si léger qu'elle avait l'impression de voler dans les airs. Elle ressentit un léger picotement dans son oreille gauche, puis l'image de Tanguay devint floue et claire, très claire. Une lumière intense l'aveugla.

Samuel Dulac défonça la porte du chalet avec son épaule...

François Tanguay toujours agenouillé devant la détective France Bellefeuille leva les yeux. Il retira son couteau de l'oreille de la détective et il se redressa. Une larme coula sur sa joue. Un instant, il était serein, mais à la vue du policier pointant son arme sur lui, son monde s'écroula. Il ne le croyait pas. Il était si près du but, si près, qu'il pouvait le toucher du bout des doigts.

— Nonnnnnn!

France Bellefeuille ferma les yeux et se sentit tourbillonner dans les airs. Une légèreté extrême l'envahit. Elle se sentait si bien. Plus aucun tourment, plus aucune rage, plus de colère. Elle volait, ou du moins son âme volait sur une spirale enivrante, sur le juste chemin céleste...

Bang! Samuel Dulac venait de mettre prématurément un terme à la vie de François Tanguay, de Jack, le Sauveur d'âmes.

Fin!

REMERCIEMENTS

Merci à mon amoureuse et complice de tous les jours, **Geneviève Bossé**, qui m'a supporté durant les nombreuses heures passées sur cet ouvrage après le travail et les fins de semaine, qui a critiqué et corrigé ce récit.

Merci à **Nadia Gauthier** pour l'inspiration.

Merci à **Isabelle Martin** d'avoir lu la première esquisse de ce roman, il y a une quinzaine d'années, et de m'avoir encouragé à le compléter.

ME SUIVRE...

Courriel : spiritustremens@gmail.com

Internet : www.spiritustremens.com

Facebook : [@sylvain.gilbert.auteur](https://www.facebook.com/@sylvain.gilbert.auteur)

Twitter : [@niavlystreblig](https://twitter.com/niavlystreblig)